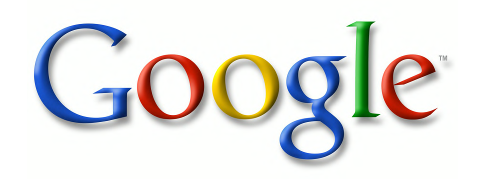
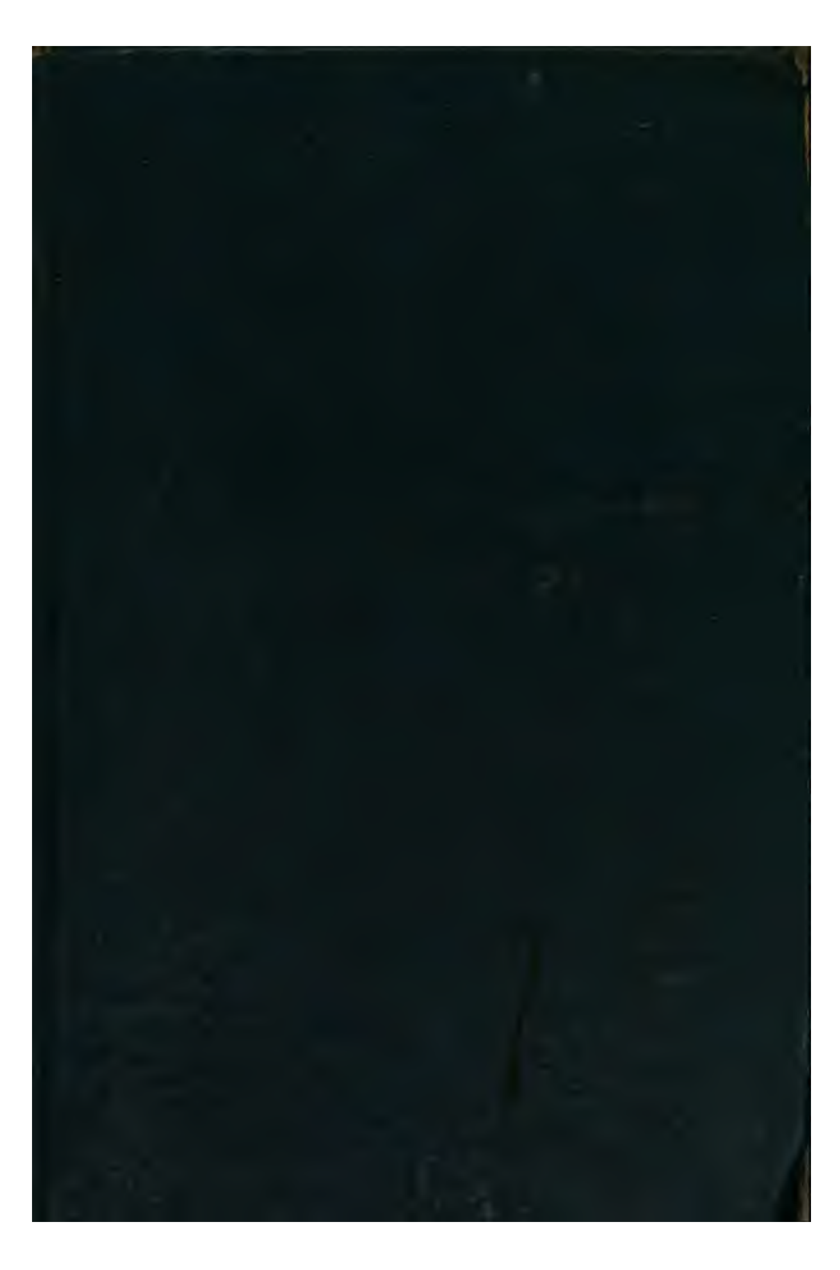
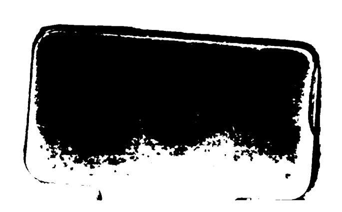





TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



LES CHOUANS.

IMPRIMERIE DE J. N. GREGOIR.
rue au Lin, n° 20.

LES CHOUANS

OU

LA BRETAGNE EN 1799,

PAR

M. de Balzac.

DEUXIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE.

TOME SECOND.

Bruxelles,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e., LIBRAIRES.

1835.

CHAPITRE XVI.

Ces évènemens avaient excité tant d'émotions dans l'ame de mademoiselle de Verneuil, qu'elle se pencha toute abattue, et comme morte, au fond de la voiture, en donnant l'ordre d'aller à Fougères. Francine imita le silence de sa maî-

tresse. Le postillon craignit quelque nouvelle aventure, se hâta de gagner la grande route, et arriva en peu de temps au sommet de la Pèlerine.

Mademoiselle de Verneuil traversa dans le brouillard épais et blanchâtre du matin, la belle et large vallée du Couësnon où cette histoire a commencé, et entrevit à peine, du haut de la Pèlerine, le rocher de schiste sur lequel est bâtie la ville de Fougères. Les trois voyageurs en étaient encore séparés d'environ deux lieues. En se sentant transie de froid, mademoiselle de Verneuil pensa au pauvre fantassin qui se trouvait derrière la voiture, et voulut absolument, malgré ses refus, qu'il montât près de Francine. Son arrivée à Fougères la tira pour un moment de ses réflexions, car le poste placé à la porte Saint-Léonard ayant refusé l'entrée de la ville à des inconnus, elle fut obligée d'exhiber sa lettre ministérielle. Alors, elle se vit à l'abri de toute entreprise hostile en entrant dans cette place dont, pour le moment, les habitans étaient les défenseurs. Le postillon ne lui trouva pas d'autre asile que l'auberge de la Poste.

— Madame, dit Beau-pied, si vous avez jamais besoin d'administrer un coup de sabre à un parculier, ma vie est à vous. Je suis bon là. Je me

nomme Jean Falcon, dit Beau-pied, sergent à la 1[re] compagnie des lapins de Hulot, 72[e] demi-brigade, surnommée la *Mayençaise*. Faites excuse de ma condescendance et de ma vanité; mais je ne puis vous offrir que l'âme d'un sergent, je n'ai que ça pour le quart-d'heure...

Il tourna sur ses talons et s'en alla en sifflant.

— Plus bas on descend dans la société, dit amèrement mademoiselle de Verneuil, plus on y trouve de sentimens généreux sans ostentation. Un marquis me donne la mort pour la vie, et un sergent... Enfin, laissons cela.

Lorsque mademoiselle de Verneuil fut couchée dans un lit bien chaud, la fidèle paysanne attendit en vain un mot affectueux auquel elle était habituée; mais en la voyant inquiète et debout, sa maîtresse lui dit d'une voix grave : — On nomme cela une journée, Francine. Je suis de dix ans plus vieille.

Le lendemain matin, à son lever, Corentin se présenta pour la voir, et elle lui permit d'entrer.

— Francine, dit-elle, mon malheur est donc immense, la vue de Corentin ne m'est pas trop désagréable.

Néanmoins, en revoyant cet homme, elle éprouva pour la millième fois une répugnance instinctive que dix ans de connaissance n'avaient pu adoucir.

— Eh bien ! dit-il en souriant, j'ai cru à la réussite. Ce n'était donc pas lui que vous téniez ?

— Corentin, répondit-elle avec une lente expression de douleur, ne me parlez de cette affaire que quand j'en parlerai moi-même.

Il garda le silence, se promena dans la chambre et jeta sur mademoiselle de Verneuil des regards obliques, en essayant de deviner les pensées secrètes de cette jeune fille, dont la vue avait assez de portée pour déconcerter, par instant, les hommes les plus habiles.

— J'ai prévu cet échec, reprit-il après un moment de silence ; et, s'il vous plaisait d'établir votre quartier-général dans cette ville, j'ai déjà pris des informations. Nous sommes au cœur de la chouannerie. Voulez-vous y rester ?

Elle répondit par un signe de tête affirmatif qui donna lieu à Corentin d'établir des conjectures, en partie vraies, sur les événemens de la veille.

— J'ai mis en réquisition pour vous une

maison nationale qui n'a pas été vendue. Ils sont bien peu avancés dans ce pays-ci. Personne n'a osé acheter cette baraque, parce qu'elle appartient à un émigré qui passe pour brutal. Elle est située auprès de l'église Saint-Léonard; et, *ma paole d'hôneur*, on y jouit d'une vue ravissante. On peut tirer parti de ce chenil, il est logeable, voulez-vous y venir?

— A l'instant, s'écria-t-elle.

— Mais il me faut encore quelques heures pour y mettre de l'ordre et de la propreté afin que vous y trouviez tout à votre goût.

— Qu'importe, dit-elle, j'habiterais un cloître, une prison sans peine. Néanmoins, faites en sorte que, ce soir, je puisse y reposer dans la plus profonde solitude. Allez, laissez-moi. Votre présence m'est insupportable. Je veux rester seule avec Francine, je m'entendrai mieux avec elle qu'avec moi-même peut-être... Adieu. Allez! allez!

Ces paroles, prononcées avec volubilité, et tour à tour empreintes de coquetterie, de despotisme ou de passion, annoncèrent en elle une tranquillité parfaite. Le sommeil avait sans doute lentement classé les impressions de la journée précédente, et la réflexion lui avait conseillé

la vengeance. Si quelques sombres expressions se peignaient encore parfois sur son visage, elles semblaient attester la faculté que possèdent certaines femmes d'ensevelir dans leur ame les sentimens les plus exaltés, et cette dissimulation qui leur permet de sourire avec grâce en calculant la perte de leur victime.

Elle demeura seule occupée à chercher comment elle pourrait amener entre ses mains le marquis tout vivant. Pour la première fois, cette femme avait vécu selon ses désirs; mais, de cette vie, il ne lui restait qu'un sentiment, celui de la vengeance, d'une vengeance infinie, complète. C'était sa seule pensée, son unique passion. Les paroles et les attentions de Francine la trouvèrent muette; elle sembla dormir les yeux ouverts; et cette longue journée s'écoula sans qu'un geste ou une action indiquassent cette vie extérieure qui rend témoignage de nos pensées. Elle resta couchée sur une ottomane qu'elle avait faite avec des chaises et des oreillers. Le soir, seulement, elle laissa tomber négligemment ces mots, en regardant Francine : — Mon enfant, j'ai compris hier qu'on vécût pour aimer, et je comprends aujourd'hui qu'on puisse mourir pour se venger. Oui, pour l'aller chercher

là où il sera, pour de nouveau le rencontrer, le séduire et l'avoir à moi, je donnerais ma vie; mais si je n'ai pas, dans peu de jours, sous mes pieds, humble et soumis, cette homme qui m'a méprisée, si je n'en fais pas mon valet; mais je serais au-dessous de tout, je ne serais plus une femme, je ne serais plus moi!...

La maison que Corentin avait proposée à mademoiselle de Verneuil lui offrit assez de ressources pour satisfaire le goût de luxe et d'élégance inné dans cette fille. Il rassembla tout ce qu'il savait devoir lui plaire avec l'empressement d'un amant pour sa maîtresse, ou mieux encore avec la servilité d'un homme puissant qui cherche à courtiser quelque subalterne dont il a besoin. Le lendemain il vint proposer à mademoiselle de Verneuil de se rendre à cet hôtel improvisé.

Bien qu'elle ne fît que passer de sa mauvaise ottomane sur un antique sopha que Corentin avait su lui trouver, la fantasque parisienne prit possession de cette maison comme d'une chose qui lui aurait appartenu. Ce fut une insouciance royale pour tout ce qu'elle y vit, une sympathie soudaine pour les moindres meubles qu'elle s'appropria tout-à-coup comme s'ils lui

eussent été connus depuis long-temps ; détails vulgaires, mais qui ne sont pas indifférens à la peinture de ces caractères exceptionnels. Il semblait qu'un rêve l'eût familiarisée par avance avec cette demeure où elle vécut de sa haine comme elle y aurait vécu de son amour.

— Je n'ai pas du moins, se disait-elle, excité en lui cette insultante pitié qui tue, je ne lui dois pas la vie. O mon premier, mon seul et mon dernier amour, quel dénouement.

Elle s'élança d'un bond sur Francine effrayée : — Aimes-tu? Oh! oui, tu aimes, je m'en souviens. Ha, je suis bien heureuse d'avoir auprès de moi une femme qui me comprenne. Eh bien! ma pauvre Francine, l'homme ne te semble-t-il pas une effroyable créature. Hein, il disait m'aimer, et il n'a pas résisté à la plus légère des épreuves. Mais si le monde entier l'avait repoussé, pour lui mon ame eût été un asile; si l'univers l'avait accusé, je l'aurais défendu. Autrefois, je voyais le monde remplit d'êtres qui allaient et venaient, ils ne m'étaient qu'indifférens, le monde était triste et non pas horrible; mais maintenant, qu'est le monde sans lui? Il va donc vivre sans que je sois près de lui, sans que je le voye, que je lui parle, que

je le sente, que je le tienne, que je le serre. Non, je l'égorgerai plutôt moi-même dans son sommeil.

Francine épouvantée, la contempla un moment en silence.

— Tuer celui qu'on aime, dit-elle d'une voix douce.

— Ah, certes, quand il n'aime plus.

Mais après ces épouvantables paroles elle se cacha le visage dans ses mains, se rassit et garda le silence.

Le lendemain, un homme se présenta brusquement devant elle sans être annoncé. Il avait un visage sévère. C'était Hulot. Elle leva les yeux et frémit.

— Vous venez, dit-elle, me demander compte de vos amis? Ils sont morts.

— Je le sais, répondit-il. Ce n'est pas au service de la république.

— Pour moi et par moi, reprit-elle. Vous allez me parler de la patrie! La patrie rend-elle la vie à ceux qui meurent pour elle, les venge-t-elle seulement? Moi, je les vengerai? s'écria-t-elle.

Alors les lugubres images de la catastrophe dont elle avait été victime s'étant tout à coup

développées à son imagination, cet être gracieux qui mettait la pudeur en premier dans les artifices de la femme, eut un mouvement de folie et marcha d'un pas saccadé vers le commandant stupéfait.

— Pour quelques soldats égorgés, j'amènerai sous la hache de vos échafauds une tête qui vaut des milliers de têtes. Les femmes font rarement la guerre, mais vous pourrez, tout vieux que vous êtes, apprendre à mon école quelques bons stratagèmes. Je livrerai à vos baïonnettes une famille entière, ses aïeux, son avenir, son passé. Autant j'ai été bonne et vraie pour lui, autant je serai perfide et fausse. Commandant, je veux l'amener dans mon lit, il en sortira pour marcher à la mort; c'est cela! je n'aurai jamais de rivale... Il a prononcé pardieu lui-même son arrêt, *Un jour sans lendemain!* Votre république et moi nous serons vengées.
— La république! reprit-elle d'une voix dont il est difficile de décrire les intonations bizarres; mais il mourra donc pour avoir porté les armes contre son pays! La France me volerait donc ma vengeance! Ah! qu'une vie est peu de chose, une mort n'expie qu'un crime! mais s'il n'a qu'une tête à donner, j'aurai une nuit pour lui

faire penser qu'il perd plus d'une vie. Sur toute chose, commandant, vous qui le tuerez (elle laissa échapper un soupir), faites en sorte que rien ne trahisse ma trahison, et qu'il meure convaincu de ma fidélité. Je ne vous demande plus que cela. Qu'il ne voie que moi, moi et mes baisers, moi et mes caresses!

Là, elle se tut. Mais à travers la pourpre de son visage, Hulot et Corentin s'aperçurent que la colère et le délire n'étouffaient pas entièrement la pudeur. Elle frissonna violemment en disant les derniers mots; elle les écouta de nouveau comme si elle eût douté de les avoir prononcés, et tressaillit naïvement en faisant les gestes involontaires d'une femme à laquelle un voile échappe.

— Mais vous l'avez eu entre les mains, dit Corentin.

— Probablement, répondit-elle avec amertume.

— Pourquoi m'avoir arrêté quand je le tenais, reprit Hulot.

— Eh, commandant, nous ne savions pas que ce serait *lui*.

— Tout-à-coup cette femme agitée qui se promenait à pas précipités en jetant des regards dé-

vorans aux deux spectateurs de cet orage, se calma.

— Je ne me reconnais pas, dit-elle d'un ton d'homme. Pourquoi parler, il faut l'aller chercher !

— L'aller chercher, dit Hulot ; mais, ma chère enfant, prenez-y garde ! nous ne sommes pas maîtres des campagnes, et, si vous vous hasardiez à sortir de la ville, vous seriez prise ou tuée à cent pas.

— Il n'y a jamais de dangers pour ceux qui veulent se venger, répondit-elle en faisant un geste de dédain pour bannir de sa présence ces deux hommes qu'elle avait honte de voir.

— Quelle femme! s'écria Hulot en se retirant avec Corentin. Quelle idée ils ont eue à Paris, ces gens de police ! Mais elle ne nous le livrera jamais, ajouta-t-il en hochant la tête.

— Oh ! si ! répliqua Corentin.

— Ne voyez-vous pas qu'elle l'aime, reprit Hulot.

— Oui, mais, dit Corentin en regardant le commandant étonné, je suis là pour l'empêcher de faire des sottises; car, selon moi, camarade, il n'y a pas d'amour qui vaille deux cent mille francs.

Quand ce diplomate de l'intérieur quitta le soldat, ce dernier le suivit des yeux; et, lorsqu'il n'entendit plus le bruit de ses pas, il poussa un soupir, en se disant à lui-même : — Il y a donc quelquefois du bonheur à n'être qu'une bête comme moi ! Tonnerre de Dieu, si je rencontre le Gars, nous nous battrons corps à corps, ou je ne me nomme pas Hulot, car si ce renard-là me l'amenait à juger, maintenant qu'ils ont créé des conseils de guerre, je me croirais aussi sale que la chemise d'un troupier en déroute.

Les assassinats commis par les chouans et le désir de venger ses deux amis , avaient autant contribué à faire reprendre à Hulot le commandement de sa demi-brigade, que la réponse par laquelle un nouveau ministre, Berthier, lui déclarait que sa démission n'était pas acceptable dans les circonstances présentes. A la dépêche ministérielle était jointe une lettre confidentielle où, sans l'instruire de la mission dont mademoiselle de Verneuil avait été chargée, il lui écrivait que cet incident, complètement en dehors de la guerre, n'en devait pas arrêter les opérations. La participation des chefs militaires devait, disait-il, se borner dans

cette affaire, à seconder *cette honorable citoyenne, s'il y avait lieu.*

Alors en apprenant par ses rapports que les mouvemens des chouans annonçaient une concentration de leurs forces vers Fougères, Hulot avait secrètement ramené, par une marche forcée, deux bataillons de sa demi-brigade sur cette place importante. Le danger de la patrie, la haine de l'aristocratie dont les partisans menaçaient une étendue de pays considérable, l'amitié, tout avait contribué à rendre au vieux militaire le feu de sa jeunesse.

— Voilà donc cette vie que je désirais, s'écria mademoiselle de Verneuil quand elle se trouva seule avec Francine, quelque rapides que soient les heures, elles ont des siècles de pensées.

Elle prit tout à coup la main de Francine, et sa voix, cemme celle du premier rouge-gorge qui chante après l'orage, laissa échapper lentement ces paroles : — J'ai beau faire, mon enfant, je vois toujours ces deux lèvres délicieuses, ce menton court et légèrement relevé, ces yeux de feu, et j'entends encore le — hue ! — du postillon ; je rêve... et pourquoi donc tant de haine au réveil ?

Elle poussa un long soupir, se leva; puis, pour la première fois, elle se mit à regarder le pays livré à la guerre civile par ce cruel gentilhomme qu'elle voulait attaquer toute seule. Séduite par la vue du paysage, elle sortit pour respirer plus à l'aise sous le ciel; et, si elle suivit son chemin à l'aventure, elle fut certes conduite vers *la promenade* de la ville par ce maléfice de notre ame qui nous fait chercher des espérances dans l'absurde. Les pensées conçues sous l'empire de ce charme se réalisent souvent; mais alors on en attribue la prévision à cette puissance appelée le pressentiment, pouvoir inexpliqué mais réel, que les passions trouvent toujours complaisant comme un flatteur qui, à travers ses mensonges, dit parfois la vérité.



CHAPITRE XVII.

Les derniers évènemens de cette histoire étant intimement liés à la disposition des lieux où ils se passèrent, il est indispensable d'en donner ici une minutieuse description, sans laquelle le dénouement perdrait son principal intérêt.

La ville de Fougères est assise en partie sur un rocher de schiste que l'on dirait tombé en avant des montagnes qui ferment au couchant la grande vallée du Couësnon et prennent différens noms suivant les localités. A cette exposition, la ville est séparée de ces montagnes par une gorge au fond de laquelle coule une petite rivière appelée le Nançon. La portion du rocher qui regarde l'est a, pour point de vue, le paysage dont on jouit au sommet de la Pèlerine, et celle qui regarde l'ouest a, pour toute vue, la tortueuse vallée du Nançon; mais il existe un endroit d'où l'on peut embrasser à la fois un segment du cercle formé par la grande vallée, et les jolis détours de la petite qui vient s'y fondre. Ce lieu, choisi par les habitans pour leur promenade et où allait se rendre mademoiselle de Verneuil, fut précisément le théâtre où se dénoua le drame commencé à la Vivetière. Ainsi, quelque pittoresques que soient les autres parties de Fougères, l'attention doit être exclusivement portée sur les accidens du pays que l'on découvre en haut de la promenade.

Pour donner une idée de l'aspect que présente le rocher de Fougères vu de ce côté, on peut le comparer à l'une de ces immenses tours,

en dehors desquelles les architectes Sarrasins ont fait tourner, d'étage en étage, de larges balcons joints entre eux par des escaliers en spirale. En effet, cette roche est terminée par une église gothique dont les petites flèches, le clocher, les arcs-boutans achèvent de lui donner la forme d'un pain de sucre. Devant la porte de cette église dédiée à Saint-Léonard, se trouve une petite place irrégulière dont les terres sont soutenues par un mur exhaussé en forme de balustrade, et qui communique par une rampe à la Promenade. Semblable à une seconde corniche, cette esplanade se développe circulairement autour du rocher à quelques toises en dessous de la place Saint-Léonard, et offre un large terrain planté d'arbres, qui vient aboutir aux fortifications de la ville. Puis à dix toises des murailles et des roches qui supportent sa terrasse due à une heureuse disposition des schistes et à une patiente industrie, il existe un chemin tournant, nommé *l'escalier de la Reine*, pratiqué dans le roc, et qui conduit à un pont bâti sur le Nançon par Anne de Bretagne. Enfin sous ce chemin, qui figure une troisième corniche, des jardins descendent de terrasse en terrasse jusqu'à la rivière, et res-

semblent à des gradins chargés de fleurs.

Parallèlement à la Promenade, de hautes roches qui prennent le nom d'un faubourg de la ville où elles s'élèvent et qu'on appelle les Montagnes de Saint-Sulpice, s'étendent le long de la rivière et s'abaissent en pentes douces dans la grande vallée, où elles décrivent un brusque contour vers le nord. Ces roches droites, incultes et sombres, semblent toucher aux schistes de la Promenade dont, en quelques endroits, elles sont à une portée de fusil, et garantissent contre les vents du nord, une étroite vallée, profonde de cent toises, où le Nançon se partage en trois bras qui arrossent une prairie, chargée de fabriques et délicieusement plantée.

Vers le sud, à l'endroit où finit la ville proprement dite, et où commence le faubourg Saint-Léonard, le rocher de Fougères fait un pli, s'adoucit, diminue de hauteur et tourne dans la grande vallée en suivant la rivière qu'il serre ainsi contre les montagnes de Saint-Sulpice, en formant un col d'où elle s'échappe en deux ruisseaux vers le Couësnon où elle va se jeter. Ce joli groupe de collines rocailleuses est appelé *le nid-au-crocs*, la vallée qu'elles dessi-

nent se nomme *le val de Gibarry*, et ses grasses prairies fournissent une grande partie du beurre, connu des gourmets sous le nom de beurre de la Prée-Valaye.

A l'endroit où la Promenade aboutit aux fortifications, s'élève une tour nommée *la tour du Papegaut*. A partir de cette construction carrée sur laquelle était bâtie la maison où logeait mademoiselle de Verneuil, règne tantôt une muraille, tantôt le roc quand il offre des tables droites; et la partie de la ville, assise sur cette haute base inexpugnable, décrit une vaste demi-lune, au bout de laquelle les roches s'inclinent et se creusent pour laisser passage au Nançon. Là, est située la porte qui mène au faubourg de Saint-Sulpice, dont elle prend le nom. Puis, sur un mamelon de granit qui domine trois vallons dans lesquels se réunissent plusieurs routes, surgissent les vieux creneaux et les tours féodales du château de Fougères, l'une des plus immenses constructions faites par les ducs de Bretagne, murailles hautes de quinze toises, épaisses de quinze pieds; fortifiée à l'est par un étang d'où sort le Nançon qui coule dans ses fossés et fait tourner des moulins entre la porte Saint-Sulpice et les ponts-levis de la forteresse;

défendue à l'ouest par la raideur des blocs de granit sur lesquels elle repose.

Ainsi depuis la Promenade jusqu'à ce magnifique débris du moyen-âge, enveloppé de ses manteaux de lierre, paré de ses tours carrées ou rondes, où peut se loger dans chacune un régiment entier, la ville et son rocher, protégés par des murailles à pans droits, ou par des redans taillés à pic, forment un vaste fer à cheval garni de précipices sur lesquels, à l'aide du temps, les Bretons ont tracé quelques étroits sentiers. Çà et là, des blocs s'avancent comme des ornemens; ici, les eaux suintes par des cassures d'où sortent des arbres rachitiques; quelques tables de granit moins droites que les autres nourrissent de la verdure qui attire les chèvres; puis des bruyères : venues entre plusieurs fentcs humides, tapissent de leurs guirlandes roses de noires anfractuosités. Au fond de cet immense entonnoir, la petite rivière serpente dans une prairie toujours fraîche et mollement posée comme un tapis.

Au pied du château et entre plusieurs masses de granit, s'élève l'église dédiée à Saint Sulpice, qui donne son nom à un faubourg situé par-delà le Nançon. Ce faubourg, comme jeté au fond

d'un abîme, et son église dont le clocher pointu n'arrive pas à la hauteur des roches qui semblent près de tomber sur elle et sur les chaumières qui l'entourent, sont pittoresquement baignés par quelques affluens du Nançon, ombragés par des arbres, décorés par des jardins; ils coupent irrégulièrement le cirque décrit par la Promenade, la ville et par le château, et produisent, par leurs détails, de naïves oppositions avec les graves spectacles de l'amphithéâtre, auxquels ils font face. Enfin Fougères tout entier, son château, le faubourg et son église, les montagnes même de Saint-Sulpice sont encadrées par les hauteurs de Rillé, qui font partie de l'enceinte générale de la grande vallée du Couësnon.

Tels sont les traits les plus saillans de cette nature dont le principal caractère est une âpreté sauvage, adoucie par les plus rians motifs, par un heureux mélange des travaux les plus magnifiques de l'homme, avec les caprices d'un sol tourmenté par des oppositions innattendues, par je ne sais quoi d'imprévu qui surprend, étonne et confond. Nulle part en France le voyageur ne rencontre de contrastes aussi grandioses que celui offert par le grand bassin du Couësnon

et par les vallées perdues entre les rochers de Fougères et les hauteurs de Rillé ; ce sont de ces beautés inouies où le hasard triomphe, et auxquelles ne manquent aucunes des harmonies de la nature. Là des eaux claires, limpides, courantes, des montagnes vêtues par la puissante végétation de ces contrées, des roches sombres, des fabriques élégantes, des fortifications élevées par la nature et des tours de granit bâties par les hommes ; puis tous les artifices de la lumière et de l'ombre, toutes les oppositions entre les différens feuillages, que cherchent les dessinateurs ; des groupes de maisons où foisonne une population active, et des places désertes, où le granit ne souffre pas même les mousses blanches qui s'accrochent aux pierres ; enfin toutes les idées qu'on demande à un paysage, de la grâce et de l'horreur ; un poëme entier plein d'une indescriptible magie, de tableaux sublimes, de délicieuses rusticités ! La Bretagne est là dans sa fleur.

La tour dite du Papegaut sur laquelle est bâtie la maison occupée par mademoiselle de Verneuil, a sa base au fond même du précipice, et s'élève jusqu'à l'esplanade pratiquée en corniche devant l'église de Saint-Léonard. Cette maison isolée

de trois côtés, donne à la fois sur le grand fer à cheval que commence la tour même, sur la vallée tortueuse du Nançon, et sur la place Saint-Léonard. Elle fait partie d'une rangée de logis trois fois séculaires, et construits en bois, situés sur une ligne parallèle au flanc septentrional de l'église avec laquelle ils forment une impasse dont la sortie donne dans une rue en pente qui longe l'église et mène à la porte Saint-Léonard, vers laquelle descendait mademoiselle de Verneuil. Elle négligea naturellement d'entrer sur la place de l'église au dessous de laquelle elle était, et se dirigea vers la Promenade.

Lorsqu'elle eut franchi la petite barrière de poteaux peints en vert qui se trouve devant le poste alors établi dans la tour de la porte Saint-Léonard, la magnificence du spectacle rendit un instant ses passsions muettes. Elle admira la vaste portion de la grande vallée du Couësnon que ses yeux embrassaient depuis le sommet de la Pèlerine jusqu'au plateau par où passe le chemin de Vitré; puis ses yeux se reposèrent sur le Nid-au-crocs et sur les sinuosités du val de Gibarry, dont les crètes étaient baignées par les lueurs vaporeuses du soleil couchant. Elle fut presque effrayée par la profondeur de la

vallée du Nançon dont les plus hauts peupliers atteignaient à peine aux murs des jardins situés au-dessous de l'escalier de la reine. Enfin, elle marcha de surprise en surprise jusqu'au point d'où elle put apercevoir et la grande vallée, à travers le val de Gibarry, et le délicieux paysage encadré par le fer à cheval de la ville, par les rochers de Saint-Sulpice et par les hauteurs de Rillé. A cette heure du jour, la fumée des maisons du faubourg et des vallées formait dans les airs un nuage qui ne laissait poindre les objets qu'à travers un dais bleuâtre; les teintes trop vives du jour commençaient à s'abolir; le firmament prenait un ton gris de perle; la lune jetait ses voiles de lumière sur ce ravissant paysage; tout enfin tendait à plonger l'ame dans la rêverie et l'aider à évoquer les êtres chers.

Tout-à-coup, ni les toits en bardeau du faubourg Saint-Sulpice, ni son église dont la flèche audacieuse se perdait dans la profondeur de la vallée, quand mademoiselle de Verneuil faisait un pas en arrière; ni les manteaux séculaires de lierre et de clématite dont s'enveloppaient les murailles de la vieille forteresse à travers laquelle le Nançon bouillonnait sous la roue des moulins, enfin rien dans ce paysage

ne l'intéressa plus. En vain le soleil couchant jeta-t-il sa poussière d'or et ses nappes rouges sur les gracieuses habitations semées dans les rochers, au fond des eaux et sur les prés, elle resta immobile devant les roches de Saint-Sulpice. L'espérance insensée qui l'avait amenée sur la Promenade s'était miraculeusement réalisée.

A travers les ajoncs et les genêts qui croissent sur les sommets opposés, elle crut reconnaître, malgré la peau de bique dont ils étaient vêtus, plusieurs convives de la Vivetière, parmi lesquels se distinguait le Gars dont tous les mouvemens se dessinèrent dans la lumière adoucie du soleil couchant. A quelques pas en arrière du groupe principal, elle vit sa redoutable ennemie, madame du Gua. Pendant un moment mademoiselle de Verneuil put penser qu'elle rêvait; mais la haine de sa rivale lui prouva bientôt que tout était réel dans ce rêve. L'attention profonde qu'elle accordait aux moindres gestes du marquis l'empêcha de remarquer le soin avec lequel madame du Gua la mirait avec un long fusil. Bientôt un coup de feu réveilla les échos des montagnes, et la balle qui siffla près d'elle apprit à mademoiselle de Verneuil

qu'elle était reconnue. A l'instant de nombreux *qui vive* retentirent, de sentinelle en sentinelle, depuis le château jusqu'à la porte Saint-Léonard, et révélèrent aux chouans la prudence des Fougerais, puisque la partie la moins vulnérable de leurs remparts était si bien gardée.

— C'est elle, c'est lui, se dit-elle.

Aller à sa recherche, le suivre, le surprendre, fut une idée conçue avec la rapidité de l'éclair.

— Je suis sans arme, pensa-t-elle.

Elle songea qu'au moment de son départ à Paris, elle avait jeté, dans un de ses cartons, un élégant poignard, jadis porté par une sultane et dont elle voulut se munir en venant sur le théâtre de la guerre, comme ces plaisans qui s'approvisionnent d'albums pour les idées qu'ils auront en voyage; mais elle fut moins séduite par la perspective d'avoir du sang à répandre, que par le plaisir de porter un joli *cangiar* orné de pierreries, et de jouer avec sa lame pure comme un regard. Trois jours auparavant elle avait bien vivement regretté de l'avoir oublié dans ses cartons, quand, pour se soustraire à l'odieux supplice que lui réservait sa rivale, elle avait souhaité de se tuer.

En un instant elle retourna chez elle, trouva le poignard, le mit à sa ceinture, serra autour de ses épaules et de sa taille un grand schall brun, enveloppa ses cheveux d'une dentelle noire, et se couvrit la tête d'un de ces chapeaux à larges bords que portaient les chouans et qui appartenait à un domestique de sa maison. Avec cette présence d'esprit que prêtent parfois les passions, elle prit le gant du marquis donné par Marche-à-terre comme un passe-port; puis, après avoir répondu à Francine effrayée : — Que veux-tu? j'irais *le* chercher dans l'enfer! elle revint sur la Promenade.

Le Gars était encore à la même place, mais seul. D'après la direction de sa longue-vue, il paraissait examiner, avec l'attention scrupuleuse d'un homme de guerre, les différens passages du Nançon, l'escalier de la Reine et le chemin qui, de la porte Saint-Sulpice, tourne entre cette église et va rejoindre les grandes routes sous le feu du château.

Mademoiselle de Verneuil s'élança dans les petits sentiers tracés par les chèvres et leurs pâtres sur le versant de la Promenade, gagna l'escalier de la Reine, arriva au fond du précipice, passa le Nançon, traversa le faubourg,

devina, comme l'oiseau dans le désert, sa route au milieu des dangereux escarpemens des roches de Saint-Sulpice, atteignit bientôt une route glissante tracée sur des blocs de granit, et, malgré les genêts, les ajoncs piquans, les rocailles qui la hérissaient, elle se mit à la gravir avec ce degré d'énergie inconnu à l'homme, mais que la femme entraînée par la passion possède momentanément.

La nuit la surprit à l'instant où, parvenue sur les sommets, elle tâchait de reconnaître à la faveur des pâles rayons de la lune, le chemin qu'avait dû prendre le marquis. Une recherche obstinée faite sans aucun succès et le silence qui régnait dans la campagne lui apprirent la retraite des chouans et de leur chef.

Cet effort de passion tomba tout à coup avec l'espoir qui l'avait inspiré. En se trouvant seule, pendant la nuit, au milieu d'un pays inconnu, en proie à la guerre, elle se mit à réfléchir, et les recommandations de Hulot, le coup de feu de madame du Gua, la firent frissonner de peur.

Le calme de la nuit, si profond sur les montagnes, permettait d'entendre la moindre feuille errante, même à de grands distances, et ces

bruits légers vibraient dans les airs comme pour donner une triste mesure de la solitude ou du silence. Le vent agissait sur la haute région et emportait les nuages avec violence, en produisant des alternatives d'ombre et de lumière, dont les effets augmentèrent sa terreur en donnant des apparences fantastiques et terribles, aux objets les plus inoffensifs.

Alors elle tourna les yeux vers les maisons de Fougères dont les lueurs domestiques brillaient comme autant d'étoiles terrestres, et tout à coup elle vit distinctement la tour du Papegaut. Elle n'avait qu'une faible distance à parcourir pour retourner chez elle, mais cette distance était un précipice. Elle se souvenait assez des abîmes qui bordaient l'étroit sentier par où elle était venue, pour savoir qu'elle courait plus de risques en voulant revenir à Fougères qu'en poursuivant son entreprise. Elle pensa que le gant du marquis écarterait tous les périls de sa promenade nocturne, si les chouans tenaient la campagne. Madame du Gua seule pouvait être redoutable. A cette idée, elle pressa son poignard, et tâcha de se diriger vers une maison de campagne dont elle avait entrevu les toits en arrivant sur les rochers de

Saint-Sulpice ; mais elle marcha lentement, car elle avait jusqu'alors ignoré la sombre majesté qui pèse sur un être solitaire, pendant la nuit, au milieu d'un site sauvage où de toutes parts de hautes montagnes penchent leurs têtes comme des géans assemblés. Le frôlement de sa robe, arrêtée par des ajoncs, la fit tressailler plus d'une fois, et plus d'une fois elle hâta le pas pour le ralentir encore en croyant sa dernière heure venue. Mais bientôt les circonstances prirent un caractère auquel les hommes les plus intrépides n'eussent peut-être pas résisté, et plongèrent mademoiselle de Verneuil dans une de ces terreurs qui pressent tellement les ressorts de la vie, qu'alors tout est extrême chez les individus, la force comme la faiblesse, alors, les êtres les plus faibles font des actes d'une force inouïe, et les plus forts deviennent fous de peur.

Elle entendit à une faible distance des bruits étranges. Distincts et vagues tout à la fois, comme la nuit était tour à tour sombre et lumineuse, ils annonçaient de la confusion, du tumulte, et l'oreille se fatiguait à les percevoir. Ils sortaient du sein de la terre, qui semblait ébranlée sous les pieds d'une immense multi-

tude d'hommes en marche. Un moment de clarté permit à mademoiselle de Verneuil d'apercevoir à quelques pas d'elle une longue file de hideuses figures qui s'agitaient comme les épis d'un champ et glissaient à la manière des fantômes ; mais elle les vit à peine, car aussitôt l'obscurité retomba comme un rideau noir et lui déroba cet épouvantable tableau plein d'yeux jaunes et brillans. Elle se recula vivement et courut sur le haut d'un talus, pour échapper à trois de ces horribles figures qui venaient à elle.

— L'as-tu vu, demanda l'un.

— J'ai senti un vent froid quand il a passé près de moi, répondit une voix rauque.

— Et moi j'ai respiré, dit le troisième, un air humide et l'odeur des cimetières.

— Est-il blanc, reprit le premier

— Pourquoi, dit le second, est-il *revenu* seul de tous ceux qui sont morts à la Pèlerine ?

— Ah ! pourquoi, répondit le troisième. Pourquoi fait-on des préférences à ceux qui sont du *Sacré-Cœur*. Au surplus, j'aime mieux mourir sans confession, que d'errer comme lui, sans boire ni manger, sans avoir ni sang dans les veines, ni chair sur les os.

— Ah !...

Cette exclamation, ou plutôt ce cri terrible, partit du groupe, quand un des trois chouans montra du doigt les formes sveltes et le visage pâle de mademoiselle de Verneuil qui se sauvait avec une effrayante rapidité, sans qu'ils entendissent le moindre bruit.

— Le voilà. — Le voici. — Où est-il. — Là, — Ici. — *Il est parti.* — — Non. — Si. — Le vois-tu.

Ces phrases retentirent comme le murmure monotone des vagues sur la grève.

Mademoiselle de Verneuil marcha courageusement dans la direction de la maison, et vit les figures indistinctes d'une multitude qui fuyait à son approche en donnant les signes d'une frayeur panique. Elle était comme emportée par une puissance inconnue dont elle subissait l'influence, et la légèreté de son corps lui semblait inexplicable et devenait un nouveau sujet d'effroi pour elle-même. Ces figures, qui se levaient par masses à son approche et comme de dessous terre où elles lui paraissaient couchées; laissaient échapper des gémissemens qui n'avaient rien d'humain. Enfin elle arriva, non sans peine, dans un jardin dévasté dont les haies et les barrières étaient brisées. Une sentinelle

l'arrêta, elle lui montra son gant. La lune ayant alors éclairé sa figure, la carabine échappa des mains du chouan, qui déjà la mettait en joue, mais qui à son aspect jeta le cri rauque dont retentissait la campagne. Elle aperçut de grands bâtimens où quelques lueurs indiquaient les pièces habitées, et parvint auprès des murs sans rencontrer d'obstacles. Par la première fenêtre vers laquelle elle se dirigea, elle vit madame du Gua avec les chefs convoqués à la Vivetière. Étourdie et par cet aspect, et par le sentiment de son danger, elle se rejeta violemment sur une petite ouverture défendue par de gros barreaux de fer, et distingua dans une longue salle voûtée, le marquis seul et triste, à deux pas d'elle. Les reflets du feu, devant lequel il occupait une chaise grossière, illuminaient son visage de teintes rougeâtres et vacillantes qui imprimaient à cette scène le caractère d'une vision. Immobile et tremblante, la pauvre fille se colla aux barreaux; et, par le silence profond qui régnait, elle espéra l'entendre s'il parlait. En le voyant abattu, découragé, pâle, elle se flatta d'être une des causes de sa tristesse; puis, sa colère se changea en commisération, sa commisération en tendresse, et elle

sentit soudain qu'elle n'avait pas été amenée jusque-là par la vengeance seulement. Le marquis se leva, tourna la tête et resta stupéfait en apercevant, comme dans un nuage, la figure de mademoiselle de Verneuil, alors il laissa échapper un geste d'impatience et de dédain en s'écriant : — Je vois donc cette diablesse de fille, même quand je veille !

Ce profond mépris, conçu pour elle, arracha à la pauvre fille un rire d'égarement qui fit tressaillir le jeune chef. Il s'élança vers la croisée. Mademoiselle de Verneuil se sauva. Elle entendit près d'elle les pas d'un homme qu'elle crut être M. de Montauran ; et, pour le fuir, elle ne connut plus d'obstacles, elle eût traversé les murs, volé dans les airs, aurait trouvé le chemin de l'enfer pour éviter de relire en traits de flamme ces mots — IL TE MÉPRISE ! écrits sur le front de cet homme, et qu'une voix intérieure lui criait alors avec l'éclat d'une trompette.

Après avoir marché sans savoir par où elle passait, elle s'arrêta en se sentant pénétrée par un vent frais, chargé d'odeurs végétales. Effrayée par le bruit des pas de plusieurs personnes, et poussée par la peur, elle descendit un escalier qui la mena au fond d'une cave. Arrivée

à la dernière marche, elle prêta l'oreille pour tâcher de reconnaître quelle direction prenaient ceux qui la poursuivaient; mais, malgré des rumeurs extérieures assez vives, elle entendit les lugubres gémissemens d'une voix humaine qui ajoutèrent à son horreur. Un jet de lumière parti du haut de l'escalier lui annonça que sa retraite était connue de ses persécuteurs, et, pour leur échapper, elle trouva de nouvelles forces. Il lui fut très-difficile de s'expliquer, quelques instans après et quand elle recueillit ses idées, par quels moyens elle avait pu grimper sur le petit mur où elle s'était cachée. Elle ne s'aperçut même pas d'abord de la gêne que la position de son corps lui fit éprouver; mais cette gêne finit par devenir intolérable, car, elle ressemblait, sous l'arceau de la voûte, à la Vénus accroupie qu'un amateur aurait placée dans une niche trop étroite.

Ce mur assez large et construit en granit formait une séparation entre le passage de l'escalier et un caveau d'où partaient les gémissemens. Elle vit bientôt un inconnu couvert de peaux de chèvre descendre au-dessous d'elle et tourner sous la voûte sans faire le moindre mouvement qui annonçât une recherche empressée.

Alors, impatiente de savoir s'il se présenterait quelque chance de salut pour elle, mademoiselle de Verneuil attendit avec anxiété que la lumière portée par l'inconnu éclairât le caveau où elle apercevait à terre une masse informe, mais animée, qui essayait d'atteindre à une certaine partie de la muraille par des mouvemens violens et répétés, semblables aux brusques contorsions d'une carpe mise hors de l'eau sur la rive.



CHAPITRE XVIII.

Une petite torche de résine répandit bientôt sa lueur bleuâtre et incertaine dans le caveau. Malgré la sombre poésie dont l'imagination de mademoiselle de Verneuil avait bruni ces voûtes frappées par les sons d'une prière douloureuse,

elle fut obligée de reconnaître que la pièce où pénétra l'inconnu était tout simplement une cuisine souterraine, abandonnée depuis longtemps. La masse informe se changea en un petit homme très-gros dont tous les membres avaient été attachés avec précaution, mais qui semblait avoir été laissé sur les dalles humides sans aucun soin par ceux qui s'en étaient emparés.

A l'aspect de l'étranger tenant d'une main la torche, et de l'autre un fagot, le captif poussa un gémissement profond qui attaqua si vivement la sensibilité de mademoiselle de Verneuil, qu'elle oublia sa propre terreur, son désespoir, la gêne horrible de tous ses membres pliés qui s'engourdissaient, et tâcha de rester immobile.

Le chouan jeta son fagot dans la cheminée après s'être assuré de la solidité d'une vieille crémaillère qui pendait le long d'une haute plaque en fonte, et mit le feu au bois avec sa torche. Alors mademoiselle de Verneuil ne reconnut pas sans effroi ce rusé Pille-miche auquel sa rivale l'avait livrée, et dont la figure, éclairée par la flamme, ressemblait à celle de ces petits hommes de buis, grotesquement

sculptés en Allemagne. La plainte échappée à son prisonnier produisit un rire immense sur son visage sillonné de rides et brûlé par le soleil.

— Tu vois, dit-il au patient, que nous autres chrétiens ne manquons pas comme toi à notre parole. Ce feu-là va te dégourdir les jambes, la langue et les mains. Quien! quien! je ne vois point de lèchefrite à te mettre sous les pieds, ils sont si dodus, que la graisse pourrait éteindre le feu. Ta maison est donc bien mal montée qu'on n'y trouve pas de quoi donner au maître toutes ses aises quand il se chauffe.

La victime jeta un cri aigu, comme si elle eût espéré se faire entendre par delà les voûtes et attirer un libérateur.

— Oh! vous pouvez chanter à gogo, monsieur d'Orgemont! ils sont tous couchés là-haut, et Marche-à-terre me suit, qui fermera la porte de la cave.

Tout en parlant, Pille-miche sondait, du bout de sa carabine, le manteau de la cheminée, les dalles qui pavaient la cuisine, les murs et les fourneaux, pour essayer de découvrir la cachette où l'avare avait mis son or. Cette recherche était faite avec une telle habileté que d'Orgemont

demeura silencieux, comme s'il eût craint d'avoir été trahi par quelque serviteur effrayé; car, quoiqu'il ne se fût confié à personne, ses habitudes auraient pu donner lieu à des inductions vraies. Pille-miche se retournait parfois brusquement en regardant sa victime comme dans ce jeu où les enfans essaient de deviner, par l'expression naïve de celui qui a caché le mouchoir, s'ils s'en approchent ou s'ils s'en éloignent.

D'Orgemont feignit quelque terreur en voyant le chouan frapper les fourneaux qui rendirent un son creux, et parut vouloir amuser ainsi pendant quelque temps l'avide crédulité de Pille-miche. En ce moment, trois autres chouans se précipitèrent dans l'escalier, entrèrent tout à coup dans la cuisine; et, à l'aspect de Marche-à-terre, Pille-miche discontinua sa recherche, après avoir jeté sur d'Orgement un regard empreint d'une férocité qui peignit toute son avarice trompée.

— Marie Lambrequin est ressuscité, dit Marche-à-terre en gardant une attitude qui annonçait que tout autre intérêt pâlissait devant une nouvelle aussi grave.

— Ça ne m'étonne pas, répondit Pille-miche,

il communiait si souvent! Le bon Dieu semblait n'être qu'à lui.

— Ah! ah! reprit Mène-à-bien, ça lui a servi comme des souliers à un mort. Voilà-t-il pas qu'il n'avait pas reçu l'absolution avant cette affaire de la Pèlerine, il a margaudé la fille à Goguelu, et s'est trouvé sous le coup d'un péché mortel. Donc l'abbé Gudin dit comme ça qu'il va rester deux mois comme un esprit avant de revenir tout-à-fait! Nous l'avons vu *tretous* passer devant nous, il est pâle, il est froid, il est léger, il sent le cimetière.

— Et Sa Révérence a bien dit que si l'esprit pouvait s'emparer de quelqu'un, il s'en ferait un compagnon, reprit le quatrième chouan.

La figure grotesque de ce dernier interlocuteur tira Marche-à-terre de la rêverie religieuse où l'avait plongé l'accomplissement d'un miracle que la ferveur pouvait renouveler chez tout pieux défenseur de la religion et du roi.

— Tu vois, Galoppe-chopine, dit-il au néophyte avec une certaine gravité, à quoi nous mènent les plus légères omissions des devoirs commandés par notre sainte religion. C'est un avis que nous donne la vierge d'Auray, d'être inexorables entre nous pour les moindres fautes. Ton

cousin Pille-miche a demandé pour toi la *surveillance* de Fougères; le Gars consent à te la confier, et tu seras bien payé; mais tu sais de quelle farine nous pétrissons la galette des traîtres?

— Oui, monsieur Marche-à-terre.

— Tu sais pourquoi je te dis cela. Quelques-uns prétendent que tu aimes le cidre et les gros sous; mais il ne s'agit pas ici de tondre sur les œufs.

— Révérence parler, monsieur Marche-à-terre, ce sont deux bonnes *chouses* qui n'empêchent point le salut.

— Si le cousin fait quelque sottise, dit Pille-miche, ce sera par ignorance.

—De quelque manière qu'un malheur vienne, s'écria Marche-à-terre d'un son de voix qui fit trembler la voûte, je ne le manquerai pas. — Tu m'en réponds, ajouta-t-il en se tournant vers Pille-miche, car s'il tombe en faute, je m'en prendrai à ce qui double ta peau de bique.

— Mais, sous votre respect, monsieur Marche-à-terre, reprit Galope-chopine, est-ce qu'il ne vous est pas souvent arrivé de croire que les *contre-chuins* étaient des *chuins*.

— Mon ami, répliqua Marche-à-terre d'un

ton sec, que ça ne t'arrive pas! Quant aux envoyés du Gars, ils auront son gant. Mais, depuis cette affaire de la Vivetière, notre Grande Garce y boute un ruban vert.

Pille-miche poussa vivement le coude de son camarade en lui montrant d'Orgemont qui feignait de dormir; mais Marche-à-terre et Pille-miche savaient par expérience que personne n'avait encore sommeillé au coin de leurs feux; et, quoique les dernières paroles de cette initiation eussent été dites à voix basse, comme elles pouvaient avoir été comprises par le patient, les quatre chouans le regardèrent tous pendant un moment et pensèrent sans doute que la peur lui avait ôté l'usage de ses sens.

Tout à coup, sur un léger signe de Marche-à-terre, Pille-miche ôta les souliers et les bas de d'Orgemont, Mène-à-bien et Galope-chopine le saisirent à bras-le-corps, le portèrent au feu; puis Marche-à-terre prit un des liens du fagot, et attacha les pieds de l'avare à la crémaillère. L'ensemble de ces mouvemens et leur incroyable célérité firent pousser à la victime des cris qui devinrent déchirans quand Pille-miche lui eut rassemblé des charbons sous les jambes:

— Mes amis, mes bons amis, s'écria d'Orge-

mont, vous allez me faire mal, je suis chrétien comme vous.

— Tu mens par ta gorge, lui répondit Marche-à-terre. Ton frère a renié Dieu; et toi, tu as acheté l'abbaye de Juvigny.

— Mais, mes frères en Dieu, je ne refuse pas de vous payer.

— Nous t'avions donné quinze jours; deux mois se sont passés, et voilà Galope-chopine qui n'a rien reçu.

— Tu n'as donc rien reçu, Galope-chopine, demanda l'avare avec désespoir.

— Rin, — rin! monsieur d'Orgemont, répondit Galope-chopine effrayé.

Les cris qui s'étaient convertis en un grognement, continu comme le râle d'un mourant, recommencèrent avec une violence inouie. Aussi habitués à ce spectacle qu'à voir marcher leurs chiens sans sabots, les quatre chouans contemplaient si froidement d'Argemont qui se tortillait et hurlait, qu'ils ressemblaient à des voyageurs examinant devant la cheminée d'une auberge si le rôt est assez cuit pour être mangé.

— Je meurs! je meurs! cria la victime... et vous n'aurez pas mon argent.

Malgré la violence de ces cris, Pille-miche

s'aperçut que le feu ne mordait pas encore la peau, et attisa très-artistement les charbons de manière à faire légèrement flamber le feu; alors d'Orgemont dit d'une voix abattue et douloureusement faible. — Mes amis, déliez-moi. Que voulez-vous? dix mille écus, cent mille écus... . .

Cette voix était si lamentable que mademoiselle de Verneuil oublia son propre danger, et laissa échapper une exclamation d'horreur.

— Qui a parlé demanda Marche-à-terre.

Les chouans jetèrent autour d'eux des regards effarés; car ces hommes, si braves sous la bouche meurtrière des canons, ne tenaient pas devant un *esprit*. Pille-miche seul écoutait sans distraction la confession que des douleurs croissantes arrachaient à sa victime.

— Dix mille francs! Eh! bien! oui. Ah! je meurs...

— Bah! où sont-ils, lui disait tranquillement Pille-miche.

— Hein, ils sont sous le premier pommier. Sainte Vierge! au fond du jardin, à gauche... Vous êtes des brigands... des voleurs... vous... je meurs... dix mille francs.

— Je ne veux pas des francs, reprit Marche-à-terre, il nous faut des livres. Les écus de ta république ont des figures payennes qui n'auront jamais cours.

— Ils sont en livres, en bons louis d'or. Mais déliez-moi, déliez-moi... vous avez ma vie... mon trésor.

Ils se regardèrent en cherchant celui d'entre eux auquel ils pouvaient se fier, pour l'envoyer déterrer la somme. En ce moment cette cruauté de cannibales fit tellement horreur à mademoiselle de Verneuil, que, sans savoir si le rôle que lui assignait sa figure pâle, la préserverait encore de tout danger, elle s'écria courageusement d'un son de voix grave : — Ne craignez-vous pas la colère de Dieu ? Détachez-le, barbares !

Les chouans levèrent la tête, aperçurent dans les airs ses yeux qui brillaient comme deux étoiles, et s'enfuirent épouvantés. Mademoiselle de Verneuil sauta dans la cuisine, courut à d'Orgemont, le tira si violemment du feu que les liens du fagot cédèrent ; puis, du tranchant de son poignard, elle coupa les cordes avec lesquelles il avait été garotté. Quand l'avare fut libre et debout, la première expression de son

visage fut un rire douloureux, mais sardonique.

— Allez, allez au pommier, brigands! dit-il. Oh! oh! voilà deux fois que je les leurre; mais il ne me reprendront pas une troisième!

En ce moment, une voix de femme retentit au dehors.

— *Un esprit! un esprit!* criait madame du Gua! Imbécilles, c'est *elle*. Mille écus à qui m'en apportera la tête.

Mademoiselle de Verneuil pâlit, mais l'avare sourit, lui prit la main, l'attira sous le manteau de la cheminée, l'empêcha de laisser les traces de son passage en la conduisant de manière à ne pas déranger le feu qui n'occupait qu'un très-petit espace; puis il fit partir un ressort, et la plaque de fonte s'enleva. Lorsque leurs ennemis communs rentrèrent dans le caveau, la lourde porte de la cachette était déjà retombée sans bruit, et la parisienne comprit alors le but des mouvemens de carpe que faisait le malheureux banquier quand il était tout seul.

— Voyez-vous, madame, s'écria Marche-à-terre, l'esprit a pris le bleu pour compagnon.

L'effroi dut être grand, car ces paroles furent

suivies d'un si profond silence que d'Orgemont et sa compagne entendirent les chouans qui prononcèrent à voix basse : — *Ave Sancta Anna* Auriaca *gratiâ plena, Dominus tecum,* etc.

— Ils prient, les imbécilles, s'écria d'Orgemont.

— N'avez-vous pas peur, dit mademoiselle de Verneuil en interrompant son compagnon, de faire découvrir notre...

Un rire du vieil avare dissipa les craintes de la jeune parisienne.

— La plaque est dans une table de granit qui a trois pieds de profondeur. Nous les entendons, et ils ne nous entendent pas.

Puis il prit doucement la main de sa libératrice, la plaça vers une fissure par où sortaient des bouffées de vent frais, et elle devina que cette ouverture avait été pratiquée dans le tuyau de la cheminée.

— Ah! ah! reprit d'Orgemont. Diable! les jambes me cuisent un peu! Cette *jument de Charrette,* comme on l'appelait à Nantes, n'est pas assez sotte pour les contredire. Elle sait bien que, s'ils n'étaient pas si brutes, il ne se battraient pas contre leurs intérêts. La voilà qui prie avec eux. Elle doit être bonne à voir en di-

sant son *ave* à sainte Anne d'Aurai. Elle ferait mieux de détrousser quelque diligence pour me rembourser le quatre mille francs qu'elle me doit. Avec les intérêts, les frais, ça va bien à quatre mille sept cent quatre-vingts francs et des centimes...

La prière finie, les chouans se levèrent et partirent. Le vieux d'Orgemont serra la main de mademoiselle de Verneuil comme pour la prévenir que néanmoins le danger existait toujours.

— Non, non, madame, s'écria Pille-miche, après quelques minutes de silence, vous resteriez là dix ans, ils ne reviendront pas.

— Mais elle n'est pas sortie, et doit être ici.

— Non, madame, non, ils se sont envolés à travers les murs. Le diable n'a-t-il pas déjà emporté là, devant nous, *un assermenté*.

— Comment! toi, Pille-miche, avare comme lui, ne devines-tu pas que le vieux cancre aura bien pu dépenser quelques milliers de livres pour construire dans les fondations de cette voûte un réduit dont l'entrée est cachée par un secret?

L'avare et la jeune fille entendirent un gros rire échappé à Pille-miche.

— Ben vrai, dit-il.

— Reste ici, reprit madame du Gua. Attends-les à la sortie. Pour un seul coup de fusil je te donnerai tout ce que tu trouveras dans le trésor de notre usurier. Si tu veux que je te pardonne de l'avoir vendue quand je te disais de la tuer, obéis-moi.

— Usurier! dit le vieux d'Orgemènt, je ne lui ai pourtant prêté qu'à neuf pour cent. Il est vrai que j'ai une caution hypothécaire! Mais enfin, voyez comme elle est reconnaissante! Allez, madame, si Dieu nous punit du mal, le diable est là pour nous punir du bien; et l'homme placé entre ces deux termes là, sans rien savoir de l'avenir, m'a toujours fait l'effet d'une règle de trois dont l'x est introuvable.

Il laissa échapper un soupir creux qui lui était particulier; car, en passant par son larynx, l'air semblait y rencontrer et attaquer deux vieilles cordes détendues.

Le bruit que firent Pille-miche et madame du Gua en sondant de nouveau les murs, les voûtes et les dalles, parut rassurer d'Orgemont qui saisit la main de sa libératrice pour l'aider à monter une étroite vis saint-gilles, pratiquée

dans l'épaisseur d'un mur en granit. Après avoir gravi une vingtaine de marches, la lueur d'une lampe éclaira faiblement leurs têtes. L'avare s'arrêta, se tourna vers sa compagne, en examina le visage comme s'il eût regardé, manié et remanié une lettre de change douteuse à escompter, et poussa son terrible soupir.

— En vous mettant ici, dit-il après un moment de silence, je vous ai remboursé intégralement le service que vous m'avez rendu; donc, je ne vois pas pourquoi je vous donnerais...

— Oh! monsieur, laissez-moi là, je ne vous demande rien.

Ces derniers mots et peut-être le dédain qu'exprima cette belle figure rassurèrent le petit vieillard, car il ajouta, non sans un soupir : — Ah! en vous conduisant ici, j'en ai trop fait pour ne pas continuer...

Alors il l'aida poliment à monter quelques marches assez singulièrement disposées, et l'introduisit moitié de bonne grâce, moitié rechignant, dans un petit cabinet de quatre pieds carrés, éclairé par une lampe suspendue à la voûte. Il était facile de voir que l'avare avait pris toutes ses précautions pour passer plus d'un

jour dans cette retraite, si les événemens de la guerre civile l'eussent contraint à s'y reléguer long-temps.

— N'approchez pas du mur, vous pourriez vous blanchir, dit tout à coup d'Orgemont.

Et il mit avec assez de précipitation sa main entre le schall de la jeune fille et la muraille qui semblait fraîchement recrépie. Le geste du vieil avare produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Mademoiselle de Verneuil regarda soudain devant elle, et vit dans un angle une sorte de construction dont la forme lui arracha un cri de terreur, car elle devina qu'une créature humaine avait été enduite dans du mortier et placée là debout. D'Orgemont lui fit un signe effrayant pour l'engager à se taire, et ses petits yeux d'un bleu de faïence annoncèrent autant d'effroi que ceux de sa compagne.

— Sotte! croyez-vous que je l'ai assassiné. C'est mon frère, dit-il en variant son soupir d'une manière lugubre. C'est le premier recteur qui se soit assermenté. Voilà le seul asile où il ait été en sûreté contre la fureur des chouans et des autres prêtres. Poursuivre un digne homme qui avait tant d'ordre! C'était mon aîné!

lui seul a eu la patience de m'apprendre le calcul décimal. Oh ! c'était un bon prêtre ! Il avait de l'économie et savait amasser. Il y a quatre ans qu'il est mort, je ne sais pas de quelle maladie. Mais, voyez-vous, ces prêtres, ça a l'habitude de s'agenouiller de temps en temps pour prier, et il n'a peut-être pas pu s'accoutumer à rester ici debout comme moi... Je l'ai mis là ; autre part, *ils* l'auraient déterré !... Un jour je pourrai l'ensevelir en terre sainte, comme il disait, le pauvre homme...

Une larme roula dans les yeux secs du petit vieillard, dont alors la perruque rousse parut moins laide à la jeune fille, qui détourna les yeux par un secret respect pour cette douleur. Malgré son attendrissement, d'Orgemont lui dit :

— N'approchez pas du mur, vous...

Et ses yeux ne quittèrent pas ceux de mademoiselle de Verneuil, en espérant ainsi l'empêcher d'examiner plus attentivement les parois de ce cabinet où l'air trop raréfié ne suffisait pas au jeu des poumons. Cependant elle réussit à dérober un coup-d'œil à son argus, et, d'après les bizarres proéminences des murs, elle supposa que l'avare les avait bâtis lui-même avec des sacs d'argent ou d'or.

Depuis un moment d'Orgemont était plongé dans un ravissement grotesque. La douleur que la cuisson lui faisait souffrir aux jambes, et sa terreur en voyant un être humain au milieu de ses trésors se lisaient dans chacune de ses rides ; mais en même temps ses yeux arides exprimaient par un feu inaccoutumé, la généreuse émotion qu'excitait en lui le périlleux voisinage de sa libératrice dont la joue rose et blanche attirait le baiser, dont le regard noir et velouté lui amenait au cœur des vagues de sang si chaud et si abondant, qu'il ne savait plus si c'était un signe de vie ou de mort.

Êtes-vous mariée, lui demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Non, dit-elle en souriant.

— J'ai quelque chose, reprit-il en poussant son soupir, quoique je ne sois pas aussi riche qu'ils le disent tous. Une jeune fille comme vous doit aimer les diamans, les bijoux, les équipages, l'or, ajouta-t-il en regardant d'un air effaré autour de lui. J'ai tout cela à donner, après ma mort. Hé! hé! si vous vouliez...

L'œil du vieillard décélait tant de calcul même dans cet amour éphémère, qu'en agitant sa tête par un mouvement négatif, mademoiselle

de Verneuil ne put s'empêcher de penser que l'avare ne songeait à l'épouser que pour enterrer son secret dans le cœur d'un autre lui-même.

— L'argent, dit-elle en jetant à d'Orgemont un regard plein d'ironie dont il fut à la fois heureux et fâché, l'argent n'est rien pour moi. Vous seriez trois fois plus riche que vous ne l'êtes, si tout l'or que j'ai refusé était là.

— N'approchez pas du m...

— Et l'on ne me demandait cependant qu'un regard, ajouta-t-elle avec une incroyable fierté.

— Vous avez eu tort, c'était une excellente spéculation. Mais songez donc...

— Songez, reprit mademoiselle de Verneuil, que je viens d'entendre retentir là une voix dont un seul accent a, pour moi, plus de prix que toutes vos richesses.

Puis, avant que l'avare n'eût pu l'en empêcher, elle fit mouvoir, en la touchant du doigt, une petite gravure enluminée qui représentait Louis XV à cheval, et vit tout à coup au-dessous d'elle le marquis occupé à charger un tromblon. L'ouverture cachée par le petit panneau sur lequel l'estampe était collée semblait répondre à quelque ornement dans le plafond de la cham-

bre voisine, où sans doute couchait le général royaliste.

D'Orgemont repoussa avec la plus grande précaution la vieille estampe, et regarda la jeune fille d'un air sévère : — N'ajoutez pas un mot, si vous aimez la vie. Vous n'avez pas jeté, lui dit-il à l'oreille après une pause, votre grappin sur un petit bâtiment. Savez-vous, ma chère enfant, que le marquis de Montauran possède pour cent mille livres de revenus en terres affermées qui n'ont pas encore été vendues. Or, un décret des consuls que j'ai lu dans *le Primidi de l'Ile et Vilaine*, vient d'arrêter les séquestres. Ah ! ah ! vous le trouvez maintenant plus joli homme, n'est-ce pas? Vos yeux brillent comme deux louis d'or tout neufs.

Les regards de mademoiselle de Verneuil s'étaient fortement animés en entendant résonner de nouveau une voix bien connue. Depuis qu'elle était là, debout, comme enfouie dans une mine d'argent, le ressort de son ame courbée sous ces événemens s'était redressé. Elle semblait avoir pris une résolution sinistre et entrevoir les moyens de la mettre à execution.

On ne revient pas d'un tel mépris, se dit-elle,

et s'il ne doit plus m'aimer, je veux le tuer. Aucune femme ne l'aura.

— Non, l'abbé, non, s'écriait le jeune chef dont elle entendit distinctement la voix, il faut que cela soit ainsi.

— Monsieur le marquis, reprit l'abbé Gudin avec hauteur, vous scandaliserez toute la Bretagne en donnant ce bal à Saint-James. Ce sont des prédicateurs, et non des danseurs qui remueront nos villages. Ayez des fusils et non des violons.

— L'abbé, vous avez assez d'esprit pour savoir que ce n'est que dans une assemblée générale de tous nos partisans que je verrai ce que je puis entreprendre avec eux. Un dîner me semble plus favorable pour examiner leurs physionomies et connaître leurs intentions que tous les espionnages possibles, dont, au surplus, j'ai horreur. Nous les ferons causer.

Mademoiselle de Verneuil tressaillit, car en entendant ces paroles, elle conçut quelques espérances.

— Me prenez-vous pour un idiot avec votre sermon sur la danse, reprit M. de Montauran. Ne figureriez-vous pas de bon cœur dans une chaconne pour vous retrouver à Juvigny. Igno-

rez-vous que les Bretons sortent de la messe pour aller danser ! Ignorez-vous aussi que messieurs Hyde de Neuville et d'Andigné ont eu il y a cinq jours une conférence avec le premier consul sur la question de rétablir Sa Majesté Louis XVIII. Si je m'habille en ce moment pour aller risquer un coup de main aussi téméraire que l'est celui-ci, c'est uniquement pour ajouter à leurs négociations, le poids de nos souliers ferrés. Ignorez-vous que les chefs de la Vendée parlent de se soumettre. Ah ! Monsieur, l'on a évidemment trompé les princes sur l'état de la France. Les dévouemens dont on les entretient sont des dévouemens de position. L'abbé, si j'ai mis le pied dans le sang, je ne veux m'y mettre jusqu'au coude qu'à bon escient. Je me suis dévoué au Roi et non pas à quatre cerveaux brûlés, à six hommes perdus de dettes, à des chauffeurs, à..

Dites tout de suite, Monsieur, à des abbés qui perçoivent des contributions sur le grand chemin pour soutenir la guerre, reprit l'abbé Gudin.

— Pourquoi ne le dirais-je pas, répondit aigrement le marquis. Je dirai plus, les temps héroïques de la Vendée sont passés....

— Monsieur le marquis, nous saurons faire des miracles sans vous.

— Oui, comme celui de Marie Lambrequin, répondit en riant le marquis. Allons, sans rancune, l'abbé! Je sais que vous payez de votre personne, et tirez un bleu aussi bien que vous dites un *oremus*. Dieu aidant, j'espère vous faire assister, une mitre en tête, au sacre du Roi.

Cette dernière phrase eut sans doute un pouvoir magique sur l'abbé, car on entendit sonner sa carabine, et il s'écria : — J'ai cinquante cartouches dans mes poches, monsieur le marquis, et ma vie est au Roi.

— Voilà encore un de mes débiteurs, dit l'avare à mademoiselle de Verneuil. Je ne parle pas de cinq à six cents malheureux écus qu'il m'a empruntés, mais d'une dette de sang qui, j'espère, s'acquittera. Il ne lui arrivera jamais autant de mal que je lui en souhaite. Il avait juré la mort de mon frère, et soulevait le pays contre lui. Pourquoi? parce que le pauvre homme avait obéi aux lois et à sa conscience...

Après avoir appliqué son oreille à un certain endroit de sa cachette : — Les voilà qui décampent, tous ces brigands-là, dit-il. Ils vont faire

encore quelque miracle ! Pourvu qu'il n'essaient pas de me dire adieu comme la dernière fois, en mettant le feu à la maison.

Après environ une demi-heure, pendant laquelle mademoiselle de Verneuil et d'Orgemont se regardèrent comme si chacun d'eux eût regardé un tableau; tout à coup, la voix rude et grossière de Galope-chopine cria doucement : — Il n'y a plus de danger, monsieur d'Orgemont. Mais cette fois-ci, j'ai ben gagné mes dix écus.

—Mon enfant, dit l'avare, jurez-moi de fermer les yeux.

Mademoiselle de Verneuil plaça une de ses mains sur ses paupières; mais, pour plus de secret, le vieillard souffla la lampe, prit sa libératrice par la main, l'aida à faire sept ou huit pas dans un passage difficile; puis au bout de quelques minutes, il lui dérangea doucement la main, et alors elle se vit dans la chambre que le marquis de Montauran venait de quitter et qui était celle de l'avare.

—Ma chère enfant, lui dit le vieillard, vous pouvez partir. Ne regardez pas ainsi autour de vous. Vous n'avez sans doute pas d'argent? Te-

nez, voici quatre écus, ils sont rognés; mais ils passeront. En sortant du jardin, vous trouverez un sentier qui conduit à la ville, ou, comme on dit maintenant, au district. Mais les chouans sont à Fougères, il n'est pas présumable que vous puissiez y rentrer de sitôt; ainsi, vous pourrez avoir besoin d'un sûr asile. Retenez bien ce que je vais vous dire et n'en profitez que dans un extrême danger. Vous verrez sur le chemin qui mène au nid-au-crocs par le val de Gibarry une ferme où demeure Galope-chopine, entrez-y en disant à sa femme : — *bonjour. bécanière !* Barbette vous cachera. Si Galope-chopine vous découvrait, ou il vous prendra pour l'esprit, s'il fait nuit; ou ces quatre écus l'attendriront, s'il fait jour. Adieu ! nos comptes sont soldés. Si vous vouliez, dit-il en montrant par un geste les champs qui entouraient sa maison, tout cela serait à vous !

Mademoiselle de Verneuil jeta un regard de remerciement à cet être singulier, et réussit à lui arracher un soupir dont les tons furent très-variés.

— Vous me rendrez sans doute mes quatre écus, remarquez bien que je ne parle pas d'intérêts, vous les remettrez à mon crédit chez

maître Patrat, le notaire de Fougères. Il ferait notre contrat, beau trésor. Adieu.

— Adieu, dit-elle en souriant et le saluant de la main.

— S'il vous faut de l'argent, lui cria-t-il, je vous en prêterai à cinq! Oui, à cinq seulement. Ai-je dit cinq?

Elle était partie.

— Ça m'a l'air d'être une bonne fille; cependant, je changerai le secret de ma cheminée.

Puis il prit un pain de douze livres, un jambon et rentra dans sa cachette.

Lorsque mademoiselle de Verneuil marcha dans la campagne, elle crut renaître. La fraîcheur du matin ranima son visage qui depuis quelques heures lui semblait frappé par une atmosphère brûlante. Elle essaya de trouver le sentier indiqué par l'avare; mais, depuis le coucher de la lune, l'obscurité était devenue si forte, qu'elle fut forcée d'aller au hasard. Bientôt la crainte de tomber dans les précipices la prit au cœur, et lui sauva la vie; car elle s'arrêta tout à coup en sentant que la terre lui manquerait si elle faisait un pas de plus. Un vent plus frais qui caressait ses cheveux, le

murmure des eaux, l'instinct, tout servit à lui indiquer qu'elle se trouvait sur les rochers de Saint-Sulpice. Elle passa les bras autour d'un arbre, et attendit l'aurore en de vives anxiétés, car elle entendait un bruit d'armes, de chevaux et de voix humaines. Alors elle rendit grâces à la nuit qui la préservait du danger de tomber entre les mains des chouans, si, comme le lui avait dit l'avare, ils étaient à Fougères.



CHAPITRE XIX.

Semblables à des feux nuitamment allumés pour un signal de liberté, quelques lueurs légèrement pourprées passèrent par-dessus les montagnes dont les bases conservèrent des teintes bleuâtres qui contrastèrent avec les nuages de

rosée flottant sur les vallons. Bientôt le soleil éleva faiblement son disque de rubis, les cieux le reconnurent; et alors, les accidens du paysage, le clocher de Saint-Léonard, les rochers, les prés ensevelis dans l'ombre reparurent insensiblement, et les arbres situés sur les cimes se dessinèrent dans ses feux naissans.

Le soleil se dégagea par un gracieux élan du milieu de ses rubans de feu, d'ocre, de saphir; sa vive lumière s'harmonia par lignes égales, de colline en colline, déborda de vallons en vallons; les nuages se dissipèrent, et le jour accabla la nature. Une brise piquante frissonna dans l'air, les oiseaux chantèrent, et la vie se réveilla partout. Mais à peine la jeune fille avait-elle eu le temps d'abaisser ses regards sur les masses de ce paysage romantique, que, par un phénomène assez fréquent dans ces fraîches contrées, des vapeurs s'élevèrent comme un manteau de neige, jusqu'aux plus hauts sommets de l'horizon; ensevelirent toute la région sous un linceul blanc, comblèrent les vallées; et mademoiselle de Verneuil crut revoir une de ces mers de glace qui meublent les Alpes. Bientôt cette nuageuse atmosphère roula des vagues comme l'Océan, souleva des lames com-

pactes et impénétrables qui se balancèrent avec mollesse, ondoyèrent, tourbillonnèrent violemment, contractèrent aux rayons du soleil des teintes d'un rose vif, et prirent çà et là les transparences d'un lac d'argent fluide ; puis, tout à coup, le vent du nord dissipa ces brouillards qui déposèrent une eau pleine d'oxide sur les gazons.

Alors mademoiselle de Verneuil put apercevoir une immense masse brune placée sur les rochers de Fougères. Sept à huit cents chouans armés s'agitaient à ses pieds dans le faubourg Saint-Sulplice comme des fourmis dans une fourmilière ; et les environs du château étaient occupés par trois mille hommes, arrivés comme par magie, qui tous attaquèrent cette ville endormie dont les remparts verdoyans et les vieilles tours grises auraient succombé, si Hulot n'eût pas été là.

Une batterie cachée sur une éminence qui se trouve au fond de la cuvette que forment les remparts, répondit au premier feu des chouans en les prenant en écharpe sur le chemin du château. La mitraille nettoya la route, et la balaya. Puis, une compagnie sortit de la porte Saint-Sulpice, profita de la stupeur des chouans,

occupa le chemin et commença sur eux un feu meurtrier. Les chouans n'essayèrent même pas de résister, en voyant les remparts du château se couvrir de soldats comme si l'art du machiniste y eût appliqué des lignes bleues, et le feu de la forteresse protéger celui des tirailleurs républicains.

Cependant les chouans, maîtres de la petite vallée du Nançon, avaient gravi les galeries du rocher et parvenaient à la Promenade, où ils montèrent. En un instant elle fut couverte de peaux de bique qui lui donnèrent l'apparence d'un toit de chaume bruni par le temps. Au même moment, de violentes détonations se firent entendre dans la partie de la ville qui regardait la vallée du Couësnon, et annoncèrent que Fougères était entièrement cerné et attaqué sur tous les points. Le feu qui se manifesta sur le revers oriental du rocher, prouvait même que les chouans incendiaient les faubourgs. Cependant les flammèches qui s'élevaient des toits de genêt ou de bardeau cessèrent bientôt, et quelques colonnes de fumée noire indiquèrent que l'incendie s'éteignait.

Des nuages blancs et bruns dérobèrent encore une fois cette scène à mademoiselle de Verneuil,

mais le vent dissipa bientôt ce brouillard de poudre. Déjà, le commandant républicain avait fait changer la direction de sa batterie de manière à pouvoir prendre successivement en file la vallée du Nançon, le sentier de la Reine et le rocher; quand du haut de la Promenade, il vit ses premiers ordres admirablement bien exécutés. Deux pièces placées au poste de la porte Saint-Léonard abattirent la fourmilière de chouans qui s'étaient emparés de cette position; tandis que les gardes nationaux de Fougères accourus en hâte sur la place de l'Église, achevèrent de chasser l'ennemi.

Ce combat ne dura pas une demi-heure et ne coûta pas vingt hommes aux bleus. Déjà, dans toutes les directions, les chouans battus et écrasés se retiraient d'après les ordres réitérés du Gars dont le hardi coup de main échouait, sans qu'il le sût, par suite de l'affaire de la Vivetière qui avait si secrètement ramené Hulot à Fougères. L'artillerie n'y était arrivée que pendant cette nuit, car la seule nouvelle d'un transport de munitions aurait suffi pour faire abandonner par M. de Montauran cette entreprise qui ne pouvait alors avoir qu'une mauvaise issue. En effet, Hulot désirait autant

donner une leçon sévère au Gars, que le Gars pouvait souhaiter de réussir dans sa pointe pour influer sur les déterminations du premier consul.

Au premier coup de canon, le marquis comprit donc qu'il y avait de la folie à poursuivre par amour-propre une surprise manquée. Aussi, pour ne pas faire tuer inutilement ses chouans, se hâta-t-il d'envoyer sept ou huit émissaires porter des instructions pour opérer promptement sa retraite sur tous les points. Le commandant, ayant aperçu son adversaire entouré d'un nombreux conseil au milieu duquel était madame du Gua, essaya de tirer une volée sur le rocher de Saint-Sulpice où ils étaient; mais la place avait été trop habilement choisie pour que le jeune chef n'y fût pas en sûreté.

Hulot changea de rôle tout-à-coup; et, d'attaqué, devint agresseur. Aux premiers mouvemens qui indiquèrent les intentions du marquis, la compagnie placée sous les murs du château se mit en devoir de couper la retraite aux chouans en s'emparant des issues supérieures de la vallée du Nançon.

Mademoiselle de Verneuil épousa, malgré sa haine, la cause des hommes que commandait

son amant, et se tourna vivement vers l'autre issue pour voir si elle était libre. Mais elle aperçut les bleus, sans doute vainqueurs de l'autre côté de Fougères, qui revenaient de la vallée du Couësnon par le Val-de-Gibarry pour s'emparer du Nid-au-Crocs et de la partie des rochers Saint-Sulpice où elle était, et où se trouvaient les issues inférieures de la vallée du Nançon. Ainsi les chouans, renfermés dans l'étroite prairie de cette gorge, semblaient devoir périr jusqu'au dernier, tant les prévisions du vieux commandant républicain avaient été justes et ses mesures habilement prises. Mais sur ces deux points, les canons qui avaient si bien servi Hulot furent impuissans, et il s'y établit des luttes acharnées. La ville de Fougères une fois préservée, l'affaire prit donc le caractère d'un engagement auquel les chouans étaient habitués.

Mademoiselle de Verneuil comprit alors la présence des masses d'hommes qu'elle avait aperçues dans la campagne, la réunion des chefs chez d'Orgemont et tous les événemens de cette nuit, sans savoir comment elle avait pu échapper à tant de dangers. Cette entreprise dictée par le désespoir, l'intéressa si vivement

qu'elle resta immobile à contempler les tableaux animés qui s'offrirent à ses regards. Bientôt, le combat qui avait lieu au bas des montagnes de St.-Sulpice, eut, pour elle, un intérêt de plus; car le marquis et ses amis, voyant les bleus presque maîtres des chouans, s'élancèrent dans la vallée du Nançon afin de leur porter du secours. Alors le pied des roches dont elle occupait le faite, furent couverts d'une multitude de groupes furieux; et, là, se décidèrent des questions de vie et de mort sur un terrain et avec des armes plus favorables aux peaux-de-bique.

Insensiblement, cette arène mouvante s'étendit dans l'espace. Les chouans s'égaillèrent et envahirent les rochers en grimpant sur les arbustes qui y croissent çà et là. Alors mademoiselle de Verneuil eut un moment d'effroi en voyant un peu tard ses ennemis remontés sur les sommets, où ils défendirent avec fureur les sentiers dangereux par lesquels on y arrivait. Toutes les issues de cette montagne étant occupées par les deux partis, elle eut peur de se trouver au milieu d'eux, quitta le gros arbre derrière lequel elle s'était tenue, et se mit à fuir en pensant à mettre à profit les recomman-

dations du vieil avare. Après avoir couru pendant long-temps sur le versant des montagnes de Saint-Sulpice qui regarde la grande vallée du Couësnon, elle aperçut de loin une étable et jugea qu'elle dépendait de la maison de Galope-chopine, qui devait avoir laissé sa femme toute seule pendant le combat. Encouragée par ces suppositions, mademoiselle de Verneuil espéra être bien reçue dans cette habitation, et pouvoir y passer quelques heures, jusqu'à ce qu'il lui fût possible de retourner sans danger à Fougères. Selon toute apparence, Hulot allait triompher; car les chouans fuyaient si rapidement qu'elle entendait des coups de feu tout autour d'elle, et la peur d'être atteinte par quelques balles lui fit promptement gagner la chaumière dont elle entrevoyait toujours la cheminée.

Le sentier qu'elle avait suivi aboutissait à une espèce de hangar dont le toit, couvert en genêt, était soutenu par quatre gros arbres encore garnis de leurs écorces, un mur en torchis formait le fond de ce hangar, sous lequel se trouvaient un pressoir à cidre, une aire à battre le sarrasin, et quelques instrumens aratoires. Elle s'arrêta contre l'un de ces poteaux

sans se décider à franchir le marais fangeux qui servait de cour à cette maison que, de loin, en véritable parisienne, elle avait prise pour une étable.

Cette cabane était garantie des vents du nord par une éminence qui s'élevait au-dessus du toit et sur laquelle elle s'appuyait. Quelques pousses d'ormes, des bruyères et les fleurs du rocher la couronnaient de leurs guirlandes. Un escalier champêtre pratiqué entre le hangar et la maison permettait aux habitans d'aller respirer un air pur sur le haut de cette roche. A gauche de la cabane, l'éminence s'abaissait brusquement, et laissait voir une suite de champs dont le premier dependait sans doute de cette ferme. Ils dessinaient de gracieux bocages séparés par des haies en terre, plantées d'arbres, et dont la première achevait l'enceinte de la cour. Le chemin qui conduisait à ces champs était fermé par un gros tronc d'arbre à moitié pourri, clôture bretonne dont le nom fournira plus tard une digression qui achèvera de caractériser ce pays.

Entre l'escalier creusé dans les schistes et le sentier fermé par ce gros arbre, devant le marais et sous cette roche pendante, quelques pierres de granit grossièrement taillées, superpo-

sées les unes aux autres, formaient les quatre angles de cette chaumière, et maintenaient le mauvais pisé, les planches et les cailloux qui en faisaient les principaux matériaux. Une moitié du toit était couverte de genêt en guise de paille; et l'autre, en bardeau, espèce de merrain taillé en forme d'ardoise. La partie de la chaumière au toit de genêt était une étable close par une méchante claie; et les maîtres habitaient la chambre au toit en bardeau. Quoique cette cabane dût au voisinage de la ville quelques améliorations complètement perdues à deux lieues plus loin, elle expliquait bien l'instabilité de la vie à laquelle les guerres et les usages de la féodalité avaient si fortement subordonné les mœurs du serf, qu'aujourd'hui encore beaucoup de paysans appellent en ces contrées une *demeure*, le château habité par leurs seigneurs.

Enfin, en examinant tout avec un étonnement assez facile à concevoir, mademoiselle de Verneuil remarqua çà et là dans la fange de la cour, des fragmens de granit disposés de manière à tracer jusqu'à l'habitation un chemin qui présentait plus d'un danger; mais en entendant le bruit de la mousqueterie qui se rapprochait sensiblement, elle sauta de pierre en pierre,

comme si elle traversait un ruisseau, et gagna l'entrée de la maison.

Elle était fermée par une de ces portes qui se composent de deux parties séparées dont l'inférieure est en bois plein et massif, et dont la supérieure est défendue par un volet qui sert de fenêtre. Dans plusieurs boutiques de certaines petites villes en France, on voit le type de cette porte, mais beaucoup plus orné et armé à la partie inférieure d'une sonnette d'alarme. Celle-ci s'ouvrait au moyen d'un loquet de bois digne de l'âge d'or, et la partie supérieure ne se fermait que pendant la nuit; car le jour ne pouvait pénétrer dans la chambre que par cette ouverture. Il y existait bien une grossière croisée, mais ses vîtres ressemblaient à des fonds de bouteille, et les massives branches de plomb qui les retenaient prenaient tant de place qu'elle semblait destinée à intercepter la lumière.

Quand mademoiselle de Verneuil fit tourner la porte sur ses gonds criards, elle sentit d'effroyables vapeurs alcalines sortir par bouffées de cette chaumière, et vit que les quadrupèdes avaient ruiné à coups de pied le mur intérieur qui les séparait de la chambre. Ainsi l'intérieur de la ferme, car c'était une ferme, ne démen-

tait pas l'extérieur. Mademoiselle de Verneuil se demandait s'il était possible que des êtres humains vécussent dans cette fange organisée; quand un petit gars en haillons et qui paraissait avoir huit ou neuf ans, lui présenta tout-à-coup sa figure fraîche, blanche et rose, des joues bouffies, des yeux vifs, des dents d'ivoire et une chevelure blonde qui tombait par écheveaux sur ses épaules demi-nues. Ses membres étaient vigoureux, et son attitude avait cette grâce d'étonnement, cette naïveté qui agrandit les yeux d'un enfant. Il était sublime de beauté.

— Où est ta mère dit mademoiselle de Verneuil d'une voix douce et en se baissant pour lui baiser les yeux.

L'enfant glissa comme une anguille, après avoir reçu le baiser, et disparut derrière un tas de fumier qui se trouvait entre le sentier et la maison, sur la croupe de l'éminence; car Galope-chopine, comme beaucoup de cultivateurs bretons, mettait, par un système d'agriculture qui leur est particulier, ses engrais dans des lieux élevés, en sorte que quand ils s'en servent, les eaux pluviales les ont dépouillés de toutes leurs qualités.

Maîtresse du logis pour quelques instan

mademoiselle de Verneuil en eut promptement fait l'inventaire, car la chambre où elle attendait Barbette composait toute la maison. L'objet le plus apparent et le plus pompeux était une immense cheminée dont une pierre granit bleu formait *le manteau;* et l'étymologie de ce mot avait sa preuve dans un lambeau de serge verte bordée d'un ruban vert pâle, découpé en rond, qui pendait le long de cette tablette au milieu de laquelle était une bonne vierge en plâtre colorié. Sur le socle de la statue, mademoiselle de Verneuil lut deux vers d'une poésiereligieuse fort répandue dans le pays :

Je suis la Mère de Dieu,
Protectrice de ce lieu.

Derrière la vierge une effroyable image tachée de rouge et de bleu représentait saint Labre. Un lit de serge verte, dit en tombeau, une informe couchette d'enfant, un rouet, des chaises grossières, un bahut sculpté garni de quelques ustensiles complétaient, à peu de chose près, le mobilier de Galope-chopine.

Devant la croisée, se trouvait une longue table de châtaignier de chaque côté de laquelle

étaient deux bancs du même bois, auxquels le jour des vitres donnait les sombres teintes de l'acajou. Une immense pièce de cidre, sous le bondon de laquelle mademoiselle de Verneuil remarqua une boue jaunâtre dont l'humidité décomposait le plancher quoiqu'il fût formé de morceaux de granit assemblés par un argile roux, prouvait que le maître du logis n'avait pas volé le surnom sous lequel il était connu.

Mademoiselle de Verneuil leva les yeux comme pour fuir ce spectacle, et alors, il lui sembla avoir vu toutes les chauve-souris de la terre, tant étaient nombreuses les toiles d'araignées qui pendaient au plancher.

Deux énormes *pichés*, pleins de cidre, se trouvaient sur la longue table. Ces ustensiles sont des espèces de cruches en terre brune, dont le modèle existe dans plusieurs pays de la France, et dont un parisien peut avoir l'idée, en supposant aux pots dans lesquels les gourmets servent le beurre de Bretagne, un ventre plus arrondi, verni par places inégales et nuancé de taches fauves comme celles de quelques coquillages. Cette cruche est terminée par une espèce de gueule, assez semblable à la tête d'une grenouille prenant l'air hors de l'eau.

Toute l'attention de mademoiselle de Verneuil avait fini par se porter sur ces deux pichés; mais le bruit du combat devint tout à coup plus distinct et la força de chercher un endroit propre à se cacher sans attendre la Barbette, quand elle se montra tout à coup.

— Bonjour, Bécanière, lui dit-elle en retenant un sourire involontaire à l'aspect d'une figure qui ressemblait assez aux têtes que les architectes placent comme ornement aux clefs de certaines croisées.

— Ah! ah! vous venez d'Orgemont, répondit Barbette d'un air peu empressé.

— Où allez-vous me mettre, car voici les chouans...

— Là, reprit Barbette aussi stupéfaite de la beauté que de l'étrange accoutrement d'une créature qu'elle n'osait comprendre parmi celles de son sexe. Là! dans la cachette du prêtre.

Elle la conduisit à la tête de son lit, la fit entrer dans la ruelle; mais elles furent tout interdites, en croyant entendre un inconnu sauter dans le marais. Barbette eut à peine le temps de détacher un rideau du lit et d'y envelopper mademoiselle de Verneuil; car en se retournant, elle se trouva face à face avec un chouan fugitif.

— La vieille, où peut-on se cacher ici? Je suis le comte de Bauvan.

Mademoiselle de Verneuil tressaillit en reconnaissant la voix du convive dont quelques paroles, restées un secret pour elle, avaient causé la catastrophe de la Vivetière.

— Hélas! vous voyez, monseigneur. Il n'y a *rin* ici! Ce que je peux faire de mieux est de sortir, je veillerai. Si les bleus viennent, j'avertirai. Si je restais et qu'ils me trouvassent avec vous, ils brûleraient ma maison.

Et Barbette sortit, car elle n'avait pas assez d'intelligence pour concilier les intérêts de deux ennemis qui avaient un droit égal à la cachette.

— J'ai deux coups à tirer, dit le comte avec désespoir; mais ils m'ont déjà dépassé. Bah, j'aurais bien du malheur si, en revenant par ici, il leur prenait fantaisie de regarder sous le lit.

Il déposa légèrement son fusil auprès de la colonne où mademoiselle de Verneuil se tenait debout enveloppée dans la serge verte, et se baissa pour s'assurer s'il pouvait passer sous le lit. Il allait infailliblement voir les pieds de la réfugiée, qui, dans ce moment désespéré, saisit

le fusil, sauta vivement dans la chaumière, et menaça le comte. Celui-ci partit d'un éclat de rire en la reconnaissant, car, pour se cacher, elle avait quitté son vaste chapeau de chouan, et ses cheveux s'échappaient en grosses touffes de dessous sa résille de dentelle.

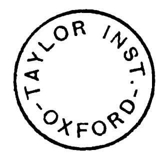
— Ne riez pas, comte, vous êtes mon prisonnier. Si vous faites un geste, vous saurez ce dont est capable une femme offensée.

En ce moment le comte et mademoiselle de Verneuil se regardèrent avec de bien diverses émotions. Des voix confuses criaient dans les rochers : — Sauvez le Gars ! sauvez le Gars ! Égaillez-vous ! égaillez-vous !...

Mais la voix aigre de Barbette domina le tumulte extérieur et fut entendue dans la chaumière avec des émotions bien différentes par le couple ennemi.

— Ne vois-tu pas les bleus ? s'écria-t-elle. Viens-tu ici, petit méchant gars, où je vais à toi ! Veux-tu donc attraper des coups de fusil. Allons, sauve-toi vitement et donne-moi la main.

Pendant tous ces petits événemens qui se passèrent rapidement, un bleu sauta dans le marais.



—Beaupied, lui cria mademoiselle de Verneuil.

Beaupied accourut à cette voix et ajusta le comte un peu mieux que ne le faisait sa libératrice.

— Aristocrate, dit le malin soldat, ne bouge pas ou je te démolis comme la Bastille, en deux temps.

— Monsieur Beaupied, reprit mademoiselle de Verneuil d'une voix caressante, vous me répondez de ce prisonnier. Faites comme vous voudrez, mais il faudra me le rendre sain et sauf à Fougères.

— Suffit, madame.

— La route jusqu'à Fougères est-elle libre maintenant?

— Elle est sûre, à moins que les chouans ne ressuscitent.

Mademoiselle de Verneuil s'arma gaîment du léger fusil de chasse, sourit avec ironie en disant à son prisonnier: — Adieu, monsieur le comte, au revoir! Et s'élança dans le sentier après avoir repris son large chapeau.

—J'apprends un peu trop tard, dit amèrement M. de Bauvan, qu'il ne faut jamais plaisanter avec l'honneur de celles qui n'en ont pas.

— Aristocrate, s'écria durement Beaupied,

si tu ne veux pas que je t'envoie dans ton ci-devant Paradis, ne dis rien contre cet ange là.

Mademoiselle de Verneuil revint à Fougères par les sentiers qui joignent les roches de Saint-Sulpice au Nid-au-Crocs. Quand elle atteignit cette dernière éminence et qu'elle courut à travers le chemin tortueux pratiqué sur les aspérités du granit, elle admira cette jolie petite vallée du Nançon naguerre si turbulente, et alors parfaitement tranquille. Vue de là, elle ressemblait à une rue de verdure.

Mademoiselle de Verneuil rentra par la porte Saint-Léonard, à laquelle aboutissait ce petit sentier. Les habitans, encore inquiets du combat qui, d'après les coups de fusil entendus dans le lointain, semblait devoir durer toute la journée, y attendaient le retour de la garde nationale pour reconnaître l'étendue de leurs pertes. En voyant cette fille dans son bizarre costume, les cheveux en désordre, un fusil à la main, son schall et sa robe frottés contre les murs, souillés par la boue et mouillés de rosée, leur curiosité fut d'autant vivement excitée, que le pouvoir, la beauté, la singularité de cette parisienne, étaient déjà devenus à Fougères le sujet de toutes les conversations.

CHAPITRE XX.

Francine, en proie à d'horribles inquiétudes, avait attendu sa maîtresse pendant toute la nuit ; et quand elle la revit, elle voulut parler ; mais un geste, plein d'amitié, lui imposa silence.

— Je ne suis pas morte mon enfant, dit mademoiselle de Verneuil. Ah! je voulais des émotions en partant de Paris! J'en ai eu, ajouta-t-elle après une pause.

Francine voulut sortir pour commander un repas, en faisant observer à sa maîtresse qu'elle devait en avoir grand besoin.

— Oh! dit mademoiselle de Verneuil, un bain, un bain! La toilette avant tout, ma chère enfant.

Francine ne fut pas médiocrement surprise d'entendre sa maîtresse désigner pour cette toilette les modes les plus élégantes qui eussent été mises dans ses cartons.

Après avoir déjeuné, mademoiselle de Verneuil fit sa toilette avec la recherche et les soins minutieux qu'une femme met à cette œuvre capitale, quand elle doit apparaître aux yeux d'une personne chère, au milieu d'un bal. Francine ne s'expliquait pas la gaieté moqueuse de sa maîtresse. Ce n'était pas la joie de l'amour, une femme ne se trompe pas à son expression, c'était une malice concentrée qui n'annonçait rien de bon.

Mademoiselle de Verneuil drapa elle-même les rideaux de la fenêtre qui offrait l'aspect

d'un riche ponorama, puis elle approcha le canapé du feu, le mit dans un jour favorable à sa figure, et dit à Francine de se procurer des fleurs afin de donner à sa chambre un air de fête.

Lorsque Francine eut apporté des fleurs, mademoiselle de Verneuil en dirigea l'emploi de la manière la plus pittoresque; et quand elle eut jeté un dernier regard de satisfaction sur son appartement, elle dit à Francine d'envoyer réclamer son prisonnier chez le commandant.

Elle se coucha voluptueusement sur le canapé, autant pour se reposer que pour prendre une attitude de grâce et de faiblesse dont certaines femmes connaissent tout le pouvoir. Une molle langueur, la pose provoquante de ses pieds dont la pointe perçait à peine sous les plis de la robe, l'abandon du corps, la courbure du col, tout jusqu'à l'inclinaison des doigts effilés de sa main qui pendait d'un oreiller comme les clochettes d'une touffe de jasmin, tout s'accordait avec son regard pour exercer d'irrésistibles séductions. Elle brûla des parfums, pour répandre dans l'air ces douces émanations qui attaquent si puissammment les fibres de l'homme,

et préparent souvent les triomphes que les femmes veulent obtenir sans les solliciter.

Quelques instans après, les pas pesans du vieux militaire retentirent dans le salon qui précédait la chambre.

— Eh bien, commandant, où est mon captif?

— Je viens de commander un piquet de douze hommes pour le fusiller comme pris les armes à la main.

— Vous avez disposé de mon prisonnier! dit-elle. Ecoutez, commandant? La mort d'un homme ne doit pas être après le combat quelque chose de bien satisfaisant pour vous, si j'en crois votre physionomie. Eh bien ! rendez-le moi ! Mettez à sa mort un sursis que je prends sur mon compte. Je vous déclare qu'il m'est devenu très-essentiel, et va coopérer à l'accomplissement de nos projets. Au surplus, le fusiller serait commettre un acte aussi absurde que de tirer sur un ballon quand il ne faut qu'un coup d'épingle pour le désenfler. Pour Dieu, laissez les cruautés à l'aristocratie. Les républiques doivent être généreuses. N'auriez-vous pas pardonné, vous, aux victimes de Quiberon et à tant d'autres. Allons, envoyez vos douze hommes faire une ronde, et venez dîner chez

moi avec mon prisonnier. Il n'y a plus qu'une heure de jour, et voyez-vous, ajouta-t-elle en souriant, ma toilette manquerait tout son effet, si vous tardiez.

— Mais, mademoiselle, dit le commandant surpris...

— Eh bien, quoi? Je vous entends. Allez, le comte ne vous échappera point. Tôt ou tard ce gros papillon-là viendra se brûler à vos feux.

Et elle montra en riant la carabine qui était à côté d'elle. Le commandant haussa légèrement les épaules comme un homme forcé d'obéir, malgré tout, aux désirs d'une jolie femme, et il revint une demi-heure après, suivi du comte de Bauvan.

Mademoiselle de Verneuil les laissa s'approcher très-près d'elle, feignit d'être surprise et parut confuse d'avoir été vue par le comte aussi négligemment couchée; mais après avoir lu dans les yeux du gentilhomme qu'elle avait réussi dans l'effet qu'elle voulait produire sur lui, elle se leva et reçut ses deux convives avec une grâce, une politesse parfaites. Rien d'étudié ni de forcé dans les poses, le sourire, la démarche ou la voix, ne trahissait sa préméditation ou ses desseins. Tout était en harmonie, et

aucun trait trop saillant ne donnait à penser qu'elle affectât les manières d'un monde où elle n'eût pas vécu. Qnand le royaliste et le républicain furent assis, elle regarda le comte d'un air sévère.

Le gentilhomme connaissait assez les femmes pour savoir que l'offense commise envers celle-ci lui vaudrait un arrêt de mort. Malgré ce soupçon, il n'était ni gai, ni triste; mais il avait l'air d'un homme qui ne s'était pas habitué à d'aussi brusques dénouemens. Puis il lui sembla ridicule d'avoir peur de la mort devant une jolie femme, et l'air sévère dont elle le regardait en ce moment lui donna *des idées*. — Et qui sait, pensait-il, si une couronne de comte à prendre, ne lui plaira pas mieux qu'une couronne de marquis perdue? Montauran est sec comme un clou, et moi... Il se regarda d'un air satisfait. Or, le moins qui puisse m'arriver, est de sauver ma tête.

Mais ses réflexions diplomatiques étaient bien inutiles. Le désir qu'il se promettait de feindre pour mademoiselle de Verneuil devint une passion vraie que cette dangereuse créature se plut à entretenir.

— Monsieur le comte, dit-elle, vous êtes mon

prisonnier, et j'ai seule le droit de disposer de vous. Votre exécution n'aura lieu que de mon consentement, et j'ai trop de curiosité pour vous laisser fusiller maintenant.

— Et si j'allais m'entêter à garder le silence, répondit-il gaiement.

— Avec une femme honnête, peut-être, mais, avec une fille! allons donc, monsieur le comte, impossible.

Ces mots, remplis d'une ironie amère, furent sifflés, comme dit Sully en parlant de la duchesse de Beaufort, d'un bec si affilé, que le gentilhomme étonné se contenta de regarder sa cruelle antagoniste.

— Tenez, reprit-elle d'un air moqueur, pour ne pas vous démentir, je vais être comme ces créatures-là, *bonne fille*. Voici votre carabine.

Et elle lui présenta son arme par un geste doucement moqueur.

— Foi de gentilhomme, vous agissez, mademoiselle...

— Ah! dit-elle en l'interrompant, j'ai assez de la foi des gentilshommes. C'est sur cette parole que je suis entrée à la Vivetière. Votre chef m'avait juré que moi et mes gens nous y serions en sûreté.

— Quelle infamie, s'écria Hulot en fronçant les sourcils.

— La faute en est à monsieur le comte, reprit-elle en montrant le gentilhomme à Hulot. Certes, le Gars avait bonne envie de tenir sa parole ; mais monsieur a répandu sur moi je ne sais quelle calomnie qui a confirmé toutes celles qu'il avait plu à une certaine femme de supposer...

— Mademoiselle, dit le comte tout troublé, la tête sous la hache, j'affirmerais n'avoir dit que la vérité...

— En disant quoi.

— Que vous aviez été la...

— Dites le mot, la maîtresse...

— Du marquis de Navailles, l'un de mes amis, répondit le comte.

— Maintenant je pourrais vous laisser aller au supplice, reprit-elle froidement et sans paraître émue de l'accusation consciencieuse du comte qui resta stupéfait de l'insouciance apparente ou feinte qu'elle montrait pour ce reproche. Mais, reprit-elle en riant, écartez pour toujours la sinistre image de ces morceaux de plomb, car vous ne m'avez pas plus offensée que cet ami dont vous voulez que j'aie été... fi

donc ! Ecoutez, monsieur le comte ? n'êtes-vous pas venu chez mon père, le duc de Verneuil ? Eh bien ?

Jugeant sans doute que Hulot était de trop pour une confidence aussi importante que celle qu'elle avait à faire, mademoiselle de Verneuil attira le comte à elle par un geste et lui dit quelques mots à l'oreille. Il laissa échapper une sourde exclamation de surprise, regarda d'un air hébété mademoiselle de Verneuil qui, tout à coup, compléta le souvenir qu'elle venait d'évoquer en s'appuyant à la cheminée dans l'attitude d'innocence et de naïveté d'un enfant. Le comte fléchit un genou.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, je vous supplie de m'accorder mon pardon, tout indigne que j'en suis.

— Je n'ai rien à pardonner, dit-elle. Vous n'avez pas plus raison maintenant dans votre repentir que dans votre insolente supposition à la Vivetière. Mais ce sont des mystères qui sont au-dessus de votre intelligence. Sachez seulement, monsieur le comte, reprit-elle gravement, que la fille du duc de Verneuil a trop d'élévation dans l'ame pour ne pas vivement s'intéresser à vous.

— Même après une insulte, dit le comte avec une sorte de regret.

— Certaines personnes ne sont-elles pas trop haut situées pour que l'insulte les atteigne. Monsieur le comte, je suis du nombre.

En prononçant ces paroles, la jeune fille prit une attitude de noblesse et de fierté qui imposa au prisonnier et rendit toute cette intrigue beaucoup moins claire pour Hulot. Le commandant mit la main à sa moustache pour la retrousser, et regarda d'un air inquiet mademoiselle de Verneuil, qui lui fit un signe d'intelligence comme pour avertir qu'elle ne s'écartait pas de son plan.

— Maintenant, reprit-elle après le moment de silence dont ses derniers mots furent suivis, causons, Francine, donnez-nous des lumières.

Elle amena fort adroitement la conversation sur le temps qui était, en si peu d'années devenu *l'ancien régime*. Elle reporta si bien le comte à cette époque par la vivacité de ses observations et de ses tableaux; elle donna tant d'occasions au gentilhomme d'avoir de l'esprit par la complaisante finesse avec laquelle elle lui ménagea des reparties, que le comte

finit par trouver qu'il n'avait jamais été si aimable. Cette idée l'ayant rajeuni, il essaya de faire partager à cette séduisante personne la bonne opinion qu'il avait de lui-même.

Cette malicieuse femme se plut à essayer sur lui tous les ressorts de sa coquetterie; et put y mettre d'autant plus d'adresse que c'était un jeu pour elle. Ainsi tantôt elle lui laissait croire à de rapides progrès, et tantôt, comme étonnée de la vivacité du sentiment qu'elle éprouvait elle lui manifestait une froideur dont il était charmé, et qui servait à augmenter insensiblement cette passion impromptu. Elle ressemblait parfaitement à un pêcheur qui lève légèrement sa ligne pour reconnaître si quelque poisson mord à l'appât. Le pauvre comte, qui mettait tous ses souvenirs à contribution, se laissa prendre à la manière innocente dont sa libératrice avait accepté deux ou trois complimens assez bien tournés; alors, l'émigration, la république, la Bretagne, et les chouans se trouvèrent à mille lieues de sa pensée.

Hulot se tenait droit, immobile et silencieux comme le dieu Terme, car son défaut d'instruction le rendait tout-à-fait inhabile à ce genre de conversation. Il se doutait bien que les deux

interlocuteurs devaient être très-spirituels; mais tous les efforts de son intelligence ne tendaient qu'à les comprendre, afin de savoir s'ils ne complotaient pas à mots couverts contre la république.

— Montauran, Mademoiselle, disait le comte, a de la naissance, il est bien élevé, joli garçon; mais il ne connaît pas du tout la galanterie. Il est trop jeune pour avoir vu Versailles. Son éducation a été manquée; et au lieu de faire des noirceurs, il donnera des coups de couteau. Il peut aimer violemment, mais il n'aura jamais cette fine fleur de manières qui distinguait Lauzun, Adhémar, Coigny, comme tant d'autres; et n'a point l'art aimable de dire aux femmes de ces jôlis riens, qui, après tout, leur conviennent mieux que ces élans de passion dont elles sont bientôt fatiguées. Oui, quoique ce soit un homme à bonnes fortunes, il n'en a ni le laissez-aller, ni la grâce.

— Je m'en suis bien aperçue, répondit mademoiselle de Verneuil.

— Ah! se dit le comte, elle a eu une inflexion de voix et un regard qui prouvent que je ne tarderai pas à être *du dernier bien* avec elle, et

ma foi, pour lui appartenir, je croirai tout ce qu'elle voudra que je croie.

Il lui offrit la main, car le dîner était servi.

Mademoiselle de Verneuil fit les honneurs du repas avec une politesse et un tact qui ne pouvaient avoir été acquis que par une longue habitude de la vie recherchée des gens de la cour.

— Allez-vous en, dit-elle à Hulot en sortant de table, vous lui feriez peur; tandis que si je suis seule avec lui, je saurai bientôt tout ce que j'ai besoin d'apprendre; car il en est au point où un homme me dit tout ce qu'il pense et ne voit plus que par mes yeux.

— Et après, demanda le commandant.

— Oh! libre, répondit-elle, il sera libre comme l'air.

— Il a cependant été pris les armes à la main.

— Non, dit-elle par une de ces plaisanteries sophistiques que les femmes se plaisent à opposer à une raison péremptoire, je l'avais désarmé.

—Comte, dit-elle au gentilhomme en rentrant, je viens d'obtenir votre liberté; mais rien, pour rien, ajouta-t-elle en souriant et mettant sa tête de côté comme pour l'interroger.

—Demandez tout, s'écria-t-il dans son ivresse, je mets tout à vos pieds.

Et il s'avança pour lui saisir la main en essayant de lui faire prendre ses désirs pour de la reconnaissance.

Mademoiselle de Verneuil n'était pas fille à s'y méprendre. Aussi tout en souriant de manière à donner quelque espérance à ce nouvel amant :
— Me feriez-vous repentir de ma confiance, dit-elle en se reculant de quelques pas.

— L'imagination d'une jeune fille va plus vite que celle d'une femme, répondit-il en riant.

— Elles ont plus à perdre.

— C'est vrai, l'on doit être défiant quand on porte un trésor.

— Quittons ce langage-là, reprit-elle, et parlons sérieusement. Vous donnez un bal à Saint-James. J'ai entendu dire que vous aviez établi là vos magasins, vos arsenaux et le siége de votre gouvernement. A quand le bal?

— A demain soir.

— Vous ne vous étonnerez pas, Monsieur, qu'une femme calomniée veuille, avec l'obstination d'une femme, obtenir une éclatante réparation des injures qu'elle a subies en présence de ceux qui en furent les témoins. J'irai donc à

votre bal. Je vous demande de m'accorder votre protection du moment où j'y paraîtrai jusqu'au moment où j'en sortirai. — Je ne veux pas de votre parole, dit-elle en lui voyant se mettre la main sur le cœur. J'abhorre les sermens, ils ont trop l'air d'une précaution. Dites-moi simplement que vous vous engagez à garantir ma personne de toute entreprise criminelle ou honteuse. Promettez-moi de réparer votre tort en proclamant que je suis réellement mademoiselle de Verneuil, et nous serons quittes. Hé! deux heures de protection accordées à une femme au milieu d'un bal, est-ce une rançon chère. Allez, vous ne valez pas une obole de plus... Et, par un sourire, elle ôta à ces paroles toute amertume.

— Que demanderez-vous pour la carabine, dit le comte en riant.

— Oh! plus que pour vous.

— Quoi?

— Le secret. Croyez-moi, M. de Bauvan, la femme ne peut être devinée que par une femme ; et je suis certaine que si vous dites un mot, je puis périr en chemin. Hier quelques balles m'ont avertie des dangers que j'ai à courir sur la route. Oh! cette dame est aussi habile

à la chasse, que leste à la toilette. Jamais femme de chambre ne m'a déshabillée. Ah! de grâce, dit-elle en s'interrompant, faites en sorte que je n'aie rien de semblable à craindre au bal...

— Vous y serez sous ma protection, répondit le comte avec orgueil. Mais viendrez-vous donc à Saint-James pour Montauran, demanda-t-il d'un air triste.

— Vous voulez être plus instruit que je ne le suis, dit-elle en riant. — Maintenant, il est temps que vous sortiez, ajouta-t-elle après une pause. Je vais vous conduire moi-même hors de la porte Saint-Léonard, je ne veux confier votre tête à personne. Vous vous faites ici une guerre de cannibales.

— Vous vous intéressez donc un peu à moi! s'écria le comte. Ah! mademoiselle, permettez-moi d'espérer que vous ne serez pas insensible à mon amitié; car il faut se contenter de ce sentiment, n'est-ce pas! ajouta-t-il d'un air de fatuité.

— Allez, devin! dit-elle avec cette joyeuse expression que prend une femme pour faire un aveu qui ne compromet ni sa dignité ni son secret.

— Puis, elle mit une pelisse et accompagna

le comte jusqu'au Nid-au-Crocs, après avoir ordonné au poste d'en respecter la retraite. Arrivée au bout du sentier, elle lui dit : — Monsieur, soyez discret, même avec le marquis. Et elle mit un doigt sur ses deux lèvres.

Le comte, enhardi par l'air de bonté de mademoiselle de Verneuil, lui prit la main. Elle la lui laissa comme une faveur; et, en la baisant, il lui dit : — Oh! mademoiselle, comptez sur moi à la vie, à la mort. Si je vous dois une reconnaissance presqu'égale à celle que je dois à ma mère, il me sera bien difficile de n'avoir pour vous que du respect...

Il s'élança dans le sentier.

Après l'avoir vu gagner les rochers de Saint-Sulpice, elle hocha la tête en signe de satisfaction et se dit à elle-même à voix basse : Ce gros garçon-là m'a livré plus que sa vie pour sa vie! J'en ferais ma créature à bien peu de frais! une créature ou un créateur, voilà donc toute la différence qui existe entre un homme et un autre!

Elle n'acheva pas, jeta un regard de désespoir vers le ciel, et regagna lentement la porte Saint-Léonard où l'attendaient Hulot et Corentin.

— Encore deux jours, s'écria-t-elle, et...

Elle s'arrêta en voyant qu'ils n'étaient pas seuls.

— Et il tombera sous vos fusils, dit-elle à l'oreille de Hulot.

Sa contenance et son visage n'accusaient aucun remords, car il y a cela d'admirable chez les femmes qu'elles ne raisonnent jamais leurs actions les plus blâmables, le sentiment les entraîne. Il y a du naturel même dans leur dissimulation, et c'est chez elles seules que le crime se rencontre sans bassesse. La plupart du temps *elles ne savent pas comment cela s'est fait.*

Le commandant recula d'un pas et la regarda d'un air de goguenarderie militaire difficile à rendre.

— Je vais à Saint-James, au bal donné par les chouans, et...

— Mais, dit Corentin en l'interrompant, il y a cinq lieues, voulez-vous que je vous y accompagne?

— Vous vous occupez beaucoup, lui dit-elle, d'une chose à laquelle je ne pense jamais... de vous.

Le mépris qu'elle témoignait à Corentin plut singulièrement à Hulot qui hocha la tête en la voyant disparaître vers Saint-Léonard. Corentin la suivit des yeux, en laissant éclater sur sa fi-

gure une sourde conscience de la fatale supériorité qu'il croyait pouvoir exercer sur cette charmante créature, en en gouvernant les passions qui, tôt ou tard, la lui livraient. Mademoiselle de Verneuil, de retour chez elle, s'empressa de délibérer sur ses parures de bal. Francine, habituée à obéir à sa maîtresse sans jamais en comprendre les fins, chercha les cartons, proposa une parure grecque, car alors tout subissait le système grec, et la toilette, agréée par elle, put tenir dans un carton facile à porter.

—Francine, mon enfant, je vais courir les champs; vois si tu veux rester ici ou me suivre.

— Rester, s'écria Francine. Et qui vous habillerait?

— Où as-tu mis le gant que je t'ai rendu ce matin?

— Le voici.

— Couds à ce gant-là un ruban vert, et surtout, prends de l'argent.

Elle s'aperçut que Francine tenait des pièces nouvellement frappées, et s'écria: — Il ne faut que cela pour nous faire assassiner. Envoie Jérémie éveiller Corentin. Non, il nous suivrait! Envoie-le chez le commandant demander de ma part des écus de six francs.

Avec cette sagacité féminine qui embrasse les plus petits détails, elle pensait à tout; et pendant que Francine achevait les préparatifs de son inconcevable départ, elle se mit à essayer de contrefaire le cri de la chouette, de manière à pouvoir faire illusion, et parvint à imiter complètement le signal de Marche-à-terre.

A l'heure de minuit, elle sortit par la porte Saint-Léonard, gagna le petit sentier du Nid-au-Crocs, et s'aventura, suivie de Francine, à travers le val de Gibarry, en allant d'un pas ferme, car elle était animée par cette volonté forte qui donne à la démarche et au corps je ne sais quel caractère de puissance. Sortir d'un bal de manière à éviter un rhume, est pour les femmes une affaire importante; mais qu'elles aient une passion dans le cœur, leur corps devient de bronze. Cette entreprise aurait longtemps flotté dans l'ame d'un homme audacieux; et, à peine avait-elle souri à mademoiselle de Verneuil que les dangers devenaient pour elle autant d'attraits.

— Vous partez sans vous recommander à Dieu, dit Francine qui s'était retournée pour contempler le clocher de Saint-Léonard.

La pieuse Bretonne s'arrêta, joignit les mains,

et dit un *Ave* à la Sainte-Vierge d'Auray, pour la prier de rendre ce voyage heureux, et sa maîtresse resta pensive en regardant tout à coup la pose naïve de sa femme de chambre, et les effets de la nuageuse lumière de la lune à travers les découpures de l'église, qui à la nuit avait quelque chose de la légèreté d'un ouvrage en filigrane.



CHAPITRE XXI.

Les deux voyageuses arrivèrent promptement à la chaumière de Galope-chopine. Quelque léger que fût le bruit de leurs pas, il éveilla un de ces gros chiens à la fidélité desquels les Bretons confient la garde de leurs portes à simple loquet de bois. Il accourut vers les deux étran-

gères, et ses aboiemens devinrent si menaçans qu'elles furent forcées d'appeler au secours en rétrogradant de quelques pas. Elles entendirent bientôt crier les gonds rouillés de la porte du logis, et Galope-chopine, levé en toute hâte, montra sa mine ténébreuse. Mademoiselle de Verneuil lui présenta le gant du marquis de Montauran.

— Il faut, dit-elle, que je me rende promptement *à* Saint-James. M. le comte de Bauvan m'a dit que ce serait toi qui m'y conduirais et me servirais de défensenr. Ainsi, mon cher Galope-chopine, procure-nous deux ânes pour monture; et prépare-toi à nous accompagner, car notre temps est précieux. Si nous n'arrivons pas avant demain soir à Saint-James, nous ne verrons ni le Gars, ni le bal.

Galope-chopine, tout ébaubi, prit le gant, le tourna, retourna, et alluma une chandelle en résine, grosse comme le petit doigt et de la couleur du pain d'épice; marchandise importée en Bretagne du nord de l'Europe, et qui accuse, comme tout ce qui se présente aux regards dans ce malheureux pays, une ignorance de tous les principes commerciaux, même les plus vulgaires.

Après avoir vu le ruban vert, avoir regardé

mademoiselle de Verneuil, s'être gratté l'oreille, avoir bu un piché de cidre dont il offrit une part à la belle dame, Galope-chopine la laissa assise devant la table sur le banc de châtaignier poli, et alla chercher deux ânes.

La lueur violette que jetait la chandelle exotique, n'était pas assez forte pour dominer les jets capricieux de la lune qui nuançaient par des points lumineux les tons noirs du plancher et des meubles de la chaumière enfumée. Le petit gars avait levé sa jolie tête étonnée, et au-dessus de ses beaux cheveux, deux vaches montraient, à travers les trous du mur de l'étable, leurs muffles rouges et leurs gros yeux brillans. Le grand chien, dont la physionomie n'était pas la moins intelligente, semblait examiner les deux étrangères avec autant de curiosité qu'en annonçait l'enfant. Un peintre aurait admiré long-temps les effets de nuit de ce tableau; mais mademoiselle de Verneuil, peu curieuse d'entrer en conversation avec Barbette qui se dressait sur son séant comme un spectre et commençait à ouvrir de grands yeux en la reconnaissant, sortit pour échapper à l'air empesté de ce taudis et aux questions que la Bécanière allait lui faire.

Elle monta lestement l'escalier du rocher qui abritait la hutte de Galope-chopine, parvint sur le faite, et y admira les immenses détails de ce paysage, dont les points de vue subissaient autant de changemens que l'on faisait de pas en avant ou en arrière, vers le haut des sommets ou le bas des vallées. La lumière de la lune enveloppait alors, comme d'une brume lumineuse, la vallée de Couësnon, et certes une femme qui portait en son cœur un amour méconnu devait savourer la mélancolie que cette lueur douce fait naître dans l'âme, par les apparences fantastiques qu'elle donne aux masses, et par les couleurs qu'elle jette dans les eaux, dont les mouvemens s'harmonient si bien aux effusions de nos secrètes douleurs.

En ce moment le silence fut troublé par le cri des ânes; mademoiselle de Verneuil redescendit promptement à la cabane du chouan, et ils partirent aussitôt.

Galope-chopine était armé d'un fusil de chasse à deux coups, et portait une longue peau de bique qui lui donnait l'air de Robinson Crusoé. Son visage bourgeonné et plein de rides se voyait à peine sous le large chapeau que les paysans conservent encore comme une tradition

des anciens temps, orgueilleux d'avoir conquis à travers leur servitude l'antique ornement des têtes seigneuriales. Cette nocturne caravane, protégée par ce guide dont le costume, l'attitude et la figure avaient quelque chose de patriarcal, ressemblait à cette scène de la fuite en Egypte due aux sombres pinceaux de Rembrandt.

Galope-chopine évita soigneusement la grande route, et guida les deux étrangères à travers l'immense dédale de chemins de traverse de la Bretagne. Alors mademoiselle de Verneuil comprit la guerre des chouans.

En pénétrant dans ces routes tortueuses elle put apprécier l'état de ces campagnes qui, vues d'un point élevé, lui avaient paru si ravissantes; car il était difficile de concevoir une image exacte de cette multitude de champs, sans les parcourir. Autour de chacun d'eux et depuis un temps immémorial, les paysans ont élevé un mur en terre, haut de six pieds, de forme prismatique, sur la cime duquel croissent des châtaigniers, des chênes ou des hêtres. Ce mur, ainsi planté, s'appelle une *haie*, et les longues branches des arbres qui le couronnent étant presque toujours rejetées sur le chemin, décri-

vent au-dessus un immense berceau. Ces chemins, tristement encaissés par ces murs tirés d'un sol argileux, ressemblent aux fossés des places de guerre, et lorsque le granit qui, dans ces contrées, arrive presque toujours à fleur de terre, n'y fait pas une espèce de pavé raboteux, ils deviennent alors tellement impraticables que la moindre charrette ne peut y rouler qu'à l'aide de deux paires de bœufs et de deux chevaux petits, mais vigoureux. Ces chemins sont si habituellement marécageux, que l'usage a forcément établi pour les piétons dans le champ et le long de la haie un sentier nommé une *rote*, qui commence et finit avec chaque pièce de terre. Pour passer d'un champ dans un autre, il faut donc remonter la haie au moyen de plusieurs marches que la pluie rend souvent très-glissantes. Les voyageurs avaient encore bien d'autres obstacles à vaincre dans ces routes tortueuses. Chaque morceau de terre ainsi fortifié a son entrée qui, large de dix pieds environ, est fermée par ce qu'on nomme dans l'Ouest, un *échalier*.

L'échalier est un tronc ou une forte branche d'arbre dont un des bouts est percé de part en part et s'emmanche dans une autre pièce de

bois informe qui sert de pivot. L'extrémité de l'échalier se prolonge un peu au delà de son pivot, de manière à recevoir une charge assez pesante pour former un contrepoids et permettre même à un enfant de manœuvrer cette singulière fermeture champêtre, dont l'autre extrémité repose dans un trou fait à la partie intérieure de la haie. Quelquefois les paysans économisent la pierre du contrepoids en laissant dépasser le gros bout du tronc de l'arbre ou de la branche. Cette clôture varie suivant le génie de chaque propriétaire. Souvent l'échalier consiste en une seule branche d'arbre dont les deux bouts sont scellés par de la terre dans la haie argileuse. Souvent il a l'apparence d'une porte carrée, composée de plusieurs menues branches d'arbres, placées de distance en distance, comme les bâtons d'une échelle mise en travers ; alors cette porte tourne d'un côté comme un échalier et roule à l'autre bout sur une petite roue pleine.

Ces haies et ces échaliers donnent au sol la physionomie d'un immense échiquier dont chaque champ forme une case parfaitement isolée des autres, et fermée comme une forteresse, protégée comme elle par des remparts ; et sa

porte, facile à défendre, offre à des assaillans la plus périlleuse de toutes les conquêtes.

En effet, le paysan breton croit engraisser la terre qui se repose, en y encourageant la venue de genêts immenses, arbuste si bien traité dans ces contrées qu'il y arrive en peu de temps à hauteur d'homme. Ce préjugé, digne des gens qui placent leurs fumiers dans la partie la plus élevée de leurs cours, entretient sur le sol et dans la proportion d'un champ sur quatre, des forêts de genêts, au milieu desquelles on peut dresser mille embuches. Enfin il n'existe peut-être pas de champ où il ne se trouve quelques vieux pommiers à cidre, qui y abaissent leurs branches basses et par conséquent mortelles aux productions du sol qu'elles couvrent; or, si vous venez à songer au peu d'étendue des champs dont toutes les haies supportent d'immenses arbres à racines gourmandes qui prennent le quart du terrain, vous aurez une idée de la culture et de la physionomie du pays que parcourait alors mademoiselle de Verneuil.

On ne sait si c'est au besoin d'éviter les contestations ou à l'usage favorable à la paresse d'enfermer les bestiaux sans les garder, que ces clôtures formidables sont dues; mais les per-

manens obstacles qu'elles offrent, rendent le pays imprenable, la guerre des masses impossible; et alors on conçoit que la lutte entre des troupes régulières et des partisans y devienne interminable. Cinq cents hommes peuvent y défier les troupes d'un royaume. Là était tout le secret de la guerre des chouans.

Mademoiselle de Verneuil comprit alors la nécessité où se trouvait la république d'étouffer la discorde plutôt par des moyens de police et de diplomatie, que par l'inutile emploi de la force militaire. Que faire en effet contre des gens assez habiles pour mépriser la possession des villes et s'assurer celle de ces campagnes dont les fortifications sont indestructibles. Comment ne pas négocier lorsque toute la force de ces paysans aveuglés résidait dans un chef habile et entreprenant? Elle admira le génie du ministre qui devinait du fond d'un cabinet le secret de la paix. Elle crut entrevoir les considérations qui agissent sur les hommes assez puissans pour voir tout un empire d'un regard, et dont les actions, criminelles aux yeux de la foule, ne sont que les jeux d'une pensée immense. Il y a chez ces ames terribles, on ne sait quel partage entre le pouvoir de la fatalité et celui du destin,

on ne sait quelle prescience dont les signes les élèvent tout à coup; la foule les cherche un moment parmi elle, elle lève les yeux et les voit planer.

Ces pensées semblaient justifier et même ennoblir les désirs de vengeance formés par mademoiselle de Verneuil; puis, ce travail de son ame et ses espérances lui communiquaient assez d'énergie pour lui faire supporter les étranges fatigues de son voyage.

Au bout de chaque héritage, Galope-chopine était forcé de faire descendre les deux voyageuses pour les aider à gravir les passages difficiles. Lorsque les rotes cessaient, elles étaient obligées de reprendre leurs montures et de se hasarder dans ces chemins fangeux qui se ressentaient de l'approche de l'hiver. La combinaison de ces grands arbres, des chemins creux et des clôtures, entretenait dans les bas-fonds une humidité qui souvent enveloppait les trois voyageurs d'un manteau de glace.

Après de pénibles fatigues, ils atteignirent, au lever du soleil, les bois de Marignay. Alors le voyage devint moins difficile dans le large sentier de la forêt. La lumière de l'aurore, la voûte formée par les branches, l'épaisseur des

arbres, les mirent à l'abri de l'inclémence du ciel; et les difficultés multipliées qu'ils avaient eu à surmonter d'abord ne se représentèrent plus.

A peine avaient-ils fait une lieue environ à travers ces bois, qu'ils entendirent dans le lointain un murmure confus de voix et le bruit d'une sonnette dont les sons argentins n'avaient pas cette monotomie que leur imprime la marche des bestiaux. Tout en cheminant, Galope-chopine écouta cette mélodie avec beaucoup d'attention. Bientôt une bouffée de vent lui apporta quelques mots psalmodiés dont l'harmonie parut agir fortement sur lui; car, alors il dirigea les montures fatiguées dans un sentier qui devait écarter les voyageurs du chemin de Saint-James, et fit la sourde oreille aux représentations de mademoiselle de Verneuil, dont l'inquiétude fut extrême à l'aspect de ce nouveau chemin.

A droite et à gauche, d'énormes rochers de granit, posés les uns sur les autres, offraient de bizarres configurations. A travers ces blocs, d'immenses racines, semblables à de gros serpens, se glissaient pour aller chercher au loin les sucs nourriciers de quelques hêtres séculaires. Les deux côtés de la route ressemblaient

à ces grottes souterraines, célèbres par leurs stalactites. D'énormes festons de pierre où la verdure sombre du houx et des fougères s'alliait aux taches verdâtres ou blanchâtres des mousses, cachaient des précipices, et l'entrée de quelques profondes cavernes. Quand les trois voyageurs eurent fait quelques pas dans un étroit sentier, le plus étonnant des spectacles vint tout à coup s'offrir aux regards de mademoiselle de Verneuil. Un bassin demi-circulaire, entièrement composé de quartiers de granit, formait un amphithéâtre dans les gradins informes duquel de hauts sapins noirs et des châtaigniers jaunis s'élevaient les uns sur les autres en présentant l'aspect d'un grand cirque à travers lequel le soleil de l'hiver semblait plutôt verser de sombres couleurs qu'épancher sa lumière et où l'automne avait partout jeté le tapis fauve de ses feuilles séchées.

Au centre de cette salle dont le déluge semblait avoir été l'architecte, s'élevaient trois énormes pierres druidiques qui formaient un vaste autel sur lequel était fixée une ancienne bannière d'église. Une centaine d'hommes agenouillés, et la tête nue, priaient avec ferveur dans cette enceinte où un prêtre, assisté de

deux autres ecclésiastiques, disait la messe. La pauvreté des vêtemens sacerdotaux, la faible voix du prêtre qui retentissait comme un murmure dans l'espace, ces hommes pleins de conviction, unis par un même sentiment et prosternés devant un autel sans pompe, la nudité de la croix, l'agreste énergie du temple ; l'heure, le lieu, l'époque, tout donnait à cette scène le caractère de naïveté qui distingue les premières époques du christianisme.

Mademoiselle de Verneuil resta frappée d'admiration. Cette messe dite au fond des bois, ce culte renvoyé par la persécution vers sa source, la poésie des anciens temps hardiment jetée au milieu d'une nature capricieuse et bizarre, ces chouans armés et désarmés, cruels et prians, hommes et enfans, tout cela ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait encore vu ou imaginé. Elle se souvenait bien d'avoir admiré dans son enfance les pompes de cette église romaine si flatteuses pour les sens ; mais elle ne connaissait pas encore Dieu tout seul, sa croix sur l'autel, son autel sur la terre ; au lieu des feuillages découpés qui couronnent les arceaux gothiques, les arbres de l'automne soutenant le dôme du ciel ; au lieu des mille couleurs projetées

par les vitraux, le soleil glissant à peine ses rayons rougeâtres et ses reflets assombris sur l'autel, sur le prêtre et sur les assistans. Les hommes n'étaient plus là qu'un fait et non un système, c'était une prière et non une religion.

Mais les passions humaines, dont la compression momentanée laissait à ce tableau toutes ses harmonies, ne tardèrent pas à apparaître au sein de cette scène mystérieuse et l'animèrent puissamment.

A l'arrivée de mademoiselle de Verneuil, l'évangile s'achevait. Bientôt elle aperçut, non sans quelque effroi, l'abbé Gudin, et se déroba précipitamment à ses regards en profitant d'un immense fragment de granit qui lui fit une cachette où elle attira vivement Francine, en essayant d'arracher Galope-chopine de la place qu'il avait choisie pour participer aux bienfaits de cette cérémonie, mais ses efforts furent inutiles. Elle espéra échapper au danger qui la menaçait en remarquant que, par la nature du terrain, elle pourrait se retirer avant tous les assistans. A la faveur d'une large fissure du rocher, elle vit l'abbé Gudin monter sur un quartier de granit tombé dont il se fit une chaire, et il y commença son prône en ces ter-

mès : *In nomine Patris et Filii, et Spiritûs Sancti.*

Tous les assistans firent le signe de la croix.

— Mes chers frères, reprit-il, nous prierons d'abord pour les trépassés :

Jean Cochegrue,

Nicolas Laferté;

Joseph Brouet;

François Parquoi;

Sulpice Coupiau,

Tous de cette paroisse et morts des blessures qu'ils ont reçues au combat de la Pèlerine et au siége de Fougères.

De profundis, etc.

Ce psaume fut récité, suivant l'usage, par les assistans et par les clercs, qui disaient alternativement un verset avec une ferveur de bon augure pour le succès de la prédication.

Lorsque le psaume des morts fut achevé, l'abbé Gudin continua d'une voix dont la violence alla toujours en croissant, car l'ancien jésuite n'ignorait pas que la véhémence du débit était le plus puissant des argumens pour persuader ses sauvages auditeurs. Il s'écria : « Ces défenseurs de Dieu, chrétiens, vous ont donné l'exemple du devoir. N'êtes-vous pas honteux de ce qu'on peut dire de vous dans

le paradis? Sans ces bienheureux qui ont dû y être reçus à bras ouverts par tous les saints, notre Seigneur pourrait croire que votre paroisse est habitée par des *Mahumétistches* !.... — Comment! dit-on dans la Bretagne, et chez le Roi, les bleus ont renversé les autels, ils ont tué les recteurs, ils ont assassiné le Roi et la Reine, ils veulent prendre tous les paroissiens de Bretagne pour en faire des bleus comme eux et les envoyer se battre hors de leurs paroisses, dans des pays bien éloignés... et les gars de Marignay, où l'on a brûlé l'église, sont restés les bras ballans? Oh! oh! cette république de damnés a vendu à l'encan les biens de Dieu et ceux des seigneurs, elle en a partagé le prix entre ses bleus; puis, pour se nourrir d'argent comme elle se nourrit de sang, elle vient de décréter de prendre trois livres sur les écus de six francs, comme elle veut emmener trois hommes sur six, et les gars de Marignay n'ont pas pris leurs fusils pour chasser les bleus de Bretagne? Ah! ah!... le paradis leur sera refusé, et ils ne pourront jamais faire leur salut. C'est donc de votre salut, chrétiens, qu'il s'agit, C'est votre âme que vous sauverez en combattant pour la religion et pour le Roi. Sainte Anne

d'Auray elle-même m'est apparue avant-hier à deux heures et demie. Elle m'a dit comme je vous dis : — Tu es un prêtre de Marignay? — Oui, Madame. — Eh bien, je suis sainte Anne d'Auray, tante de Dieu, à la mode de Bretagne. Je suis toujours à Auray et encore ici, parce que je suis venue pour que tu dises aux gars de Marignay qu'il n'y a pas de salut à espérer pour eux s'ils ne s'arment pas. Aussi, leur refuseras-tu l'absolution de leurs péchés, à moins qu'ils ne servent Dieu. Tu béniras leurs fusils, et les gars qui seront sans péché ne manqueront pas les bleus, parce que leurs fusils seront consacrés.

» Elle a disparu en laissant sous le chêne de la Patte-d'oie, une odeur d'encens. J'ai marqué l'endroit. Une belle vierge de bois y a été placée par M. le recteur de Saint-James. Or, la mère de Pierre Leroi dit Marche-à-terre, y étant venue prier le soir, a été guérie de ses douleurs, à cause des bonnes œuvres de son fils. La voilà au milieu de vous et vous la verrez de vos yeux marcher toute seule. C'est un miracle fait comme la résurrection du bienheureux Marie Lambrequin, pour vous prouver que Dieu n'abandonnera jamais la cause des Bretons quand ils

combattront pour ses serviteurs et pour le Roi.

» Ainsi, mes chers frères, si vous voulez faire votre salut et vous montrer les défenseurs du Roi notre seigneur, vous devez obéir à tout ce que vous commandera celui que le Roi a envoyé que nous nommons le Gars. Alors vous ne serez plus comme des Mahométisches, et vous vous trouverez avec tous les gars de toute la Bretagne, sous la bannière de Dieu. Vous pourrez reprendre dans les poches des bleus tout l'argent qu'ils auront volé; car, si pendant que vous faites la guerre vos champs ne sont pas semés, le Seigneur et le Roi vous abandonnent les dépouilles de ses ennemis.

» Voulez-vous, chrétiens, qu'il soit dit que les gars du Marignay sont en arrière des gars du Morbihan, des gars de Saint-Georges, de ceux de Vitré, d'Antrain, qui tous sont au service de Dieu et du Roi? Leur laisserez-vous tout prendre? Resterez-vous comme des hérétiques, les bras croisés, quand tant de Bretons font leur salut et sauvent leur Roi? — Vous abandonnerez tout pour moi! a dit l'Évangile. N'avons-nous pas déjà abandonné les dîmes, nous autres! Abandonnez donc tout pour faire cette guerre sainte! Vous serez comme les Machabées, tout vous

sera pardonné. Vous trouverez au milieu de vous les recteurs et leurs curés, et vous triompherez !

» Faites attention à ceci, chrétiens, dit-il en terminant, pour aujourd'hui seulement nous avons le pouvoir de bénir vos fusils. Ceux qui ne profiteront pas de cette faveur, ne retrouveront plus la sainte Vierge d'Auray aussi miséricordieuse, et elle ne les écouterait plus comme elle l'a fait dans la guerre précédente. »

Cette prédication soutenue par l'éclat d'un organe emphatique et par des gestes multipliés qui mirent l'orateur tout en eau, produisit en apparence peu d'effet. Tous les paysans immobiles et debout, les yeux attachés sur l'orateur, ressemblaient à des statues; mais mademoiselle de Verneuil remarqua bientôt que cette attitude générale était le résultat d'un charme jeté par l'abbé sur cette foule. Il avait, à la manière des grands acteurs, manié tout son public comme un seul homme.

Le prédicateur avait parlé aux intérêts et aux passions. Il avait absous d'avance les excès. Sa parole mensongère venait de délier les seuls liens qui retinssent ces hommes grossiers dans l'observation des préceptes de la morale. Il avait prostitué

le sacerdoce aux intérêts politiques, car dans ces temps de révolution, chacun faisait, au profit de son parti, une arme de ce qu'il possédait, et la croix pacifique des temples devenait un instrument de guerre aussi bien que le soc nourricier des charrues.

Ne rencontrant aucun visage avec lequel elle pût s'entendre, mademoiselle de Verneuil se retourna pour regarder Francine; mais elle ne fut pas médiocrement surprise de lui voir partager cet enthousiasme et dire son chapelet sur celui de Galope-chopine qui le lui avait sans doute abandonné pendant la prédication.

— Francine! lui dit-elle à voix basse, tu as donc peur d'être une Mahométische?

— Oh! mademoiselle, répliqua la Bretonne, voyez donc là-bas la mère de Pierre qui marche...

L'attitude de Francine annonçait une conviction si profonde, que mademoiselle de Verneuil comprit alors tout le secret de ce prône, l'influence du clergé sur les campagnes, et les prodigieux effets de la scène qui commença sous ses yeux.

Les paysans les plus voisins de l'autel s'avancèrent un à un, et s'agenouillèrent en offrant leurs fusils au prédicateur qui les remettait

sur l'autel. Galope-chopine se hâta d'aller présenter son fusil. Les trois prêtres entonnèrent l'hymne du *Veni Creator*. Le célébrant enveloppa ces instrumens de mort dans un nuage de fumée bleuâtre, en décrivant des dessins qui semblaient s'entrelacer. Lorsque la brise eut dissipé le nuage d'encens, les fusils furent distribués par ordre. Chaque homme reçut le sien à genoux, et en le lui rendant, les trois prêtres récitaient une prière latine. Lorsque les hommes armés revinrent à leurs places, l'enthousiasme sourd et profond de l'assistance éclata d'une manière formidable, mais attendrissante.

— *Domine, salvum fac regem !...*

Telle était la prière que le prédicateur avait entonnée d'une voix retentissante et que par deux fois l'assistance chanta violemment. Ces cris eurent quelque chose de sauvage et de guerrier. Les deux notes du mot *regem*, facilement traduit par ces paysans, furent attaquées avec tant d'énergie, que mademoiselle de Verneuil ne put s'empêcher de reporter ses pensées avec attendrissement sur la famille des Bourbons exilés. Ces souvenirs éveillèrent ceux de sa vie passée. Sa mémoire lui retraça les fêtes de cette cour maintenant dispersée, et au sein desquel-

les elle avait brillé. La figure du marquis s'introduisit dans cette rêverie. Alors, avec cette mobilité naturelle à l'esprit d'une femme, elle oublia le tableau qui s'offrait à ses regards, et revint à ses projets de vengeance où il s'en allait de sa vie, mais qui pouvaient échouer devant un regard. En pensant à paraître belle, dans le moment le plus décisif de son existence, elle songea qu'elle n'avait pas d'ornemens pour parer sa tête au bal, et fut séduite par l'idée de se coiffer avec une branche de houx, dont les feuilles crispées et les baies rouges attiraient en ce moment son attention.

— Oh! oh! dit Galope-chopine, mon fusil pourra rater des oiseaux, mais des bleus... jamais! Et il hocha la tête en signe de satisfaction.

Mademoiselle de Verneuil examina plus attentivement la figure de son guide, et y trouva le type de toutes celles qu'elle venait de voir. Ce vieux chouan ne trahissait certes pas autant d'idées qu'il y en aurait eu chez un enfant. Une joie naïve ridait ses joues et son front quand il regardait son fusil; et, alors, une religieuse conviction jetait dans l'expression de sa joie une teinte de fanatisme qui, pour un moment,

faisait participer cette sauvage figure aux vices de la civilisation.

Ils atteignirent bientôt un village, c'est-à-dire la réunion de quatre ou cinq habitations semblables à celle de Galope-chopine, où les chouans nouvellement recrutés arrivèrent, pendant que mademoiselle de Verneuil achevait un repas dont le beurre, le pain et le laitage firent tous les frais. Cette troupe irrégulière était conduite par le recteur, qui tenait à la main une croix grossière transformée en drapeau; et, à quelques pas derrière lui, un gars portait la bannière de la paroisse.

Alors mademoiselle de Verneuil se trouva forcément réunie à ce détachement qui se rendait comme elle à Saint-James, et qui la protégea naturellement contre toute espèce de danger, du moment où Galope-chopine eut fait l'heureuse indiscrétion de dire au chef de cette troupe, qu'elle était la bonne amie du Gars.



CHAPITRE XXII.

Vers le coucher du soleil, les trois voyageurs arrivèrent à Saint-James, petite ville qui doit son nom aux Anglais par lesquels elle fut bâtie au quatorzième siècle, pendant leur domination en Bretagne.

Avant d'y entrer, mademoiselle de Verneuil fut temoin d'une étrange scène de guerre à laquelle elle ne donna pas beaucoup d'attention, car elle craignit d'être reconnue par quelques-uns de ses ennemis, et cette peur lui fit hâter sa marche.

Cinq à six mille paysans étaient campés dans un champ. Leurs costumes, assez semblables à ceux des requisitionnaires de la Pèlerine, excluaient toute idée de guerre. Cette réunion tumultueuse d'hommes ressemblait à celle d'une grande foire. Il fallait même quelque attention pour découvrir qu'ils étaient armés, car leurs peaux de bique si diversement façonnées cachaient presque leurs fusils, et l'arme la plus visible était la faux par laquelle quelques-uns remplaçaient les fusils qu'on devait leur distribuer. Les uns buvaient et mangeaient; les autres se battaient ou se disputaient à haute voix. La plupart étaient couchés par terre et dormaient. Il n'y avait nulle apparence d'ordre et de discipline. Un officier portant un uniforme rouge, attira l'attention de mademoiselle de Verneuil. Elle le supposa devoir être au service d'Angleterre. Plus loin, deux autres officiers paraissaient vouloir apprendre à quelques

chouans, plus intelligens que les autres, à manœuvrer deux pièces de canon qui semblaient former toute l'artillerie de l'armée royaliste.

Des hurlemens accueillirent l'arrivée des gars de Marignay qui furent reconnus à leur bannière. A la faveur du mouvement que cette troupe et les recteurs excitèrent dans le camp, mademoiselle de Verneuil put le traverser sans danger et s'introduisit dans la ville. Elle atteignit une petite auberge de peu d'apparence et qui n'était pas très-éloignée de la maison où se donnait le bal. La ville était envahie par tant de monde, qu'après toutes les peines imaginables, elle n'obtint qu'une mauvaise petite chambre. Lorsqu'elle y fut installée, et que Galope-chopine eut remis à Francine les cartons qui contenaient la toilette de sa maîtresse, il resta debout dans une attitude d'attente et d'irrésolution incroyable. En tout autre moment, mademoiselle de Verneuil se serait amusée à voir ce qu'est un paysan breton sorti de sa paroisse; mais elle rompit le charme, en tirant de sa bourse quatre écus de six francs qu'elle lui présenta.

—Prends donc! dit-elle à Galope-chopine; et, si tu veux m'obliger, tu retourneras sur-le-

champ à Fougères, sans passer par le camp et sans goûter au cidre.

Le chouan, étonné d'une telle libéralité, regardait tour à tour les quatre écus qu'il avait pris et mademoiselle de Verneuil; mais elle fit un geste de main, et il disparut.

— Comment pouvez-vous le renvoyer, Mademoiselle? demanda Francine. N'avez-vous pas vu comme la ville est entourée! Comment la quitterons-nous? Qui vous protégera ici?...

— N'as-tu pas ton protecteur? dit mademoiselle de Verneuil en sifflant sourdement d'une manière moqueuse, à la manière de Marche-à-terre dont elle essaya de contrefaire l'attitude. Francine rougit, puis sourit tristement de la gaieté de sa maîtresse, enfin elle lui dit: — Mais où est le vôtre.

Mademoiselle de Verneuil tira brusquement son poignard, et le montra à la Bretonne effrayée qui se laissa aller sur une chaise, en joignant les mains: — Qu'êtes-vous donc venue chercher ici, Marie? s'écria-t-elle d'une voix suppliante qui ne demandait pas de réponse.

Mademoiselle de Verneuil était occupée à contourner les branches de houx qu'elle avait cueillies, et disait: — Je ne sais pas si ce houx

sera bien joli dans les cheveux? Un visage aussi éclatant que le mien peut seul supporter une aussi sombre coiffure. Qu'en dis-tu Francine?...

C'était au milieu de mille propos semblables qui annonçaient la plus grande liberté d'esprit, que cette singulière fille procédait à sa toilette.

Une robe de mousseline des Indes assez courte et semblable à un linge mouillé, révéla les contours délicats de ses formes. Elle revêtit une petite tunique rouge dont les plis nombreux et graduellement plus allongés à mesure qu'ils tombaient sur le côté, dessinaient le cintre gracieux des tuniques grecques. Ce voluptueux vêtement des prêtresses antiques rendit moins indécente la robe que la mode de cette époque permettait aux femmes de porter. Mademoiselle de Verneuil voulut encore modifier l'impudeur de la mode, et couvrit d'une gaze très-clair ses blanches épaules que le corsage décolleté de la tunique laissait trop à nud. Elle tourna les longues nattes de ses cheveux de manière à leur faire former derrière la tête ce cône imparfait et aplati qui donne tant de grâce à la figure de quelques statues antiques, par une prolongation factice de la tête, et quelques boucles réservées au-dessus du front retombèrent de cha-

que côté de son visage en longs rouleaux brillans. Ainsi vêtue, ainsi coiffée, elle offrait une ressemblance parfaite avec les plus beaux chefs-d'œuvres du ciseau grec. Quand elle eut, par un sourire, donné son approbation à cet édifice d'air et de jais dont les moindres dispositions faisaient ressortir les beautés de son visage, elle y posa la couronne de houx qu'elle avait préparée et dont les nombreuses baies rouges répétèrent heureusement au milieu de cette coiffure la couleur de la tunique. Tout en tortillant quelques feuilles pour produire des oppositions capricieuses entre les sens et les revers, mademoiselle de Verneuil regarda dans une glace l'ensemble de sa toilette, et dit comme si elle eût été entourée de flatteurs : — Je suis horrible ce soir! J'ai l'air d'une statue de la Liberté.

Elle plaça soigneusement son cangiar au milieu de son corset en laissant passer les rubis dont le manche était orné, et dont les reflets rougeâtres donnèrent une grâce de plus à sa toilette en attirant les yeux sur les trésors voilés que sa rivale avait si indignement prostitués.

Francine ne put se résoudre à quitter sa maîtresse. Quand elle la vit prête à partir, elle

sut trouver, pour l'accompagner, des prétextes dans tous les obstacles que les femmes ont à surmonter en allant à une fête dans une petite ville de la Basse-Bretagne. Ne fallait-il pas qu'elle débarrassât mademoiselle de Verneuil du manteau dont elle s'était enveloppée, de la double chaussure que la boue et le fumier de la rue avaient nécessitée, quoiqu'on l'eût fait sabler; et du voile de gaze sous lequel elle avait dérobé sa tête aux regards des gens du pays, attirés par la curiosité autour de la maison où la fête avait lieu. La foule était si nombreuse, qu'elles s'avancèrent entre deux haies de chouans. Francine n'essaya pas de retenir sa maîtresse, mais après lui avoir rendu les derniers services exigés par une toilette dont le mérite consistait dans une extrême fraîcheur, resta toute triste dans la chambre où elle était, ne voulant pas l'abandonner aux hasards de sa destinée sans être à même de voler à son secours, car la pauvre Bretonne ne prévoyait que des malheurs.

Une scène assez étrange avait lieu dans l'appartement de M. de Montauran, au moment où mademoiselle de Verneuil se rendait à la fête. Le jeune marquis achevait sa toilette et passait

ce large ruban rouge qui devait servir à le faire reconnaître comme le premier personnage de cette assemblée, lorsque l'abbé Gudin entra d'un air inquiet.

— Monsieur le marquis, venez vite, lui dit-il. Vous seul pourrez calmer l'orage qui s'est élevé, je ne sais à quel propos, entre les chefs. Ils parlent de quitter le service du Roi. Je crois que ce diable de Cottereau, le contrebandier, est cause de tout le tumulte. Ces querelles-là sont toujours causées par une niaiserie. Madame du Gua lui a reproché, m'a-t-on dit, d'arriver au bal très-mal vêtu...

— Il faut que cette femme soit folle, s'écria le marquis, pour vouloir...

— Cottereau, reprit l'abbé, a répliqué que si vous lui aviez donné l'argent promis au nom du Roi...

— Assez, assez, l'abbé. Je comprends tout maintenant. Cette scène a été convenue; n'est-ce pas?... et vous êtes l'ambassadeur...

— Moi, monsieur le marquis! reprit l'abbé en interrompant. Je vais vous appuyer vigoureusement, et vous me rendrez, j'espère, la justice de croire que le rétablissement de nos autels en France, celui du Roi sur le trône de

ses pères, sont pour mes humbles travaux de bien plus puissans attraits que cet évêché de Rennes...

L'abbé n'osa poursuivre, car à ces mots le marquis s'était mis à sourire avec amertume.

Le jeune chef réprima aussitôt la tristesse des réflexions qu'il faisait, son front prit une expression sévère, et il suivit l'abbé Gudin dans une salle où retentissaient de violentes clameurs.

— Je ne reconnais ici l'autorité de personne, s'écriait le contrebandier en jetant des regards enflammés à tous ceux qui l'entouraient, et en portant la main à la poignée de son sabre.

— Reconnaissez-vous celle du bon sens, lui demanda froidement le marquis.

Le farouche contrebandier se retourna, reconnut le général des armées catholiques, et garda le silence.

— Qu'y a-t-il donc, Messieurs, dit le jeune chef en examinant tous les visages.

— Il y a, monsieur le marquis, reprit Cottereau, embarrassé comme un homme du peuple qui reste d'abord sous le joug du préjugé devant un grand seigneur, mais qui ne connaît plus de

bornes aussitôt qu'il a franchi la barrière qui l'en sépare, parce qu'il ne voit alors en lui qu'un égal, il y a, dit-il, que vous venez fort à propos. Je ne sais pas dire des paroles dorées, aussi m'expliquerai-je rondement. J'ai commandé cinq cents hommes pendant tout le temps de la dernière guerre. Depuis que nous avons repris les armes, j'ai su trouver pour le service du Roi mille têtes aussi dures que le fer. Voici sept ans que je risque ma vie pour la bonne cause, je ne vous le reproche pas, mais toute peine mérite salaire. Or, pour commencer, je veux qu'on m'appelle monsieur *de* Cottereau. Je veux que le grade de colonel me soit reconnu, sinon je traite de ma soumission avec le premier consul. Voyez-vous, monsieur le marquis, mes hommes et moi nous avons un créancier diablement importun et qu'il faut toujours satisfaire! — Le voilà! ajouta-t-il en se frappant le ventre.

— Les violons sont-ils venus, demanda le marquis à madame du Gua avec un accent moqueur.

Mais le contrebandier avait brutalement traité un sujet trop important, et ces esprits aussi calculateurs qu'ambitieux étaient depuis trop longtemps en suspens sur ce qu'ils avaient à espérer

du Roi, pour que le dédain du jeune chef pût mettre un terme à cette scène.

Longuy se plaça vivement devant M. de Montauran et lui dit avec un calme affecté :

— Prenez garde, monsieur le marquis, vous traitez trop légèrement des hommes qui ont quelque droit à la reconnaissance de celui que vous représentez ici. Nous savons que Sa Majesté vous a donné tout pourvoir pour attester nos services qui doivent trouver leur récompense dans ce monde, ou dans l'autre, car chaque jour l'échafaud est dressé pour nous. Je sais, quant à moi, que le grade de lieutenant-général...

— Vous voulez dire maréchal-de-camp.

— Non, monsieur le marquis, j'ai rempli ces fonctions-là dans la dernière guerre, sous Charrette. Le grade dont je parle ne pouvant pas m'être contesté, je ne plaide point en ce moment pour moi, mais pour tous mes intrépides frères d'armes, dont les services ont besoin d'être constatés. Votre signature et vos promesses leur suffiront aujourd'hui ; et, dit-il tout bas, j'avoue qu'ils se contentent de peu de chose. Mais, reprit-il en haussant la voix, quand le soleil se lèvera dans le château de Versailles pour éclairer les jours heureux de la

monarchie, alors les fidèles qui auront aidé le Roi à conquérir la France, en France, pourront-ils facilement obtenir des grâces pour leurs familles, des pensions pour les veuves, et la restitution des biens qu'on leur a, si mal à propos, confisqués. J'en doute. Alors, monsieur le marquis, les preuves des services rendus ne seront pas inutiles. Je ne me défierai jamais du Roi, mais bien de ces cormorans de ministres et de courtisans qui lui corneront aux oreilles des considérations sur le bien public, l'honneur de la France, les intérêts de la couronne, et mille autres billevesées. Puis l'on se moquera d'un loyal Vendéen ou d'un brave chouan, parce qu'il sera vieux et que la brette qu'il aura tirée pour la bonne cause lui battra dans des jambes amaigries par les souffrances.... Trouvez-vous que nous ayons tort?

— Vous parlez admirablement bien, monsieur de Longuy, mais un peu trop tôt, répondit le marquis.

— Ecoutez donc, marquis, lui dit le comte de Bauvan à voix basse, il a, par ma foi, débité de fort bonnes choses. Vous êtes sûr, vous, de toujours avoir l'oreille du Roi; mais, nous autres, nous n'irons voir le maître que de loin en loin et;

je vous avoue que si vous ne me donniez pas votre parole de gentilhomme, de me faire obtenir, en temps et lieu, la charge de Grand-maître des Eaux-et-forêts de France, du diable si je risquerais mon cou. Conquérir la Normandie au Roi, ce n'est pas une petite tâche; aussi espéré-je bien avoir l'Ordre. — Mais, ajouta-t-il en rougissant, nous avons le temps de penser à cela. Dieu me préserve d'imiter ces pauvres hères et de vous harceler. Vous parlerez de moi au Roi, et tout sera dit.

Alors, chacun des chefs trouva le moyen de faire savoir au marquis d'une manière plus ou moins ingénieuse le prix exagéré qu'il attendait de ses services. L'un demandait modestement le gouvernement de Bretagne, l'autre une baronnie, celui-ci un grade, celui-là un commandement; tous voulaient des pensions.

— Eh bien! Renty, dit le marquis au jeune chevalier, tu ne veux donc rien, toi.

— Ma foi, marquis, ces messieurs ne me laissent que la couronne de France, mais je pourrais bien m'en accommoder...

— Eh! messieurs, dit l'abbé Gudin d'une voix tonnante, songez donc que si vous êtes si empressés, vous gâterez tout au jour de la victoire.

Le Roi ne sera-t-il pas obligé de faire des concessions aux révolutionnaires ?

— Aux jacobins, s'écria le contrebandier. Ah ! que le Roi me laisse faire, et je réponds d'employer mes mille hommes à les pendre.

— Monsieur *de* Cottereau, reprit le marquis, je vois entrer quelques personnes invitées à se rendre ici. Nous devons rivaliser de zèle et de soins pour les décider à coopérer à notre sainte entreprise, et vous comprenez que ce n'est pas le moment de nous occuper de vos demandes, fussent-elles justes.

En parlant ainsi, le marquis s'avançait vers la porte comme pour aller au-devant de quelques nobles des pays voisins qu'il avait entrevus; mais le hardi contrebandier lui barra le passage d'un air soumis et respectueux.

— Non, non, monsieur le marquis, excusez-moi; mais les jacobins nous ont trop bien appris que ce n'est pas celui qui fait la moisson qui mange la galette. Signez-moi ce chiffon de papier, et demain je vous amène quinze cents gars; sinon, je me rends...

Le marquis regarda fièrement autour de lui; mais il vit que la hardiesse du vieux chef et son air résolu ne déplaisaient à aucun des specta-

teurs de ce débat. Un seul homme assis dans un coin semblait ne prendre aucune part à la scène et s'occupait à charger de tabac une pipe en terre blanche. L'air de mépris qu'il témoignait pour les orateurs, son attitude modeste et le regard compatissant que le marquis rencontra dans ses yeux, lui firent examiner ce serviteur généreux dans lequel il reconnut le garde-chasse de madame du Gua. Le chef alla brusquement à lui.

— Et toi, lui dit-il, que demandes-tu?

— Oh! monsieur le marquis, si le Roi fait rendre à mon jeune maître la terre que les bleus lui ont prise, je ne tirerai jamais de daim sans penser que, sauf la Sainte Vierge d'Auray, nous devons tout au Roi.

— Mais toi?

— Oh moi! Monseigneur veut rire.

Le marquis serra la main calleuse du Breton, et dit à madame du Gua dont il s'était rapproché : — Madame, je puis périr dans mon entreprise avant d'avoir eu le temps de faire parvenir au Roi un rapport fidèle sur les armées catholiques de la Bretagne. Si vous voyez la Restauration, n'oubliez pas ce brave homme. Il y a plus de vraie noblesse en lui que dans tous ces gens-là.

Et il montra les chefs qui attendaient avec une certaine impatience que le jeune marquis fît droit à leurs demandes. Tous tenaient à la main des papiers déployés où leurs services avaient sans doute été constatés par les généraux royalistes des guerres précédentes, et tous commençaient à murmurer.

Au milieu d'eux, l'abbé Gudin, le comte de Bauvan et le chevalier de Renty se consultaient pour aider le marquis à repousser des prétentions aussi exagérées, car ils trouvaient la position du jeune chef très-délicate.

Tout à coup le marquis promena ses yeux bleus, brillans d'ironie, sur cette assemblée, et dit d'une voix claire : — Messieurs, je ne sais pas si les pouvoirs que le Roi a daigné me confier, sont assez étendus pour que je puisse satisfaire à vos demandes. Il n'a peut-être pas prévu tant de zèle et de dévouement. Vous allez juger vous-mêmes de mes devoirs ; peut-être saurai-je les accomplir.

Il disparut et revint promptement en tenant à la main une lettre déployée, revêtue du sceau et de la signature royale.

— Voici les lettres-patentes en vertu desquelles vous devez m'obéir. Elles m'autorisent

à gouverner la province de Bretagne au nom du Roi et à reconnaître les services des officiers qui se seront distingués dans ses armées.

Un mouvement de satisfaction éclata dans l'assemblée. Les chouans s'avancèrent vers le marquis, en décrivant autour de lui un cercle respectueux. Tous les yeux étaient attachés sur la signature du Roi. Le jeune chef, qui se tenait debout devant la cheminée, se retourna et jeta les lettres dans le feu où elles furent consumées en un clin-d'œil.

— Je ne veux plus commander, s'écria le jeune homme, qu'à ceux qui verront un Roi dans le Roi et non une proie à dévorer. Vous êtes libres, Messieurs, de m'abandonner...

Madame du Gua, l'abbé Gudin, le garde-chasse, le jeune chevalier de Renty, le comte enthousiasmés, firent entendre le cri de *vive le Roi!* et, si d'abord les autres chefs hésitèrent un moment à le répéter, ils furent bientôt entraînés par la noble action du marquis, et le prièrent d'oublier ce qui venait de se passer, en l'assurant, que, sans lettres-patentes, il serait toujours leur chef.

— Allons danser, s'écria le chevalier, et advienne que pourra! Après tout, ajouta-t-il

gaiement, il vaut mieux, mes amis, s'adresser à Dieu qu'à ses saints. Battons-nous d'abord et nous verrons après.

— Ah! c'est vrai, ça. Sauf votre respect, monsieur le chevalier, dit le garde-chasse à voix basse, je n'ai jamais vu réclamer dès le matin le prix de la journée.

L'assemblée se dispersa dans les salons où quelques personnes étaient déjà réunies. Le marquis essaya vainement de quitter l'air sombre qui altéra son visage. Alors les chefs aperçurent aisément les impressions défavorables que cette scène avait produites sur un homme dont le dévouement était encore accompagné des belles illusions de la jeunesse, et ils en furent tous honteux.

Une joie réelle éclatait dans cette réunion composée des personnes les plus exaltées du parti royaliste, qui, n'ayant jamais pu juger, du fond d'une province insoumise, les événemens de la révolution française, devaient prendre les espérances les plus hypothétiques pour des réalités. Les opérations hardies commencées par M. de Montauran, son nom, sa fortune, sa capacité relevaient tous les courages, et causaient cette ivresse politique la plus dangereuse

de toutes, en ce qu'elle ne se refroidit que dans des torrens de sang presque toujours inutilement versé. Pour toutes les personnes présentes, la révolution n'était qu'un trouble passager, dans le royaume de France, où, pour elle, rien ne paraissait changé. Ces campagnes appartenaient toujours à la maison de Bourbon ; car les royalistes y regnaient si complètement que quatre années auparavant, Hoche y obtint moins la paix qu'un armistice. Les nobles traitaient donc fort légèrement les révolutionnaires, et les femmes se disposaient fort gaiement à danser. Quelques-uns des chefs qui s'étaient battus avec les bleus connaissaient seuls la gravité de la crise actuelle, et sachant que s'ils parlaient du premier consul et de sa puissance à leurs compatriotes arriérés, ils n'en seraient pas compris, tous causaient entre eux en regardant les femmes avec une insouciance dont elles se vengeaient en se critiquant entre elles. Madame du Gua, qui semblait faire les honneurs du bal, essayait de tromper l'impatience des danseuses en adressant successivement à chacune d'elles les flatteries en usage. Déjà l'on entendait les sons criards des instrumens que l'on mettait d'accord, lorsque madame du Gua aperçut le marquis dont

la figure conservait encore une expression de tristesse, et alla brusquement à lui.

— Ce n'est pas, j'ose l'espérer, la scène très-ordinaire que vous avez eue avec ces manans qui peut vous accabler, lui dit-elle.

Elle n'obtint pas de réponse ; car le marquis, absorbé dans sa rêverie, croyait entendre quelques-unes des raisons que, d'une voix prophétique, mademoiselle de Verneuil lui avait données au milieu de ces mêmes chefs à la Vivetière, pour l'engager à abandonner la lutte des rois contre les peuples. Mais ce jeune homme avait trop d'élévation dans l'ame, trop d'orgueil, trop de conviction peut-être pour délaisser l'œuvre de sa pensée, et il se décidait en ce moment à la poursuivre courageusement malgré les obstacles. Il releva la tête avec fierté, et alors il comprit ce que lui disait madame du Gua.

— Vous êtes sans doute à Fougères, disait-elle avec une amertume qui révélait l'inutilité des efforts qu'elle avait tentés pour distraire le marquis. Ah! Monsieur, je donnerais mon sang pour vous la mettre entre les mains et vous voir heureux avec elle.

— Pourquoi donc avoir tiré sur elle avec tant d'adresse?

— Parce que je la voudrais morte ou dans vos bras. Oui, Monsieur, j'ai pu aimer le marquis de Montauran le jour où j'ai cru voir en lui un héros. Maintenant je n'ai plus pour lui qu'une douloureuse amitié, en le voyant séparé de la gloire par le cœur nomade d'une fille d'Opéra.

— Pour de l'amour reprit le marquis avec l'accent de l'ironie, vous me jugez bien mal ! Si j'aimais cette fille-là, Madame, je la désirerais moins,.. et, sans vous, peut-être, n'y penserais-je déjà plus.

— La voici, dit brusquement madame du Gua.

La précipitation que mit le marquis à tourner la tête lui fit mal, mais la vive lumière des bougies lui permit de bien voir les plus légers changemens qui se firent dans les traits de cet homme si violemment aimé ; et elle crut découvrir quelques espérances pour son amour, lorsqu'il ramena sa tête vers elle, en souriant de cette ruse toute féminine.

— De quoi riez-vous donc, demanda le comte de Bauvan.

— D'une bulle de savon qui s'évapore ! répondit madame du Gua toute joyeuse. Le marquis, s'il faut l'en croire, s'étonne aujourd'hui

d'avoir senti son cœur battre un instant pour cette fille qui se disait mademoiselle de Verneuil. Vous savez?

— Cette fille, reprit le comte avec un accent de reproche. Madame, c'est à l'auteur du mal à le réparer, et je vous donne ma parole d'honneur qu'elle est bien réellement la fille du duc de Verneuil.

— Monsieur le comte, dit le marquis d'une voix profondément altérée, laquelle de vos deux paroles croire, celle de la Vivetière ou celle de Saint-James?

Une voix éclatante annonça mademoiselle de Verneuil. Le comte s'élança vers la porte, offrit la main à la belle inconnue avec les marques du plus profond respect; et, la présentant à travers la foule curieuse au marquis et à madame du Gua : — Ne croire que celle d'aujourd'hui, répondit-il au chef stupéfait.

Madame du Gua pâlit en voyant réellement cette malencontreuse parisienne qui resta debout un moment en jetant des regards orgueilleux sur cette assemblée où elle chercha les convives de la Vivetière. Elle attendit la salutation forcée de sa rivale; et, sans même regarder le marquis, se laissa conduire à une place d'hon-

neur par le comte qui la fit asseoir près de madame du Gua à laquelle elle rendit avec une grâce affectueuse un léger salut de protection, mais qui, par un instinct de femme, ne s'en fâcha point et prit aussitôt un air riant et amical.

La mise extraordinaire et la beauté de mademoiselle de Verneuil excitèrent un moment les murmures de l'assemblée. Lorsque le marquis et madame du Gua tournèrent leurs regards sur les convives de la Vivetière, ils les virent dans une attitude de respect qui ne paraissait pas être joué, et chacun d'eux semblait chercher les moyens de rentrer en grâce auprès de la jeune fille.

Les ennemis étaient donc en présence.



CHAPITRE XXIII.

— Mais c'est une magie, Mademoiselle ! Il n'y a que vous au monde pour surprendre ainsi les gens. Comment, venir toute seule ? disait madame du Gua.

— Toute seule, répéta mademoiselle de Ver-

neuil ; ainsi , Madame , vous n'aurez que moi , ce soir , à tuer.

— Soyez indulgente , reprit madame du Gua. Je ne puis vous exprimer combien j'éprouve de plaisir à vous revoir. Vraiment j'étais accablée par le souvenir de mes torts envers vous , et cherchais une occasion qui me permît de les réparer.

— Quant à vos torts , Madame , je vous pardonne facilement ceux que vous avez eus envers moi ; mais j'ai sur le cœur la mort des bleus que vous avez assassinés. Je pourrais peut-être encore me plaindre de la raideur de votre correspondance... Hé bien ! j'excuse tout , grâce au service que vous m'avez rendu.

Madame du Gua perdit contenance en se sentant presser la main par sa belle rivale qui lui souriait avec une grâce insultante. Le marquis était resté immobile, mais en ce moment il saisit fortement le bras du comte.

— Vous m'avez indignement trompé , lui dit-il, et vous avez compromis jusqu'à mon honneur; je ne suis pas un Géronte de comédie, et il me faut votre vie ou vous aurez la mienne.

— Marquis, reprit le comte avec hauteur, je

suis prêt à vous donner toutes les explications que vous désirerez.

Et ils se dirigèrent vers la pièce voisine. Les personnes les moins initiées au secret de cette scène commençaient à en comprendre l'intérêt, en sorte que quand les violons donnèrent le signal de la danse, personne ne bougea.

— Mademoiselle, quel service assez immense ai-je donc eu l'honneur de vous rendre, pour mériter... reprit madame du Gua, en se pinçant les lèvres avec une sorte de rage.

— Madame, ne m'avez-vous pas éclairée sur le vrai caractère du marquis de Montauran. Avec quelle impassibilité cet homme affreux me laissait périr. Je vous l'abandonne bien volontiers.

— Que venez-vous donc chercher ici, dit vivement madame du Gua.

—L'estime et la considération que vous m'aviez enlevées a la Vivetière, Madame. Quant au reste, soyez bien tranquille; s'il revenait à moi, vous devez savoir qu'un retour n'est jamais de l'amour.

Madame du Gua prit alors la main de mademoiselle de Verneuil avec cette affectueuse gentillesse de mouvement que les femmes déployent

volontiers entre elles, surtout en présence des hommes.

— Eh bien! ma pauvre petite, je suis enchantée de vous voir si raisonnable; et si le service que je vous ai rendu a été d'abord bien rude, dit-elle en pressant la main qu'elle tenait, quoiqu'elle éprouvât l'envie de la déchirer, lorsque ses doigts lui en révélèrent la moëlleuse finesse, il sera du moins complet. Écoutez, je connais le caractère du Gars, dit-elle avec un sourire perfide, eh bien! il vous aurait trompée, il ne veut et ne peut épouser personne.

— Ah!...

— Oui, Mademoiselle, il n'a accepté sa dangereuse mission que pour mériter la main de mademoiselle de Rohan, alliance pour laquelle Sa Majesté lui a promis tout son appui.

Ah! ah!

Mademoiselle de Verneuil n'ajouta pas un mot à cette railleuse exclamation. Le jeune chevalier impatient de se faire pardonner la plaisanterie qui avait donné le signal des injures à la Vivetière, s'avança vers elle en l'invitant respectueusement à danser, elle lui tendit la main et s'élança pour prendre place au quadrille où figurait madame du Gua. La mise de ces

femmes dont les toilettes rappelaient les modes de la cour exilée; et qui toutes avaient de la poudre ou les cheveux crêpés, sembla ridicule aussitôt qu'on put la comparer au costume à la fois élégant, riche et sévère, que la mode parisienne autorisait mademoiselle de Verneuil à porter, qui fut proscrit à haute voix, mais envié *in petto* par les femmes. Les hommes ne se lassaient pas d'admirer la beauté d'une chevelure que rien ne gâtait, et les détails d'un ajustement dont la grâce était toute dans celle des proportions qu'il révélait.

En ce moment le marquis et le comte rentrèrent dans la salle de bal et arrivèrent derrière mademoiselle de Verneuil qui ne se retourna pas. Si une glace, placée vis-à-vis d'elle, ne lui eût pas appris la présence du marquis, elle l'eût devinée par la contenance de madame du Gua qui cachait mal, sous un air indifférent en apparence, l'impatience avec laquelle elle attendait la lutte qui, tôt ou tard, devait se déclarer entre les deux amans.

Quoique le marquis s'entretînt avec le comte et deux autres personnes, il put néanmoins entendre les propos des cavaliers et des danseuses qui, selon les caprices de la contredanse, ve-

naient occuper momentanément la place de mademoiselle de Verneuil et de ses voisins.

— Oh! mon Dieu, oui, Madame, elle est venue toute seule, disait l'un.

— Il faut être bien hardie, répondit la danseuse.

— Mais si j'étais habillée ainsi, je me croirais toute nue, dit une autre dame.

— Oh! ce n'est pas un costume décent, répliquait le cavalier, mais elle est si belle, et il lui va si bien!

— Voyez, je suis honteuse pour elle de la perfection de sa danse. Ne trouvez-vous pas qu'elle a tout-à-fait l'air d'une fille d'Opéra, répliqua la dame jalouse.

— Croyez-vous qu'elle vienne ici pour traiter au nom du premier consul, demandait une troisième dame.

— Quelle plaisanterie, répondit le cavalier.

— Elle n'apportera guère d'innocence en dot, dit en riant la danseuse.

Le Gars se retourna brusquement pour voir la femme qui se permettait cette épigramme; et alors madame du Gua le regarda d'un air qui disait évidemment : — Voyez-vous ce qu'on en pense!

— Madame, dit en riant le comte à l'ennemie de mademoiselle de Verneuil, il n'y encore que les dames qui la lui ont ôtée...

Le marquis pardonna intérieurement au comte tous ses torts. Lorsqu'il se hasarda à jeter un regard sur sa maîtresse dont les grâces étaient, comme celles de presque toutes les femmes, mises en relief par la lumière des bougies, elle lui tourna le dos en revenant à sa place, et s'entretint avec son cavalier, en laissant parvenir à l'oreille du marquis les sons les plus caressans de sa voix.

— Le premier consul nous envoie des ambassadeurs bien dangereux, lui disait le chevalier de Renty.

— Monsieur, reprit-elle, vous m'avez déjà dit cela à la Vivetière.

— Mais, vous avez autant de mémoire que le roi, répartit le chevalier mécontent de sa maladresse.

— Pour pardonner les injures, il faut bien s'en souvenir, reprit-elle vivement en le tirant d'embarras par un sourire.

— Sommes-nous tous compris dans cette amnistie, lui demanda le marquis.

Mais elle s'élança pour danser avec une ivresse

enfantine, en le laissant interdit et sans réponse. Il la contempla avec une froide mélancolie; elle s'en aperçut; et, alors elle pencha la tête par une de ces coquettes attitudes que lui permettait la gracieuse proportion de son col, et n'oublia certes aucun des mouvemens qui pouvaient attester la rare perfection de son corps. Elle attirait comme l'espoir, elle échappait comme un souvenir; et la voir ainsi, c'était vouloir la posséder à tout prix. Elle le savait, et la conscience qu'elle eût alors de sa beauté répandit sur sa figure un charme inexprimable. Le marquis sentit s'élever dans son cœur un tourbillon d'amour, de rage et de folie, serra violemment la main du comte et s'éloigna.

— Eh bien! il est donc parti, demanda mademoiselle de Verneuil en revenant à sa place.

Le comte s'élança dans la salle voisine, et fit à sa protégée un signe d'intelligence en lui ramenant le Gars.

— Il est à moi, se dit-elle en examinant dans la glace le marquis dont la figure doucement agitée rayonnait d'espérance.

Elle le reçut en boudant et sans mot dire, mais elle le quitta en souriant. Elle le voyait si supérieur, qu'elle se sentit fière de pouvoir le

tyranniser, et voulut lui faire acheter chèrement quelques douces paroles, pour lui en apprendre tout le prix, suivant un instinct de femme auquel toutes obéissent plus ou moins. La contredanse finie, tous les gentilhommes de la Vivetière vinrent l'entourer, et chacun d'eux sollicita le pardon de son erreur par des flatteries plus ou moins bien débitées; mais celui qu'elle aurait voulu voir à ses pieds, n'approcha pas du groupe où elle régnait.

— Il se croit encore aimé, se dit-elle, et ne veut pas être confondu avec les indifférens.

Elle refusa de danser. Puis, comme si cette fête eût été donnée pour elle, elle alla de quadrille en quadrille, appuyée sur le bras de M. de Bauvan auquel elle se plut à témoigner quelque familiarité. L'aventure de la Vivetière était alors connue de toute l'assemblée dans ses moindres détails, grâce aux soins de madame du Gua qui espérait, en affichant ainsi mademoiselle de Verneuil et le marquis, mettre un obstacle de plus à leur réunion; aussi étaient-ils devenus l'objet de l'attention générale. M. de Montauran n'osait aborder sa maîtresse, car le sentiment de ses torts et la violence de ses désirs rallumés la lui rendaient presque terrible;

et, de son côté, la jeune fille en épiait la figure faussement calme, tout en paraissant contempler le bal.

— Il fait horriblement chaud ici, dit-elle à son cavalier. Je vois le front de M. de Montauran tout humide. Menez-moi de l'autre côté, que je puisse respirer, j'étouffe.

Et, d'un geste de tête, elle désigna au comte le salon voisin où se trouvaient les joueurs. Le marquis y suivit sa maîtresse, dont il avait deviné les paroles au seul mouvement des lèvres. Il osa espérer qu'elle ne s'éloignait de la foule que pour le revoir, et cette faveur supposée rendit à sa passion une violence inconnue; car elle avait grandi de toutes les résistances qu'il croyait devoir lui opposer depuis quelques jours. Mademoiselle de Verneuil se plut à le tourmenter. Son regard, si doux, si velouté pour le comte, devenait sec et sombre quand par hasard il rencontrait les yeux du marquis. Celui-ci parut faire un effort pénible, et lui dit d'une voix sourde: — Ne me pardonnerez-vous donc pas?

— L'amour, lui répondit-elle avec froideur, ne pardonne rien, ou pardonne tout. Mais, re-

prit-elle, en lui voyant faire un mouvement de joie, il faut aimer.

Elle avait repris le bras du comte et s'était élancée dans une espèce de boudoir attenant à la salle de jeu. Le marquis la suivit.

— Vous m'écouterez, s'écria-t-il.

— Vous feriez croire, Monsieur, répondit-elle, que je suis venue ici pour vous et non par respect pour moi-même. Si vous ne cessez cette odieuse poursuite, je me retire.

— Eh bien! dit-il, laissez-moi vous parler seulement pendant le temps que je pourrai garder dans la main ce charbon.

Il se baissa vers le foyer, saisit un bout de tison et le serra violemment. Mademoiselle de Verneuil rougit, dégagea vivement son bras de celui du comte et regarda le marquis avec étonnement. Le comte s'éloigna doucement et les laissa seuls. La folle action de son amant lui avait ébranlé le cœur; car, en amour, rien n'est plus persuasif qu'une bêtise.

— Vous me prouvez là, dit-elle en essayant de lui faire jeter le charbon, que vous me livreriez encore au plus cruel de tous les supplices. Vous êtes extrême en tout. Sur la foi d'un sot et les calomnies d'une femme, vous avez

soupçonné celle qui venait de vous sauver la vie, d'être capable de vous vendre.

— Oui, dit-il en souriant, j'ai été cruel envers vous. Mais oubliez-le toujours, je ne l'oublierai jamais. Ecoutez-moi. J'ai été indignement trompé, mais tant de circonstances dans cette fatale journée se sont trouvées contre vous.

— Et ces circonstances suffisaient pour éteindre votre amour?

Il hésitait à répondre, elle fit un geste de dédain, et se leva.

— Oh! Marie, maintenant je ne veux plus croire que vous...

— Mais jetez donc ce feu! Vous êtes fou. Ouvrez votre main, je le veux.

Il se plut à opposer une molle résistance aux doux efforts de sa maîtresse, pour prolonger le plaisir aigu qu'il éprouvait à être fortement pressé par ses doigts mignons et caressans; mais elle réussit enfin à ouvrir cette main qu'elle aurait voulu pouvoir baiser. Le sang avait éteint le charbon.

— Eh bien! à quoi cela vous a-t-il servi, dit-elle.

Elle fit de la charpie avec son mouchoir, et en garnit une plaie peu profonde que le mar-

qui se couvrit bientôt de son gant. Madame du Gua, arriva sur la pointe du pied dans le salon de jeu, et jeta de furtifs regards sur les deux amans, aux yeux desquels elle échappa avec adresse, en se penchant en arrière à leurs moindres mouvemens; mais il lui était certes difficile de s'expliquer les propos des deux amans par ce qu'elle leur voyait faire.

— Si tout ce qu'on vous a dit de moi, était vrai, avouez qu'en ce moment je serais bien vengée, dit mademoiselle de Verneuil avec une expression de malignité qui fit pâlir le marquis.

— Et par quel sentiment avez-vous donc été amenée ici ?

— Mais, mon cher, vous êtes un bien grand fat! Vous croyez donc pouvoir impunément mépriser une femme comme moi! — Je venais et pour vous et pour moi, reprit-elle après une pause en mettant la main sur la touffe de rubis qui se trouvait au milieu de sa poitrine, et lui montrant la lame de son poignard.

— Qu'est-ce que tout cela signifie, pensait madame du Gua.

— Mais, dit-elle en continuant, vous m'aimez encore! Vous me désirez toujours, du moins, et la sottise que vous venez de faire,

ajouta-t-elle en lui prenant la main, m'en a donné la preuve. Je suis redevenue ce que je voulais être, et je pars heureuse. Qui nous aime est toujours absous. Quant à moi, si je suis aimée, j'ai reconquis l'estime de l'homme qui représente à mes yeux le monde entier.

— Vous m'aimez encore! dit le marquis.

— Ai-je dit cela!... répondit-elle d'un air moqueur en suivant avec joie les progrès de l'affreuse torture que, dès son arrivée, elle avait commencé à faire subir au marquis. N'ai-je pas dû faire des sacrifices pour venir ici! J'ai sauvé M. de Bauvan de la mort, et, plus reconnaissant, il m'a offert en échange de ma protection sa fortune et son nom : vous n'avez jamais eu cette pensée!

Le marquis, étourdi par ces derniers mots, réprima la plus violente colère à laquelle il eût encore été en proie, en se croyant joué par le comte, et ne répondit pas.

— Ha, vous réfléchissez? reprit-elle avec un sourire amer.

— Mademoiselle, reprit le jeune homme, votre doute justifie le mien.

— Monsieur, sortons d'ici, s'écria mademoiselle de Verneuil en apercevant un coin de la

robe de madame du Gua, et elle se leva; mais le désir de désespérer sa rivale la fit hésiter à s'en aller.

— Ah! voulez-vous donc me laisser dans l'enfer, reprit le marquis en lui prenant la main et la pressant avec force.

— Ne m'y avez-vous pas plongée depuis cinq jours. En ce moment même, ne me laissez-vous pas dans la cruelle incertitude sur la vérité de votre amour.

— Mais sais-je si vous ne poussez pas votre vengeance jusqu'à prendre toute ma vie, pour la ternir, au lieu de vouloir ma mort...

— Ah! vous ne m'aimez pas, vous pensez à vous et non à moi, dit-elle avec rage en versant quelques larmes, car la coquette connaissait bien la puissance de ses yeux quand ils étaient noyés de pleurs.

— Eh bien! dit-il hors de lui, prends ma vie, mais sèche tes larmes....

— Oh! mon amour! s'écria-t-elle d'une voix étouffée, voici les paroles, l'accent et le regard que j'attendais, pour préférer ton bonheur au mien! Mais, monsieur, reprit-elle, je vous demande une dernière preuve de votre affection, que vous dites si grande. Je ne veux rester ici

que le temps nécessaire pour y bien faire savoir que vous êtes à moi. Je ne prendrais même pas un verre d'eau dans la maison où demeure une femme qui deux fois a tenté de me tuer, qui complote peut-être encore quelque trahison contre nous, et qui, en ce moment, nous écoute, ajouta-t-elle en montrant du doigt au marquis les plis flottans de la robe de madame du Gua.

Puis, elle essuya ses larmes, se pencha jusqu'à l'oreille du jeune chef qui tressaillit en se sentant caresser par la douce moiteur de son haleine.

— Préparez tout pour notre départ, dit-elle, vous me reconduirez à Fougères, et là seulement, vous saurez bien si je vous aime! Pour la seconde fois, je me fie à vous. Vous fierez-vous une seconde fois à moi?

— Ha, Marie, vous m'avez amené au point de ne plus savoir ce que je fais! je suis enivré par vos paroles, par vos regards, par vous enfin, et suis prêt à vous satisfaire.

— Hé bien, rendez-moi, pendant un moment, bien heureuse! Faites-moi jouir du seul triomphe que j'aie désiré. Je veux respirer en plein dans la vie que j'ai rêvée, et me repaître de ses

illusions avant qu'elles ne se dissipent. Allons, venez, et dansez avec moi.

Ils revinrent ensemble dans la salle du bal, et quoique mademoiselle de Verneuil fût aussi complètement flattée dans son cœur et dans sa vanité que puisse l'être une femme, l'impénétrable douceur de ses yeux, le fin sourire de ses lèvres, la rapidité des mouvemens d'une danse animée, gardèrent le secret de ses pensées comme la mer celui du criminel qui lui confie un pesant cadavre. Néanmoins l'assemblée laissa échapper un murmure d'admiration quand elle se roula dans les bras de son amant pour valser, et que, l'œil sous le sien, tous deux voluptueusement entrelacés, les yeux mourans, la tête lourde, ils tournoyèrent en se serrant l'un l'autre avec une sorte de frénésie, et révélèrent dans cette passagère union tous les plaisirs qu'ils espéraient d'une plus intime passion.

— Comte, dit madame du Gua à M. de Bauvan, allez savoir si Pille-miche est au camp, amenez-le-moi; et soyez certain d'obtenir de moi pour ce léger service, tout ce que vous voudrez.

— Ma vengeance me coûtera cher, dit-elle en le voyant s'éloigner; mais, pour cette fois, je ne la manquerai pas.

Quelques momens après cette scène, mademoiselle de Verneuil et le marquis étaient au fond d'une berline attelée de quatre chevaux vigoureux. Surprise de voir leurs mains entrelacées et paraître en si bon accord, Francine restait muette, sans oser se demander si, chez sa maîtresse, c'était de la perfidie ou de l'amour. Grâce au silence et à l'obscurité de la nuit, le marquis ne put remarquer l'agitation dont mademoiselle de Verneuil était tourmentée à mesure qu'elle approchait de Fougères. Les faibles teintes du crépuscule lui permirent d'apercevoir dans le lointain le clocher de Saint-Léonard; et dans ce moment elle se dit : — Je vais mourir!

A la première montagne les deux amans eurent à la fois la même pensée, ils descendirent de voiture et gravirent à pied la colline, comme en souvenir de leur première rencontre. Lorsque mademoiselle de Verneuil eut pris le bras du marquis et fait quelques pas, elle remercia le jeune homme, par un sourire, de ce qu'il avait respecté son silenee; puis, en arrivant sur le sommet du plateau, d'où l'on découvrait Fougères, elle sortit tout-à-fait de sa rêverie.

— N'allez pas plus avant, dit-elle, mon pou-

voir ne vous sauverait plus des bleus aujourd'hui.

M. de Montauran lui marqua quelque surprise, elle sourit tristement, lui montra du doigt un quartier de roche, comme pour lui ordonner de s'asseoir, et resta debout dans une attitude de mélancolie. Les déchirantes émotions de son ame ne lui permettaient plus de déployer ces artifices dont elle avait été si prodigue, et en ce moment, elle se serait agenouillée sur des charbons ardens sans les plus sentir, que le marquis n'avait senti le tison dont il s'était saisi pour attester la violence de sa passion. Ce fut après avoir contemplé son amant par un regard empreint de la plus profonde douleur, qu'elle lui dit ces affreuses paroles : — Tout ce que vous avez soupçonné de moi est vrai !

Le marquis laissa échapper un geste.

— Ah ! par grâce, dit-elle en joignant les mains, écoutez-moi sans m'interrompre. — Je suis réellement, reprit-elle d'une voix émue, la fille de M. de Verneuil, mais sa fille naturelle. Ma mère expia sa faute par quinze années de larmes et mourut à Alençon. A son lit de mort seulement, elle implora, pour moi, l'homme qui l'avait abandonnée ; mais elle me

voyait sans amis, sans fortune, sans avenir... J'arrivai chez mon père, et le trouvai sans remords. Cet homme toujours présent sous le toit que je quittais, avait oublié ma mère. Néanmoins il m'accueillit avec plaisir et me reconnut parce que j'étais belle et que, peut-être, il se revoyait jeune en moi. C'était un de ces seigneurs qui, sous le règne précédent, mirent leur gloire à montrer comment on pouvait se faire pardonner un crime en le commettant avec grâce. Je n'ajouterai rien, il fut mon père! Cependant, laissez-moi vous expliquer comment mon séjour à Paris a dû me gâter l'ame. La société du duc de Verneuil et celles où il me conduisit étaient engouées de cette philosophie moqueuse dont la France s'enthousiasmait parce qu'on l'y professait partout avec esprit. Les brillantes conversations qui flattèrent mon oreille, se recommandaient par la finesse des aperçus, ou par un mépris spirituellement formulé pour ce qui était religieux et vrai. Les hommes, en se moquant des sentimens, les peignaient d'autant mieux qu'ils ne les éprouvaient pas; et ils séduisaient autant par leurs expressions épigrammatiques que par la bonhomie avec laquelle ils savaient mettre toute une

aventure dans un mot; mais souvent ils péchaient par trop d'esprit, et fatiguaient les femmes en faisant de l'amour un art plutôt qu'une affaire de cœur. J'ai faiblement résisté à ce torrent. Cependant mon ame, pardonnez-moi cet orgueil, était assez passionnée pour sentir que l'esprit avait desséché tous les cœurs; mais la vie que j'ai menée alors a eu pour résultat d'établir une lutte perpétuelle entre mes sentimens naturels et les habitudes vicieuses que j'y ai contractées. Quelques gens supérieurs s'étaient plu à développer en moi cette liberté de pensée, ce mépris de l'opinion publique qui ravissent à la femme une certaine modestie d'ame sans laquelle elle perd de son charme. Hélas! le malheur n'a pas eu le pouvoir de détruire les défauts que me donna l'opulence.
— Mon père, poursuivit-elle, après avoir laissé échapper un soupir, M. le duc de Verneuil, mourut après m'avoir reconnue par un testament qui diminuait considérablement la fortune de mon frère, son fils légitime, et je me trouvai, un matin, sans asile, ni protecteur. Mon frère attaquait le testament qui me faisait riche. Trois années passées au sein d'une famille opulente avaient développé ma vanité. En sa-

tisfaisant à toutes mes fantaisies, mon père m'avait créé des besoins de luxe, des habitudes dont mon ame encore jeune et naïve ne s'expliquait ni les dangers, ni la tyrannie. Un ami de mon père, le marquis de Navailles, âgé de soixante-dix ans, s'offrit à me servir de tuteur, j'acceptai, et me retrouvai, quelques jours après le commencement de cet odieux procès, dans une maison brillante, où je jouissais de tous les avantages que la cruauté d'un frère me refusait sur le cercueil de notre père. Tous les soirs le vieux marquis venait passer auprès de moi quelques heures, pendant lesquels ce vieillard ne me faisait entendre que des paroles douces et consolantes. Ses cheveux blancs, et toutes les preuves touchantes qu'il me donnait d'une tendresse paternelle, m'engageaient à reporter sur son cœur les sentimens du mien, et je me plus à me croire sa fille. J'acceptais les parures qu'il m'offrait, et ne lui cachais aucun de mes caprices, en le voyant si heureux de les satisfaire. Un soir, j'appris que tout Paris me croyait la maîtresse de ce pauvre vieillard; qu'il était désormais hors de mon pouvoir de reconquérir une innocence dont chacun me dépouillait gratuitement; et que l'homme qui

avait abusé de mon inexpérience ne pouvait pas être un amant, et ne voulait pas être mon mari. Dans la semaine où je fis cette horrible découverte et la veille du jour fixé pour mon union avec celui dont je sus exiger le nom, seule réparation qu'il me pût offrir, il partit pour Coblentz, et je fus honteusement chassée de la petite maison où il m'avait mise et qui ne lui appartenait pas. Jusqu'à présent, je vous ai dit la vérité comme si j'étais devant Dieu; mais maintenant, ne demandez pas à une infortunée le compte des souffrances ensevelies dans sa mémoire. Un jour, Monsieur, je me trouvai mariée à Danton. Quelques jours plus tard, l'ouragan renversait le chêne immense autour duquel j'avais tourné mes bras. En me revoyant plongée dans la plus profonde misère, je résolus cette fois de mourir. Je ne sais si l'amour de la vie, si l'espoir de fatiguer le malheur et de trouver au fond de cet abîme sans fin un bonheur qui me fuyait, furent à mon insu mes conseillers; ou si je fus séduite par les raisonnemens d'un jeune homme d'Alençon qui, depuis dix ans, s'est attaché à moi comme un serpent à un arbre, en croyant sans doute qu'un extrême malheur peut me donner à lui; enfin,

j'ignore comment j'ai accepté l'odieuse mission d'aller pour trois cent mille francs me faire aimer d'un inconnu que je devais livrer à la Police. Je vous ai vu, Monsieur, et vous ai reconnu tout d'abord, par un de ces pressentimens qui ne nous trompent jamais; cependant, je me plaisais à douter, car plus je vous aimais et plus la certitude m'était affreuse. En vous sauvant des mains du commandant Hulot, j'abjurai donc mon rôle, et résolus de tromper les bourreaux au lieu de tromper leur victime. J'ai eu tort de me jouer ainsi des hommes, de leur vie, de leur politique et de moi avec l'insouciance d'une fille qui ne voit que des sentimens dans le monde. Je me suis crue aimée, et me suis laissée aller à l'espoir de recommencer ma vie; mais tout, et jusqu'à moi-même peut-être, a trahi mes désordres passés, car vous avez dû vous défier d'une femme aussi passionnée que je le suis. Hélas, qui n'excuserait pas et mon amour et ma dissimulation? Oui, Monsieur, il me sembla que j'avais fait un pénible sommeil, et qu'en me réveillant je me retrouvais à seize ans. N'étais-je pas à Alençon où mon enfance me livrait ses chastes et purs souvenirs? J'ai eu la folle simplicité de croire que l'amour me don-

narait un baptême d'innocence. Pendant un moment j'ai pensé que j'étais vierge encore puisque je n'avais pas encore aimé. Mais, hier au soir, votre passion m'a paru vraie et une voix m'a crié : Pourquoi le tromper ? — Sachez-le donc, monsieur le marquis, reprit-elle d'une voix gutturale qui sollicitait une réprobation avec fierté, sachez-le bien, je ne suis qu'une créature déshonorée, indigne de vous. Dès ce moment, je reprends mon rôle de fille perdue, fatiguée que je suis de jouer celui d'une femme que vous aviez rendue à toutes les saintetés du cœur. La vertu me pèse. Je vous mépriserais si vous aviez la faiblesse de m'épouser. C'est une sottise que peut faire un comte de Bauvan; mais vous, monsieur, soyez digne de votre avenir et quittez-moi sans regret. La courtisanne, voyez-vous, serait trop exigeante, elle vous aimerait tout autrement que la jeune enfant simple et naïve qui s'est senti au cœur pendant un moment la délicieuse espérance de pouvoir être votre compagne, de vous rendre toujours heureux, de vous faire honneur, de devenir une noble, une grande épouse, et qui a puisé dans ce sentiment le courage de ranimer sa mauvaise nature de vice et d'infamie, afin de mettre entre elle

et vous une éternelle barrière. Je vous sacrifie honneur et fortune. L'orgueil que me donne ce sacrifice me soutiendra dans ma misère, et le destin peut disposer de mon sort à son gré; mais je ne vous livrerai jamais. Je retourne à Paris. Là, votre nom sera pour moi tout un autre moi-même, et la magnifique valeur que vous saurez lui imprimer, me consolera de tous mes chagrins. Quant à vous, vous êtes homme, vous m'oublierez. — Adieu.

Elle s'élança dans la direction des vallées de Saint-Sulpice et disparut avant que le marquis se fût levé pour la retenir; mais elle revint sur ses pas, profita des redans d'une roche pour se cacher, leva la tête, examina le marquis avec une curiosité mêlée de doute, et le vit marchant sans savoir où il allait, comme un homme accablé.

— Serait-ce donc une tête faible, se dit-elle lorsqu'il eut disparu et qu'elle se sentit séparée de lui. Me comprendra-t-il!

Elle tressaillit. Puis tout à coup elle se dirigea vers Fougères à grands pas, comme si elle eût craint d'être suivie par le marquis dans une ville où il aurait trouvé la mort.

— Eh bien! Francine, que t'a-t-il dit, de-

manda-t-elle à sa fidèle Bretonne lorsqu'elles furent réunies.

— Hélas, Marie, il m'a fait pitié. Vous autres grandes dames, vous poignardez un homme à à coups de langue.

— Comment donc était-il en t'abordant?

— Est-ce qu'il m'a vue ? Oh! Marie, il t'aime;

— Oh! il m'aime, ou il ne m'aime pas! répondit-elle, deux mots qui, pour moi, sont le paradis ou l'enfer; entre ces deux extrêmes, je ne trouve pas une place où je puisse poser mon pied.

Après avoir ainsi accompli son terrible destin, elle put s'abandonner à toute sa douleur, et sa figure, jusque-là soutenue par tant de sentimens divers, s'altéra si rapidement, qu'après une journée pendant laquelle elle flotta sans sans cesse entre un pressentiment de bonheur et le désespoir, elle perdit l'éclat de sa beauté et cette fraîcheur dont le principe est dans l'absence de toute passion, ou dans l'ivresse de la félicité.

Curieux de connaître le résultat de sa folle entreprise, Hulot et Corentin étaient venus la voir peu de temps après son arrivée. Elle les reçut d'un air riant.

— Eh bien ! dit-elle au commandant dont la figure soucieuse avait une expression très-interrogative, le renard revient à portée de vos fusils, et vous allez bientôt remporter une bien glorieuse victoire.

— Qu'est-il donc arrivé, demanda négligemment Corentin en jetant à mademoiselle de Verneuil un de ces regards obliques par lesquels les diplomates espionnent la pensée.

— Ah ! répondit-elle, le gars est plus que jamais épris de ma personne, et je l'ai contraint à nous accompagner jusqu'aux portes de Fougères.

— Il paraît que votre pouvoir a cessé là, reprit Corentin, et que la peur du ci-devant surpasse encore l'amour que vous lui inspirez.

Mademoiselle de Verneuil jeta un regard de mépris à Corentin.

Vous le jugez d'après vous-même, lui répondit-elle.

— Eh bien ! dit-il sans s'émouvoir, pourquoi ne l'avez-vous pas amené jusque chez vous?

— S'il m'aimait véritablement, commandant, dit-elle à Hulot en lui jetant un regard plein de malice, m'en voudriez-vous beaucoup de le sauver, en l'emmenant hors de France.

Le vieux soldat s'avança vivement vers elle et lui prit la main pour la baiser, avec une sorte d'enthousiasme; puis il la regarda fixement et lui dit d'un air sombre : — Vous oubliez mes deux amis et mes soixante-trois hommes.

— Ah commandant, dit-elle avec toute la naïveté de la passion, il n'en est pas comptable, il a été joué par une mauvaise femme, la maîtresse de Charrette, qui boirait je crois le sang des bleus....

— Allons, Marie, reprit Corentin, ne vous moquez pas du commandant, il n'est pas encore au fait de vos plaisanteries.

— Taisez-vous, lui répondit-elle, et sachez que le jour où vous m'aurez un peu trop déplu, n'aura pas de lendemain pour vous.

— Je vois, mademoiselle, dit Hulot sans amertume, que je dois m'apprêter à combattre.

— Vous n'êtes pas en mesure, cher colonel. Je leur ai vu plus de six mille hommes à Saint-James, des troupes régulières, de l'artillerie et des officiers anglais. Mais que deviendraient ces gens-là sans lui! Je pense comme le ministre, sa tête est tout.

— Eh bien, l'aurons-nous, demanda Corentin impatienté.

— Je ne sais pas, répondit-elle avec insouciance.

— Des Anglais !... cria Hulot en colère, il ne manquait plus que ça pour être un brigand fini! Ah je vais t'en donner des Anglais, moi!...



CHAPITRE XXIV.

— Il paraît, citoyen diplomate, que tu te laisses périodiquement mettre en déroute par cette fille-là, disait Hulot à Corentin, quand ils se trouvèrent à quelques pas de la maison.

— Il est tout naturel, citoyen commandant, répliqua Corentin d'un air pensif, que dans tout

cè qu'elle nous a dit, tu n'aies vu que du feu. Vous autres fusiliers, vous ne savez pas qu'il existe plusieurs manières de guerroyer. Employer habilement les passions des hommes ou des femmes comme des ressorts que l'on fait mouvoir au profit de l'État; mettre les rouages à leur place dans cette grande machine que nous appelons un gouvernement, et se plaire à y renfermer les plus indomptables sentimens comme des détentes dont on s'amuse à surveiller la puissance et le jeu, n'est-ce pas créer, et, comme Dieu se placer au centre de l'univers.

— Tu me permettras de préférer mon métier au tien, répliqua sèchement le militaire. Ainsi, vous ferez tout ce que vous voudrez avec vos rouages; mais je ne connais d'autre supérieur que le ministre de la guerre, j'ai mes ordres, je vais me mettre en campagne avec des lapins qui ne boudent pas, et prendre en face l'ennemi que tu veux saisir par derrière.

— Oh! tu peux te préparer à marcher, reprit Corentin. D'après ce que cette fille m'a laissé deviner, tout impénétrable qu'elle te semble, tu vas avoir à t'escarmoucher, et je te procurerai avant peu le plaisir d'un tête-à-tête avec le chef des brigands.

— Comment ça, demanda Hulot en se reculant pour mieux regarder cette étrange personnage.

— Mademoiselle de Verneuil aime le Gars, reprit Corentin d'une voix sourde, et peut-être en est-elle aimée ! Un marquis, cordon-rouge, jeune et spirituel, qui sait même s'il n'est pas riche encore, que de tentations ! Elle serait bien sotte de ne pas agir pour son compte, en tachant de l'épouser plutôt que de nous le livrer ! Elle cherche à nous amuser. Mais j'ai lu dans ses yeux quelque incertitude. Les deux amans auront vraisemblablement un rendez-vous ; et, peut-être est-il déjà donné. Eh bien, demain je tiendrai mon homme par les deux oreilles. Jusqu'à présent, il n'était que l'ennemi de la république, mais il est devenu le mien, depuis quelques instans : or, ceux qui se sont avisés de se mettre entre cette fille et moi sont tous morts sur l'échafaud, même Danton.

En achevant ces paroles, Corentin retomba dans des réflexions qui ne lui permirent pas de voir le profond dégoût qui se peignit sur le visage du loyal militaire au moment où il découvrit la profondeur de cette intrigue et le mécanisme des ressorts employés par Fouché. Aussi,

Hulot résolut-il de contrarier Corentin en tout ce qui ne nuirait pas essentiellement aux succès et aux vœux du gouvernement, et de laisser à l'ennemi de la république les moyens de périr avec honneur les armes à la main, avant d'être la proie du bourreau dont ce sbire de la haute police s'avouait être le pourvoyeur.

— Si le premier consul m'écoutait, dit-il en tournant le dos à Corentin, il laisserait ces renards-là combattre les aristocrates, ils sont dignes les uns des autres, et il emploierait les soldats à toute autre chose.

Corentin regarda froidement le militaire dont il avait deviné toute la pensée; et alors ses yeux reprirent une expression sardonique qui révéla la supériorité de ce Machiavel encore subalterne.

—Donnez trois aunes de drap bleu à ces animeaux-là et mettez-leur un morceau de fer au côté, se dit-il, ils s'imaginent qu'en politique on ne doit tuer les hommes que d'une façon.

Puis, il se promena lentement pendant quelques minutes, et se dit tout-à-coup: — Oui, le moment est venu, cette femme sera donc à moi! depuis dix ans le cercle que je trace autour

d'elle s'est insensiblement rétréci, je la tiens, et avec elle j'arriverais dans le gourvernement un peu plus haut que n'y est monté mon ami Fouché. — Oui, si elle perd le seul homme qu'elle ait aimé, la douleur me la livrera corps et ame. Il ne s'agit plus que de veiller nuit et jour pour surprendre son secret.

Un moment après, un observateur aurait distingué la figure pâle et chafouine de cet homme d'état, à travers la fenêtre d'une maison d'où il pouvait apercevoir tout ce qui entrait dans l'impasse formé par la rangée de maisons parallèle à Saint-Léonard.

Avec la patience du chat qui guette la souris, Corentin était encore, le lendemain matin, attentif au moindre bruit et occupé à soumettre chaque passant au plus sévère examen. La journée qui commençait était un jour de marché. Quoique, dans ces temps calamiteux, les paysans se hasardassent difficilement à venir en ville, Corentin vit un petit homme à figure ténébreuse, couvert d'une peau de bique, et qui portait à son bras un petit panier rond de forme écrasée, se diriger vers la maison de mademoiselle de Verneuil, après avoir jeté autour de lui des regards assez insoucians. Corentin descen-

dit dans l'intention d'attendre le paysan à sa sortie ; mais tout-à-coup, il sentit que s'il pouvait arriver à l'improviste chez mademoiselle de Verneuil, il surprendrait peut-être d'un seul regard les secrets cachés dans le panier de cet émissaire. D'ailleurs la renommée lui avait appris qu'il était presque impossible de lutter avec succès contre les impénétrables réponses des Bretons et des Normands.

— Galope-chopine ! s'écria mademoiselle de Verneuil lorsque Francine introduisit le chouan. — Serais-je donc aimée ? se dit-elle à voix basse.

Un espoir instinctif répandit les plus brillantes couleurs sur son teint et la joie dans son cœur. Galope-chopine regarda alternativement la maîtresse du logis et Francine, en jetant sur cette dernière des yeux de méfiance ; mais un signe de mademoiselle de Verneuil le rassura.

— Madame, dit-il, approchant deux heures, *il* sera chez moi, et vous y attendra.

L'émotion ne permit pas à mademoiselle de Verneuil de faire d'autre réponse qu'un signe de tête ; mais un Samoïède en eût compris toute la portée. En ce moment, les pas de Co-

rentin retentirent dans le salon. Galope-chopine ne se troubla pas le moins du monde lorsque le regard autant que le tressaillement de mademoiselle de Verneuil lui indiquèrent un danger, et dès que l'espion montra sa face rusée, le chouan éleva la voix de manière à fendre la tête. . . . .

— Ah! ah! disait-il à Francine, il y a beurre de Bretagne et beurre de Bretagne. Vous voulez du Gibarry et vous ne donnez que onze sous de la livre? il ne fallait pas m'envoyer quérir! C'est de bon beurre, ça. . . . . .

Et il découvrit promptement son panier, pour montrer deux petites mottes de beurre façonnées par Barbette. . . .

— Faut être juste, ma bonne dame, allons, mettez un sou!

Sa voix caverneuse ne trahissait aucune émotion, et ses yeux verts, ombragés de gros sourcils grisonnans, soutinrent sans faiblir le regard perçant de Corentin.

— Allons, tais-toi, bon homme, tu n'es pas venu ici vendre du beurre, car tu as affaire à une femme qui n'a jamais rien marchandé de sa vie. Le métier que tu fais, mon vieux, te rendra quelque jour plus court de la tête. Et Co-

rentin le frappant amicalement sur l'épaule, ajouta : — on ne peut pas être long-temps à la fois l'homme des chouans et l'homme des bleus.

Galope-chopine eut besoin de toute sa présence d'esprit pour dévorer sa rage et ne pas repousser cette accusation qui d'ailleurs n'était peut-être pas sans fondement. Il se contenta de répondre : — Monsieur veut se gausser de moi.

Corentin lui avait tourné le dos. Tout en saluant mademoiselle de Verneuil dont le cœur se serra, il pouvait facilement examiner le chouan dans la glace. Galope-chopine ne se crut plus vu par l'espion, et consulta par un regard Francine, qui, de la main, lui indiqua la porte en disant : — Venez avec moi, mon bon homme, nous nous arrangerons toujours bien.

Rien n'avait échappé à Corentin, ni la contraction que le sourire de mademoiselle de Verneuil déguisait mal, ni sa rougeur et le changement de ses traits, ni l'inquiétude du chouan, ni le geste de Francine, il avait tout aperçu. Convaincu que Galope-chopine était un émissaire du marquis, il l'arrêta par les longs poils de sa peau de chèvre au moment où il sortait, le ramena devant lui, et le regarda fixement en lui

disant : — Où demeures-tu, mon cher ami, j'ai besoin de beurre...

— Mon bon monsieur, répondait le chouan, tout Fougères sait où je demeure, je suis quasiment de...

— Corentin! s'écria mademoiselle de Verneuil en interrompant la réponse de Galope-chopine, vous êtes bien hardi de venir chez moi à cette heure, et de me surprendre ainsi! A peine suis-je habillée... Laissez ce paysan tranquille, il ne comprend pas plus vos ruses que je n'en conçois les motifs. Allez, brave homme!

Galope-chopine hésita un instant à partir. Cette indécision naturelle ou jouée d'un pauvre diable qui ne savait à qui obéir, trompait déjà Corentin, lorsque le chouan, sur un geste impératif de la jeune fille, s'éloigna à pas pesans. En ce moment, mademoiselle de Verneuil et Corentin se contemplèrent en silence. Cette fois les yeux limpides de Marie ne purent soutenir l'éclat du feu sec que distillait le regard de cet homme. L'air résolu avec lequel il pénétra dans la chambre, une expression de visage qu'elle ne lui connaissait pas, le son mat de sa voix grêle, sa démarche, tout l'effraya. Elle comprit qu'une lutte secrète commençait entre eux, et qu'il dé-

ployait contre elle tous les pouvoirs de sa sinistre influence, mais si elle eut une vue plus distincte et plus complète de l'abîme au fond duquel elle se précipitait, elle essaya de secouer le froid glacial de ses pressentimens et puisa des forces dans son amour.

— Corentin, reprit-elle avec une sorte de gaieté, j'espère que vous allez me laisser faire ma toilette.

— Marie, dit-il, oui, permettez-moi de vous nommer ainsi. Vous ne me connaissez pas encore! Ecoutez, un homme moins perspicace que je ne le suis, aurait déjà découvert votre amour pour le marquis de Montauran. Je vous ai à plusieurs reprises offert et mon cœur et ma main Vous ne m'avez pas trouvé digne de vous; et peut-être avez-vous raison; mais si vous vous trouvez trop haut placée, trop belle, ou trop grande pour moi, je saurai bien vous faire descendre jusqu'à moi. Mon ambition et mes maximes vous ont donné peu d'estime pour moi; et, franchement, vous avez tort. Les hommes ne valent que ce que je les estime, presque rien. J'arriverai certes à une haute position dont vous partageriez les honneurs. Qui pourra mieux vous aimer, qui vous laissera plus souverainement maîtresse de

lui, si ce n'est l'homme dont vous êtes aimée depuis dix ans. Quoique je risque de vous voir prendre de moi une idée qui me sera défavorable, car vous ne concevez pas qu'on puisse renoncer par excès d'amour à la personne qu'on idolâtre, je vais vous donner la mesure du désintéressement avec lequel je vous adore. N'agitez pas ainsi votre jolie tête. Si le marquis vous aime, épousez-le; mais auparavant, assurez-vous bien de sa sincérité. Je serais au désespoir de vous savoir trompée, car je préfère votre bonheur au mien. Ma résolution peut vous étonner, mais ne l'attribuez qu'à la prudence d'un homme qui n'est pas assez niais pour vouloir posséder une femme malgré elle. Aussi est-ce moi et non vous que j'accuse de l'inutilité de mes efforts. J'ai espéré vous conquérir à force de soumission et de dévouement, car depuis long-temps, vous le savez, je cherche à vous rendre heureuse suivant mes principes; mais vous n'avez voulu me recompenser de rien.

— Je vous ai souffert près de moi, dit-elle avec hauteur.

— Ajoutez que vous vous en repentez...

— Après l'infâme entreprise dans laquelle

vous m'avez engagée, dois-je donc encore vous remercier.....

— En vous proposant une entreprise qui n'était pas exempte de blâme pour des esprits timorés, reprit-il audacieusement, je n'avais que votre fortune en vue. Pour moi, que je réussisse ou que j'échoue, je saurai faire servir maintenant toute espèce de résultat au succès de mes desseins. Si vous épousiez M. de Montauran, je serais charmé de servir utilement la cause des Bourbons, à Paris, où je suis membre du club de Clichy. Or, une circonstance qui me mettrait en correspondance avec les princes, me déciderait à abandonner les intérêts d'une république qui marche à sa décadence. Le général Bonaparte est trop habile pour ne pas sentir qu'il lui est impossible d'être à la fois en Allemagne, en Italie et ici où la révolution succombe. Il n'a fait sans doute le 18 brumaire que pour obtenir des Bourbons de plus forts avantages en traitant de la France avec eux, car c'est un garçon très-spirituel et qui ne manque pas de portée ; mais les hommes politiques doivent le devancer dans la voie où il s'engage. Trahir la France est encore un de ces scrupules que, nous autres gens supérieurs, laissons aux sots.

Je ne vous cache pas que j'ai les pouvoirs nécessaires pour entamer des négociations avec les chefs des chouans, aussi bien que pour les faire périr ; car mon ami Fouché est un homme assez profond, il a toujours joué un double jeu ; il était à la fois pour Robespierre et pour Danton.

— Que vous avez lâchement abandonné, dit-elle.

— Niaiserie, répondit Corentin, il est mort, oubliez-le. Allons parlez-moi à cœur ouvert, je vous en donne l'exemple. Ce chef de demi-brigade est plus rusé qu'il ne le paraît, et, si vous vouliez tromper sa surveillance, je ne vous serais pas inutile. Songez qu'il a infesté les vallées de contre-chouans et surprendrait bien promptement vos rendez-vous! En restant ici, sous ses yeux, vous êtes à la merci de sa police. Voyez avec quelle rapidité il a su que ce chouan était chez vous! Sa sagacité militaire ne doit-elle pas lui faire comprendre que vos moindres mouvemens lui indiqueront ceux du marquis, si vous en êtes aimée.

Mademoiselle de Verneuil n'avait jamais entendu de voix plus affectueuse ; Corentin était toute bonne foi, et paraissait plein de confiance Le cœur de la pauvre fille recevait si facilement

des impressions généreuses qu'elle allait livrer son secret au serpent qui l'enveloppait dans ses replis ; cependant, elle pensa que rien ne prouvait la sincérité de cet artificieux langage, et ne se fit aucun scrupule de tromper son surveillant. . . . .

— Eh bien ! répondit-elle, vous avez deviné, Corentin. Oui, j'aime le marquis; mais je n'en suis pas aimé! du moins je le crains. Aussi, le rendez-vous qu'il me donne me semble-t-il cacher quelque piége. . . . .

— Mais, répliqua Corentin, vous nous avez dit hier qu'il vous avait accompagnée jusqu'à Fougères... S'il eût voulu exercer des violences contre vous, vous ne seriez pas ici.

— Vous avez le cœur sec, Corentin. Vous pouvez établir de savantes combinaisons sur les événemens de la vie humaine, et non sur ceux d'une passion. Voilà peut-être d'où vient la constante répugnance que vous m'inspirez. Puisque vous êtes si clairvoyant, cherchez à comprendre comment un homme dont je me suis séparée violemment avant-hier, m'attend avec impatience aujourd'hui, sur la route de Mayenne, dans une maison de Florigny, vers le soir...

A cet aveu qui semblait échappé dans un

emportement assez naturel à cette créature franche et passionnée, Corentin rougit, il jeta sur elle et à la dérobée un de ces regards perçans qui vont chercher l'ame. La naïveté de mademoiselle de Verneuil était si bien jouée qu'elle le trompa, et il répondit avec une bonhomie factice : — Voulez-vous que je vous accompagne de loin ? J'aurais avec moi des soldats déguisés, et nous serions prêts à vous obéir.

— J'y consens ! dit-elle ; mais promettez-moi, sur votre honneur... Oh ! non, je n'y crois pas ! par votre salut, mais vous ne croyez pas en Dieu, par votre ame, vous n'en avez peut-être pas. Quelle assurance pouvez-vous donc me donner de votre fidélité ? Et je me fie à vous cependant ! et je remets en vos mains plus que ma vie, ou mon amour ou ma vengeance !

Le léger sourire qui apparut sur la figure blafarde de Corentin fit connaître à mademoiselle de Verneuil le danger qu'elle venait d'éviter. Le sbire, dont les narines se contractaient au lieu de se dilater, prit la main de sa victime, la baisa avec les marques du respect le plus profond, et la quitta en lui faisant un salut qui n'était pas dénué de grâce.

Trois heures après cette scène, mademoiselle

de Verneuil, qui craignait le retour de Corentin, sortit furtivement par la porte Saint-Léonard, et gagna le petit sentier du Nid-au-crocs qui conduisait dans la vallée du Nançon. Elle se crut sauvée en marchant sans témoins à travers le dédale des sentiers qui menaient à la cabane de Galope-chopine, où elle allait gaîment, conduite par l'espoir de trouver enfin le bonheur, et par le désir de soustraire son amant au sort qui le menaçait.

Pendant ce temps, Corentin était à la recherche du commandant. Il eut de la peine à reconnaître Hulot, en le trouvant sur une petite place où il s'occupait de quelques préparatifs militaires. En effet, le brave vétéran avait fait un sacrifice dont le mérite sera difficilement apprécié. Sa queue et ses moustaches étaient coupées, et ses cheveux, soumis au régime ecclésiastique, avaient un œil de poudre. Il portait de gros souliers ferrés, avait troqué son vieil uniforme bleu et son épée contre une peau de bique, s'était armé d'une ceinture de pistolets, d'une lourde carabine, et passait en revue deux cents habitans de Fougères dont les costumes auraient pu tromper l'œil du chouan le plus exercé. L'esprit belliqueux de cette petite

ville et le caractère breton se déployaient dans cette scène, qui n'était pas nouvelle. Ça et là, quelques mères, quelques sœurs apportaient elles-mêmes à leurs fils, à leurs frères, une gourde d'eau-de-vie ou des pistolets oubliés. Plusieurs vieillards s'enquéraient du nombre et de la bonté des cartouches de ces gardes nationaux déguisés en contre-chouans et dont la gaieté annonçait plutôt une partie de chasse qu'une expédition dangereuse. Pour eux, les rencontres de la chouannerie où les Bretons des villes se battaient avec les Bretons des campagnes, semblaient avoir remplacé les tournois de la chevalerie. Cet enthousiasme patriotique avait peut-être pour principe quelques acquisitions de biens nationaux; mais les bienfaits de la révolution mieux appréciés dans les villes, l'esprit de parti et un certain amour national pour la guerre, entraient aussi pour beaucoup dans cette ardeur. Hulot émerveillé parcourait les rangs en demandant des renseignemens à Gudin, sur lequel il avait reporté tous les sentimens d'amitié jadis voués à Merle et à Gérard. Un grand nombre d'habitans examinaient les préparatifs de l'expédition en comparant la singulière tenue de leurs tumultueux compatriotes

à celle d'un bataillon de la demi-brigade de Hulot. Tous immobiles et silencieusement alignés, les bleus attendaient, sous la conduite de leurs officiers, les ordres du commandant que les yeux de chaque soldat suivaient de groupe en groupe. En parvenant auprès du vieux chef de demi-brigade, Corentin ne put s'empêcher de sourire du changement opéré sur la figure de Hulot. Il avait l'air d'un portrait qui ne ressemble point à l'original.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau, lui demanda Corentin.

— Viens faire avec nous le coup de fusil et tu le sauras, lui répondit le commandant.

— Oh! je ne suis pas de Fougères, répliqua Corentin.

— Cela se voit bien, citoyen, lui dit Gudin.

Quelques rires moqueurs partirent de tous les groupes voisins.

— Crois-tu reprit Corentin, qu'on ne puisse servir la France qu'avec des baïonnettes!...

Puis il tourna le dos aux rieurs, et s'adressa à une femme pour apprendre le but et la destination de cette expédition.

— Hélas! mon bon homme, les chouans sont déjà à Florigny! On dit qu'ils sont plus

de trois mille et s'avancent pour prendre Fougères.

— Florigny, s'écria Corentin pâlissant. Le rendez-vous n'est pas là ! Est-ce bien, reprit-il, Florigny sur la route de Mayenne.

— Il n'y a pas deux Florigny, lui répondit la femme en lui montrant le chemin terminé par le sommet de la Pèlerine.

— Est-ce le marquis de Montauran que vous cherchez, demanda Corentin au commandant.

— Un peu, répondit brusquement Hulot.

— Il n'est pas à Florigny, répliqua Corentin. Dirigez sur ce point votre bataillon et la garde nationale ; mais gardez avec vous quelques-uns de vos contre-chouans et attendez-moi.

— Il est trop malin pour être fou, s'écria le commandant, en voyant Corentin s'éloigner à grands pas. C'est bien le roi des espions !

En ce moment Hulot donna l'ordre du départ à son bataillon. Les soldats républicains marchèrent sans tambour et silencieusement le long du faubourg étroit qui menait sur la route de Mayenne, en dessinant une longue ligne bleue et rouge à travers les arbres et les maisons. Les gardes nationaux déguisés les suivaient ; mais

Hulot resta sur la petite place avec Gudin et une vingtaine des plus adroits jeunes gens de la ville, en attendant Corentin, dont l'air mystérieux avait piqué sa curiosité.

Francine apprit elle-même le départ de mademoiselle de Verneuil à cet espion sagace, dont tous les soupçons se changèrent en certitude, et qui sortit aussitôt pour recueillir quelques lumières sur une fuite à bon droit suspecte. Instruit par les soldats de garde au poste Saint-Léonard du passage de la belle inconnue par le Nid-au-crocs, Corentin courut sur la promenade, et y arriva malheureusement assez à propos pour apercevoir de là les moindres mouvemens de Marie. Quoiqu'elle eût mis une robe et une capote verte pour être vue moins facilement, les soubresauts de sa marche presque folle, faisaient reconnaître, à travers les haies dépouillées de feuilles et blanches de givre, vers quel point ses pas se dirigeaient.

— Ah! s'écria-t-il, tu dois aller à Florigny et tu descends dans le val de Gibarry! Je ne suis qu'un sot, elle m'a joué. Mais patience, j'allume ma lampe, le jour.....

Corentin, devinait alors à peu près le lieu du rendez-vous des deux amans, accourut sur

la place au moment où Hulot allait la quitter et rejoindre ses troupes.

— Halte ! mon général ! cria-t-il au commandant qui se retourna.

En un instant, Corentin instruisit le soldat des événemens dont il avait si habilement saisi la trame, et Hulot, frappé par la perspicacité du diplomate, lui saisit vivement le bras.

— Mille tonnerres ! citoyen curieux, tu as raison. Les brigands font là-bas une fausse attaque ! Les deux colonnes mobiles que j'ai envoyées inspecter les environs entre la route d'Antrain et de Vitré, ne sont pas encore revenues ; ainsi, nous trouverons dans la campagne des renforts qui ne nous seront sans doute pas inutiles, car le gars n'est pas assez niais pour se risquer sans avoir avec lui ses sacrées chouettes.

— Gudin, dit-il au jeune Fougerais, cours avertir le capitaine Lebrun qu'il peut se passer de moi à Florigny pour y frotter les brigands, et reviens plus vite que ça. Tu connais les sentiers, je t'attends pour aller à la chasse du ci-devant et venger les assassinats de la Vivetière.

—Tonnerre de Dieu, comme il court ! reprit-il en voyant partir Gudin, Gérard aurait-il aimé ce garçon-là !

A son retour, Gudin trouva la petite troupe de Hulot augmentée de quelques soldats pris aux différens postes de la ville. Le commandant dit au jeune Fougerais de choisir une douzaine de ses compatriotes les mieux dressés au difficile métier de contre-chouan, et lui ordonna de se diriger par la porte Saint-Léonard afin de longer le revers des montagnes de Saint-Sulpice, qui regardait la grande vallée du Couësnon, et sur lequel était située la cabane de Galope-chopine. Puis, il se mit lui-même à la tête du reste de la troupe, et sortit par la porte Saint-Sulpice, pour aborder les montagnes à leur sommet, où suivant ses calculs il devait rencontrer les gens de Beau-pied, qu'il se proposait d'employer à renforcer un cordon de sentinelles, chargées de garder les rochers, depuis le faubourg Saint-Sulpice jusqu'au Nid-aux-crocs.

Corentin, certain d'avoir remis la destinée de celui dont il avait juré la perte, entre les mains de ses plus implacables ennemis, se rendit promptement sur la promenade pour mieux saisir l'ensemble des dispositions militaires de Hulot.

Il ne tarda pas à voir la petite escouade de Gudin débouchant par la vallée du Nançon et suivant les rochers du côté de la grande vallée

du Couësnon ; tandis que Hulot, débusquant le long du château de Fougères, gravissait le sentier périlleux qui conduisait sur le sommet des montagnes de Saint-Sulpice. Ainsi les deux troupes se déployaient sur deux lignes parallèles. Tous les arbres et les buissons enveloppés d'un givre blanc décrivaient de riches arabesques, et jetaient sur la campagne un reflet blanchâtre qui permettait de bien voir comme des lignes grises, ces deux petits corps d'armée en mouvement.

Arrivé sur le plateau des rochers, Hulot détacha de sa troupe tous les soldats qui étaient en uniforme. Corentin les vit établir, par les ordres de l'habile commandant, une ligne de sentinelles ambulantes, séparées chacune par un espace convenable, et dont la première devait correspondre avec Gudin et la dernière avec Hulot, de manière qu'aucun buisson ne devait échapper aux baïonnettes de ces trois lignes mouvantes qui allaient traquer le gars à travers les montagnes et les champs.

— Il est rusé, ce vieux loup de guérite, s'écria Corentin en perdant de vue les dernières pointes de fusil, qui brillèrent dans les ajoncs, et le Gars est cuit.

CHAPITRE XXV.

Les douze jeunes Fougerais conduits par l'adjudant Gudin atteignirent bientôt le versant que forment les rochers de Saint-Sulpice, en s'abaissant par petites collines dans la vallée de Gibarry. Alors leur jeune chef quitta les chemins,

sauta lestement l'échalier du premier champ de genêts qu'il rencontra, et où il fut suivi par six de ses compariotes. Les six autres se dirigèrent, d'après ses ordres, dans les champs de droite, afin d'opérer les recherches de chaque côté des chemins.

Gudin s'élança vivement vers un pommier qui se trouvait au milieu du *Genêt*. Au brisement produit par la marche des six contre-chouans qu'il conduisait à travers cette forêt de genêts dont ils craignaient d'agiter les touffes givrées, sept ou huit hommes à la tête desquels était Beau-pied, se cachèrent derrière quelques châtaigniers dont la haie de ce champ était couronnée. Malgré le reflet blanc qui éclairait la campagne et malgré leur vue exercée, les Fougerais n'aperçurent pas d'abord leurs adversaires qui s'étaient fait un rempart des arbres.

— Chut! les voici, dit Beau-pied qui le premier leva la tête. Les brigands nous ont excédés, mais puisque nous les avons au bout de nos fusils, ne les manquons pas, ou, nom d'une pipe! nous ne serions pas susceptible d'être même soldats du pape!

Cependant les yeux perçans de Gudin avaient fini par découvrir quelques canons de fusils di-

rigés vers sa petite escouade. En ce moment, par une amère dérision, huit grosses voix crièrent *qui vive!* et huit coups de fusil partirent aussitôt. Les balles sifflèrent autour des contre-chouans. L'un d'eux en reçut une dans le bras et un autre tomba. Les cinq Fougerais qui restaient sains et saufs ripostèrent par une décharge en répondant :

—Amis! Puis, il marchèrent rapidement sur les ennemis, afin de les atteindre avant qu'ils n'eussent rechargé leurs armes.

—Nous ne savions pas si bien dire, s'écria l'adjudant en reconnaissant les uniformes et les vieux chapeaux de sa demi-brigade. Nous avons agi en vrais Bretons, nous nous sommes battus avant de nous expliquer.

Les huit soldats restèrent stupéfaits en reconnaissant Gudin.

—Dame! mon adjudant, qui diable ne vous prendrait pas pour des brigands sous vos peaux de bique, s'écria douloureusement Beau-pied.

—C'est un malheur dont nous sommes tous innocens, puisque vous n'étiez pas prévenus de la sortie de nos contre-chouans. Mais où en êtes-vous? lui demanda Gudin.

—Mon adjudant, nous sommes à la recher-

che d'une douzaine de chouans qui s'amusent à nous échiner. Nous courons comme des rats empoisonnés ; mais, à force de sauter ces échaliers et ces haies que le tonnerre confonde, nos compas s'étaient rouillés et nous nous reposions. Je crois que les brigands doivent être maintenant dans les environs de cette grande baraque d'où vous voyez sortir de la fumée.

— Bon, s'écria Gudin. Vous autres, dit-il aux huit soldats et à Beau-pied, vous allez vous replier sur les rochers de Saint-Sulpice, à travers les champs, et vous y appuierez la ligne de sentinelles que le commandant y a établie. Il ne faut pas que vous restiez avec nous autres, puisque vous êtes en uniforme. Nous voulons, mille cartouches ! venir à bout de ces chiens-là, car le Gars est avec eux ! Les camarades vous en diront plus long. Filez sur la droite, et n'administrez pas de coups de fusil à six de nos peaux de bique que vous pourrez rencontrer. Vous reconnaîtrez nos contre-chouans à leurs cravattes qui sont roulées en corde sans nœud.

Gudin laissa ses deux blessés sous le pommier, en se dirigeant vers la maison de Galope-chopine que Beau-pied venait de lui indiquer et dont la fumée lui servait de boussole.

Pendant que l'adjudant était mis sur la piste des chouans par une rencontre assez commune dans cette guerre, mais qui aurait pu devenir plus meurtrière, le petit détachement que commandait Hulot avait atteint sur sa ligne d'opérations un point parallèle à celui où le jeune adjudant était parvenu sur la sienne.

Le vieux militaire, à la tête des ses contre-chouans, glissait silencieusement le long des haies, avec toute l'ardeur d'un jeune homme, et sautait les échaliers encore assez légèrement, en jetant ses yeux fauves sur toutes les hauteurs, et prêtant, comme un chasseur, l'oreille au moindre bruit. Au troisième champ dans lequel il entra, il aperçut une femme d'une trentaine d'années, occupée à labourer la terre à la houe, et qui, toute courbée, travaillait avec courage; tandis qu'un petit garçon âgé d'environ sept à huit ans, armé d'une serpe, secouait le givre de quelques ajoncs qui avaient poussé çà et là, les coupait et les mettait en tas.

Au bruit que fit Hulot en retombant lourdement de l'autre côté de l'échalier, le petit gars et sa mère levèrent la tête. Hulot prit facilement cette jeune femme pour une vieille. Des rides venues avant le temps sillonnaient son

front et la peau de son cou. Elle était grotesquement vêtue d'une peau de bique usée, et si elle n'avait pas eu une robe de toile jaune et sale, marque distinctive de son sexe, Hulot n'aurait su à quel genre la paysanne appartenait, car les longues mèches de ses cheveux noirs étaient cachées sous un bonnet de laine rouge. Les haillons dont le petit gars était à peine couvert, en laissaient voir la peau.

— Ho! la vieille, cria Hulot d'un ton bas à cette femme en s'approchant d'elle, où est le Gars?

En ce moment les vingt contre chouans qui suivaient Hulot franchirent les enceintes du champ.

— Ah! pour aller au Gars, faut que vous retourniez d'où vous venez, répondit la femme après avoir jeté un regard de défiance sur la troupe.

— Est-ce que je te demande le chemin du faubourg du Gars à Fougères, vieille carcasse, répliqua brutalement Hulot. Par la sainte Anne d'Auray, as-tu vu passer le Gars.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit la femme en se courbant pour reprendre son travail.

— Garce damnée, veux-tu donc nous faire avaler par les bleus qui nous poursuivent, s'écria Hulot.

A ces paroles la femme releva la tête et jeta un nouveau regard de méfiance sur les contre-chouans en leur répondant : — Comment les bleus peuvent-ils être à vos trousses, j'en viens de voir passer sept à huit qui regagnent Fougères par le chemin d'en bas.

— Ne dirait-on pas qu'elle va nous mordre avec son nez, reprit Hulot. Tiens, regarde vieille bique.

Et le commandant lui montra du doigt, à une cinquantaine de pas en arrière, trois ou quatre de ses sentinelles dont les chapeaux, les uniformes et les fusils étaient faciles à reconnaître.

— Veux-tu laisser égorger ceux que Marche-à-terre envoie au secours du Gars, que les Fougerais veulent prendre, reprit-il avec colere.

— Ah! excusez, reprit la femme; mais il est si facile d'être trompé! De quelle paroisse êtes-vous donc, demanda-t-elle.

— De Saint-Georges, s'écrièrent deux ou trois Fougerais en bas breton, et nous mourons de faim.

— Eh bien! tenez, répondit la femme, voyez-vous cette fumée, là-bas? c'est ma maison. En suivant les routins de droite, vous y arriverez par en haut. Vous trouverez peut-être mon homme en route. Galope-chopine doit faire le guet pour avertir le Gars, puisque vous savez qu'il vient aujourd'hui chez nous, ajouta-t-elle avec orgeuil.

— Merci, bonne femme, répondit Hulot. — En avant, vous autres, tonnerre de Dieu! ajouta-t-il en parlant à ses hommes.

A ces mots, le détachement suivit au pas de course le commandant qui s'engagea dans les sentiers indiqués. En attendant le juron si peu catholique du soi-disant chouan, la femme de Galope-chopine pâlit. Elle regarda les guêtres et les peaux de bique des jeunes Fougerais, s'assit par terre, serra son enfant dans ses bras et dit: — Que la sainte vierge d'Auray et le bienheureux saint Labre aient pitié de nous! Je ne crois pas que ce soient nos gens, leurs souliers sont sans clous.

— Cours par le chemin d'en bas prévenir ton père, dit-elle au petit garçon qui disparut comme un daim à travers les genets et les ajoncs.

Cependant Mademoiselle de Verneuil n'avait rencontré sur sa route aucun des partis bleus ou chouans qui se pourchassaient les uns les autres dans le labyrinthe de champs dont la cabane de Galope-chopine était environnée. En apercevant une colonne bleuâtre s'élever du tuyau à demi-détruit de la cheminée de cette triste habitation, son cœur éprouva une de ces violentes palpitations dont les coups précipités et sonores semblent monter dans le cou comme par flots. Elle s'arrêta, s'appuya de la main sur une branche d'arbre, et contempla cette fumée qui devait également servir de fanal aux amis et aux ennemis du jeune chef. Jamais elle n'avait ressenti d'émotion aussi écrasante.

— Ah! je l'aime trop, se dit-elle avec une sorte de désespoir, aujourd'hui je ne serai peut-être pas maîtresse de moi...

Tout à coup elle franchit l'espace qui la séparait de la chaumière, et se trouva dans la cour dont la gelée avait durci la fange. Le gros chien s'élança encore contre elle en aboyant; mais, sur un seul mot prononcé par Galope-chopine, il remua la queue et se tut.

En entrant dans la chaumine, mademoiselle de Verneuil y jeta un de ces regards qui em

brassent tout; le marquis n'y était pas; elle respira plus librement, et reconnut avec plaisir que le chouan s'était efforcé de restituer quelque propreté à la sale et unique chambre de sa tanière. Galope-chopine saisit sa canardière, salua silencieusement son hôtesse et sortit avec son chien. Elle le suivit jusques sur le seuil, et le vit s'en aller par le sentier qui commençait à droite de sa cabane, et dont un gros arbre pourri défendait l'entrée, en y formant un échalier presque ruiné.

De là, elle put apercevoir une suite de champs dont les échaliers présentaient à l'œil comme une enfilade de portes, car la nudité des arbres et des haies permettait de bien voir les moindres accidens du paysage.

Quand le large chapeau de Galope-chopine eut tout-à-fait disparu, mademoiselle de Verneuil se retourna vers la gauche pour voir l'église de Fougères; mais le hangar la lui cachait entièrement. Alors elle jeta les yeux sur la vallée du Couësnon qui s'offrait à ses regards, comme une vaste nappe de mousseline dont la blancheur rendait plus terne encore un ciel gris et chargé de neige. C'était une de ces journées où la nature semble muette, où les bruits

sont absorbés par la nature ou par l'atmosphère. Aussi quoique les bleus et leurs contre-chouans marchassent dans la campagne sur trois lignes en formant un triangle qu'ils resserraient en s'approchant de la cabane, le silence était si profond que mademoiselle de Verneuil se sentit émue par des circonstances qui ajoutaient à ses angoisses une sorte de tristesse physique. Il y avait du malheur dans l'air.

Enfin, à l'endroit où un petit rideau de bois terminait l'enfilade d'échaliers, elle vit un jeune homme qui sautait les barrières comme un écureuil, et courait avec une étonnante rapidité.

— C'est lui, dit-elle.

Simplement vêtu comme un chouan, il portait son tromblon en bandoulière derrière sa peau de bique, et, sans la grâce de ses mouvemens, il aurait été méconnaissable.

Mademoiselle de Verneuil se retira précipitamment dans la cabane, en obéissant à l'une de ces déterminations instinctives aussi peu explicables que l'est la peur ; mais bientôt il fut à deux pas d'elle devant la cheminée où brillait un feu clair et animé. Tous deux se trouvèrent sans voix, craignirent de se regarder, ou de

faire un mouvement. Une même espérance unissait leur pensée, un même doute les séparait; c'était une angoisse, c'était une volupté.

— Monsieur, dit enfin mademoiselle de Verneuil d'une voix émue, le soin de votre sûreté m'a seul amenée ici.

— Ma sûreté, reprit-il avec amertume.

— Oui, répondit-elle, tant que je resterai à Fougères, votre vie est compromise, et je vous aime trop pour n'en pas partir, ce soir; ne m'y cherchez donc plus.

— Partir, chère ange, je vous suivrai.

— Me suivre, y pensez-vous, et les bleus.

— Eh, ma chère Marie, qu'y a-t-il de commun entre les bleus et notre amour.

— Mais il me semble qu'il est difficile que vous restiez en France, près de moi, et plus difficile encore que vous la quittiez avec moi.

— Y a-t-il donc quelque chose d'impossible à qui aime bien.

— Ah oui, je crois que tout est possible. N'ai-je pas eu le courage de renoncer à vous, pour vous.

— Quoi! vous vous êtes donnée à un être affreux que vous n'aimiez pas, et vous ne voulez pas faire le bonheur d'un homme qui vous

adore, dont vous remplirez la vie, et qui jure de n'être jamais qu'à vous. Écoute-moi, Marie, m'aimes-tu ?

— Oui, dit-elle.

— Eh bien, sois à moi.

— Avez-vous oublié que j'ai repris le rôle infâme d'une courtisanne, et que c'est vous qui devez être à moi. Si je veux vous fuir, c'est pour ne pas laisser retomber sur votre tête le mépris que je pourrais encourir ; sans cette crainte, peut-être...

— Mais si je ne redoute rien.....

— Et qui m'en assurera ? Je suis défiante ; et, dans ma situation, qui ne le serait pas. Si l'amour que nous inspirons ne dure pas, au moins doit-il être complet, et nous faire supporter avec joie l'injustice du monde. Qu'avez-vous fait pour moi ?... Vous me désirez. Croyez-vous vous être élevé par là bien au-dessus de ceux qui m'ont vue jusqu'à présent. Avez-vous risqué, pour une heure de plaisir, vos chouans, sans plus vous en soucier que je ne m'inquiétais des bleus massacrés quand tout fut perdu pour moi ? Et si je vous ordonnais de renoncer à toutes vos idées, à vos espérances, à votre Roi qui

m'offusque, et qui, peut-être, se moquera de vous quand vous péririez pour lui; tandis que je saurais mourir pour vous, avec un saint respect. Enfin, si je voulais que vous envoyassiez votre soumission au premier consul pour que vous puissiez me suivre à Paris; si j'exigeais que nous allassions en Amérique y vivre loin d'un monde où tout est vanité, afin de savoir si vous m'aimez bien pour moi-même, comme en ce moment je vous aime. Pour tout dire en un mot, si je voulais, au lieu de m'élever à vous, que vous tombassiez jusqu'à moi, que feriez-vous?

— Tais-toi, Marie, ne te calomnie pas. Pauvre enfant, je t'ai devinée! Va, si mon premier désir est devenu de la passion, ma passion est maintenant de l'amour. Chère ame de mon ame, je le sais, tu es aussi noble que ton nom, aussi grande que belle; je suis assez noble et me sens assez grand moi-même pour t'imposer au monde. Est-ce parce que je pressens en toi des voluptés inouies et incessantes; est-ce parce que je crois rencontrer en ton ame ces précieuses qualités qui nous font toujours aimer la même femme? j'en ignore la cause, mais mon amour est sans bornes, et il me semble que je ne puis plus me passer de toi. Oui, ma vie

serait pleine de dégoût si tu n'étais toujours près de moi...

— Comment près de vous ?

— Oh ! Marie, tu ne veux donc pas me deviner.

— Ah, croiriez-vous me flatter beaucoup en m'offrant votre nom, votre main, dit-elle avec un apparent dédain, mais en regardant fixement le marquis pour en surprendre les moindres pensées. Et savez-vous si vous m'aimerez dans six mois, et alors quel serait mon avenir! Non, non, une maîtresse est la seule femme qui soit sûre des sentimens qu'un homme lui témoigne, car le devoir, les lois, le monde, l'intérêt des enfans, n'en sont pas les tristes auxiliaires, et si son pouvoir est durable, elle y trouve des flatteries et un bonheur qui font accepter les plus grands chagrins du monde. Etre votre femme et avoir la chance de vous peser un jour !... Ah je préfère à cette crainte, un amour passager mais vrai, quand même la mort et la misère en seraient la fin. Oui, je pourrais être, mieux que toute autre, une mère vertueuse, une épouse dévouée ; mais pour entretenir de tels sentimens dans l'ame d'une femme, il ne faut pas qu'un homme l'épouse dans un accès de passion. D'ail-

leurs sais-je moi-même si vous me plairez demain. Non, je ne veux pas faire votre malheur; je quitte la Bretagne, dit-elle en apercevant de l'hésitation dans son regard, je retourne à Fougères, et vous ne viendrez pas me chercher là......

— Eh bien! après-demain, si dès le matin tu vois de la fumée sur les rochers de Saint-Sulpice, le soir je serai chez toi, amant, époux, ce que tu voudras que je sois. J'aurai tout bravé!

— Mais tu m'aimes donc bien, dit-elle avec ivresse, pour risquer ainsi ta vie avant de me la donner!

Il ne répondit pas, il la regarda, elle baissa les yeux; mais il lut sur l'ardent visage de sa maîtresse un délire égal au sien, et alors lui tendit les bras. Une sorte de folie entraîna mademoiselle de Verneuil qui alla tomber mollement sur le sein du marquis, décidée à s'abandonner à lui pour faire de cette faute le plus grand des bonheurs, en y risquant tout son avenir qu'elle rendait plus certain si elle sortait victorieuse de cette dernière épreuve. Mais à peine sa tête s'était-elle posée sur l'épaule de son amant qu'un léger bruit retentit au dehors. Elle s'arracha de ses bras comme si elle se fût réveillée, et s'élança

hors de la chaumière. Alors elle put réfléchir; et quand elle fut auprès du hanger : — Il m'aurait acceptée et se serait moqué de moi peut-être, se dit-elle. Ah! si je pouvais le croire, je le tuerais.

— Ah! pas encore cependant, reprit-elle en apercevant Beau-pied, à qui elle fit un signe que le soldat comprit à merveille, car il tourna brusquement sur ses talons, en feignant de n'avoir rien vu.

Tout-à-coup, mademoiselle de Verneuil rentra dans le salon en invitant le jeune chef à garder le plus profond silence, par la manière dont elle se pressa les lèvres sous l'index de sa main droite.

— Ils sont là, dit-elle avec terreur et d'une voix sourde.

— Qui?

— Les bleus.

— Ah! je ne mourrai pas sans avoir.....

— Oui, prends.....

Il la saisit froide et sans défense, et cueillit sur ses lèvres un baiser plein d'horreur et de plaisir, car il pouvait être à la fois le premier et le dernier. Puis ils allèrent ensemble sur le seuil de la porte en y plaçant leurs têtes de ma-

nière à tout examiner sans être vus. Le marquis aperçut Gudin à la tête d'une douzaine d'hommes qui tenaient le bas de la vallée du Couësnon; il se tourna vers l'enfilade des échaliers, le gros tronc d'arbre pourri était gardé par sept soldats; alors il monta sur la pièce de cidre, enfonça le toit de bardeau pour sauter sur l'éminence; mais il retira précipitamment sa tête du trou qu'il venait de faire; Hulot couronnait la hauteur et lui coupait le chemin de Fougères. En ce moment, il regarda sa maîtresse qui jeta un cri de désespoir; car elle entendait les trépignemens des trois détachemens réunis autour de la maison.

— Sortez la première, lui dit-il, vous me préserverez.

Elle se plaça machinalement en face de la porte, pendant que le marquis armait son tromblon; puis, après avoir mesuré l'espace qui existait entre le seuil de la cabane et le gros tronc d'arbre, il se jeta devant les sept bleus, les cribla de sa mitraille et se fit un passage au milieu d'eux. Les trois troupes se précipitèrent autour de l'échalier que le chef avait sauté, et le virent alors courant dans le champ avec une incroyable célérité.

— Feu, feu, mille noms d'un diable! Vous n'êtes pas Français, feu donc, matins! cria Hulot d'une voix tonnante.

Au moment où il prononçait ces paroles du haut de l'éminence, ses hommes et ceux de Gudin firent une décharge générale qui heureusement fut mal dirigée.

Déjà le marquis arrivait à l'échalier qui terminait le premier champ, mais, au moment où il passait dans le second, il faillit être atteint par Gudin, qui s'était élancé sur ses pas avec violence. Alors en entendant ce redoutable adversaire à quelques toises, il redoubla de vitesse; néanmoins, ils arrivèrent presque en même temps à l'échalier; mais Montauran lança si adroitement son tromblon à la tête de Gudin qu'il le frappa et retarda sa marche.

Il est impossible de dépeindre l'anxiété de mademoiselle de Verneuil et l'intérêt que manifestaient à ce spectacle Hulot et sa troupe; tous répétaient silencieusement, à leur insu, les gestes des deux coureurs.

Au troisième échalier, l'adjudant se baissa pour ramasser quelque chose, et laissa gagner du terrain au Gars qui lui avait à dessein jeté son porte-feuille. Enfin ils parvinrent ensemble

au rideau blanc formé par le petit bois, mais l'adjudant rétrograda tout-à-coup, et s'effaça derrière un pommier. Une vingtaine de chouans, qui n'avaient pas tiré de peur de tuer leur chef, se montrèrent et criblèrent l'arbre. Alors toute la petite troupe de Hulot s'élança au pas de course pour sauver Gudin qui, se trouvant sans armes, revenait de pommier en pommier, en saisissant, pour chaque fuite rétrograde, le moment où les Chasseurs du Roi chargeaient leurs armes. Son danger dura peu. Les contre-chouans mêlés aux bleus et Hulot à leur tête vinrent soutenir le jeune adjudant à la place où le marquis avait jeté son tromblon. En ce moment Gudin aperçut son adversaire tout épuisé, assis sous un des arbres du petit bouquet de bois, il laissa ses camarades occuper les chouans qui s'étaient retranchés derrière une haie latérale du champ, les tourna et se dirigea vers le marquis avec la vivacité d'une bête fauve. En voyant cette manœuvre, les Chasseurs du Roi poussèrent d'effroyables cris pour avertir leur chef; puis, après avoir tiré sur les contre-chouans avec un rare bonheur, ils essayèrent de leur tenir tête; mais ceux-ci gravirent courageusement la haie dont leurs ennemis se fai-

saient un rempart et y prirent une sanglante revanche.

Les chouans gagnèrent alors le chemin qui longeait le champ dans l'enceinte duquel cette scène avait lieu, et s'emparèrent des hauteurs que Hulot avait commis la faute d'abandonner. Avant que les bleus eussent eu le temps de se reconnaître, les chouans avaient pris pour retranchemens les brisures que formaient les arêtes de ces rochers à l'abri desquels ils pouvaient tirer sans danger sur les soldats de Hulot, si ceux-ci faisaient quelque démonstration de vouloir venir les y combattre.

Pendant que Hulot, suivi de quelques soldats, allait lentement vers le petit bois, pour y chercher Gudin, les Fougerais demeurèrent pour dépouiller les chouans morts et achever les vivans; car dans cette épouvantable guerre, les deux partis ne faisaient pas de prisonniers. Le marquis sauvé, les chouans et les bleus reconnurent mutuellement la force de leurs positions respectives et l'inutilité de la lutte, en sorte que chacun ne songea plus qu'à se retirer.

— Si je perds ce jeune homme-là, s'écria Hulot en regardant le bois avec attention, je ne veux plus faire d'amis!

— Ah ! ah ! dit un des jeunes gens de Fougères occupé à dépouiller les morts, voilà un oiseau qui a des plumes jaunes.

Et il montrait à ses compatriotes une bourse pleine de pièces d'or qu'il venait de trouver dans la poche d'un gros homme vêtu de noir.

— Mais qu'a-t-il donc là, reprit un autre qui tira un bréviaire de la redingote du défunt.

— C'est pain béni, c'est un prêtre ! s'écria-t-il, en en jetant le bréviaire à terre.

— Le voleur, il nous fait banqueroute, dit un troisième en ne trouvant que deux écus de six francs dans les poches du chouan qu'il déshabillait.

— Oui, mais il a une fameuse paire de souliers, répondit un soldat, qui se mit en devoir de les prendre.

— Tu les auras s'ils tombent dans ton lot, lui répliqua le premier des Bretons, en les arrachant des pieds du mort et les lançant au tas des effets déjà rassemblés.

Un quatrième contre-chouan recevait l'argent, afin de faire les parts lorsque tous les soldats de l'expédition seraient réunis.

Quand Hulot revint avec le jeune adjudant dont la dernière entreprise, pour joindre le

gars, avait été aussi périlleuse qu'inutile, il trouva une vingtaine de ses soldats et une trentaine de contre-chouans devant onze ennemis morts dont les corps avaient été jetés dans un sillon tracé au bas de la haie.

— Soldats, s'écria Hulot d'une voix sévère, je vous défends de partager ces haillons. Formez vos rangs et plus vite que ça.

— Mon commandant, dit un soldat en montrant à Hulot ses souliers au bout desquels les cinq doigts de ses pieds se voyaient à nu, bon pour l'argent; mais cette chaussure-là, ajouta-t-il en montrant avec la crosse de son fusil la paire de souliers ferrés, cette chaussure-là, mon commandant, m'irait comme un gant?

— Tu veux à tes pieds des souliers anglais, lui répliqua Hulot.

— Commandant, dit respectueusement un des Fougerais, nous avons, depuis la guerre, toujours partagé le butin.

— Je ne vous empêche pas, vous autres, de suivre vos usages, répliqua durement Hulot en l'interrompant.

— Tiens, Gudin, voilà une bourse-là, qui contient trois louis, tu as eu de la peine, ton chef ne s'opposera pas à ce que tu la prennes,

dit à l'adjudant l'un de ses anciens camarades.

Hulot regarda Gudin de travers, et le vit pâlir.

C'est la bourse de mon oncle, s'écria le jeune homme.

— Tout épuisé qu'il était par la fatigue, il fit quelques pas vers le monceau de cadavres, et le premier corps qui s'offrit à ses regards fut précisément celui de son oncle; mais à peine en vit-il le visage rubicond sillonné de bandes bleuâtres, les bras raidis et la plaie fait par le coup de feu, qu'il jeta un cri étouffé et s'écria : — Marchons, mon commandant.

La troupe de bleus se mit en route. Hulot soutenait son jeune ami en lui donnant le bras.

— Tonnerre de Dieu, cela ne sera rien, lui disait le vieux soldat.

— Mais il est mort, répondit Gudin, mort! C'était mon seul parent. Il m'aimait. Le roi revenu, tout le pays aurait voulu ma tête, que le bon homme m'aurait caché sous sa soutane.

— Est-il bête, disaient les gardes nationaux restés à se partager les dépouilles; le bon homme est riche, et comme ça, il n'a pas eu le

temps de faire un testament par lequel il l'aurait déshérité.

— Le partage fait, les contre-chouans rejoignirent le petit bataillon de bleus et le suivirent de loin.



CHAPITRE XXVI.

Une horrible inquiétude se glissa dans la chaumière de Galope-chopine, où jusqu'alors la vie avait été si naïvement insoucieuse. Barbette et son petit gars portant tous deux sur leur dos, l'une sa pesante charge d'ajoncs, l'autre une

provision d'herbes pour les bestiaux, revinrent à l'heure où la famille prenait le repas du soir. En entrant au logis, la mère et le fils cherchèrent en vain des yeux Galope-chopine; et, alors jamais cette misérable chambre ne leur parut si grande, tant elle était vide. Le foyer sans feu, l'obscurité, le silence, tout leur prédisait quelque malheur.

Quand la nuit vint, Barbette s'empressa d'allumer un feu clair et deux *oribus*, nom donné aux chandelles de résine dans le pays compris entre les rivages de l'Armorique jusqu'en haut de la Loire, et encore usité en deçà d'Amboise dans les campagnes du Vendômois.

Barbette mettait à ces apprêts la lenteur dont les actions sont frappées quand un sentiment profond les domine, elle écoutait le moindre bruit; mais souvent trompée par le sifflement des raffales, elle allait sur la porte de sa misérable hutte et en revenait toute triste. Elle nettoya deux pichés, les remplit de cidre et les posa sur la longue table de noyer. A plusieurs reprises, elle regarda son garçon qui surveillait la cuisson des galettes de sarrasin, mais sans pouvoir lui parler. Un instant les yeux du petit gars s'arrêtèrent sur les deux clous qui servaient

à supporter la canardière de son père ; et Barbette frissonna en voyant comme lui cette place vide. Le silence n'était interrompu que par les mugissemens des vaches, ou par les gouttes de cidre qui tombaient périodiquement de la bonde du tonneau. La pauvre femme soupira en apprêtant dans trois écuelles de terre brune une espèce de soupe composée de lait, de galette coupée par petits morceaux et de châtaignes cuites.

— Ils se sont battus dans la pièce qui dépend de la Béraudière, dit le petit gars.

— Va-s-y donc voir, répondit la mère.

Le gars y courut, reconnut au clair de la lune le monceau de cadavres, n'y trouva point son père, et revint tout joyeux en sifflant, parce qu'il avait ramassé quelques pièces de cent sous foulées aux pieds par les vainqueurs et oubliées à terre.

Il trouva sa mère assise sur une escabelle et occupée à filer du chanvre au coin du feu. Il fit un signe négatif à Barbette qui n'osa croire à quelque chose d'heureux ; puis, dix heures ayant sonné à Saint-Léonard, le petit gars se coucha après avoir marmotté une prière à la sainte Vierge d'Auray.

Au jour, Barbette, qui n'avait pas dormi,

poussa un cri de joie, en entendant retentir dans le lointain un bruit de gros souliers ferrés, et Galope-chopine montra bientôt sa mine renfrognée.

— Grâces à saint Labre à qui j'ai promis un beau cierge, le Gars a été sauvé! N'oublie pas que nous devons maintenant trois cierges au saint.

Puis, Galope-chopine saisit un piché et l'avala tout entier sans reprendre haleine. Lorsque sa femme lui eut servi sa soupe, l'eut débarrassé de sa canardière et qu'il se fut assis sur le banc de noyer, il dit en s'approchant du feu : — Comment les bleus et les contre-chouans sont-ils donc venus ici? On se battait à Florigny. Quel diable a pu leur dire que le Gars était chez nous, car il n'y avait que lui, sa belle garce et nous deux qui le savions!

La femme pâlit.

— Les contre-chouans m'ont persuadé qu'ils étaient des gars de Saint-Georges, répondit-elle en tremblant, et c'est moi qui leur ai dit où était le Gars.

Galope-chopine pâlit à son tour, et laissa son écuelle sur le bord de la table.

— Je t'ai envoyé not'gars pour te prévenir,

reprit Barbette effrayée, il ne t'a pas rencontré.

Le chouan se leva, et frappa si violemment sa femme, qu'elle alla tomber pâle comme un mort sur le lit.

— Garce maudite, tu m'as tué, dit-il. Mais saisi d'épouvante, il prit sa femme dans ses bras : —Barbette! s'écria-t-il, Barbette? Sainte-Vierge, j'ai eu la main trop lourde.

— Crois-tu, lui dit-elle en ouvrant les yeux, que Marche-à-terre vienne à le savoir?

— Le Gars, répondit le chouan, a dit de s'enquérir d'où venait cette trahison.

— L'a-t-il dit à Marche-à-terre?

— Pille-miche et Marche-à-terre étaient à Florigny.

Barbette respira plus librement.

— S'ils touchent à un cheveu de ta tête, dit-elle, je rincerai leurs verres avec du vinaigre.

— Ah! je n'ai plus faim, s'écria tristement Galope-chopine.

Sa femme poussa devant lui l'autre piché plein, il n'y fit pas même attention. Alors deux grosses larmes sillonnèrent les joues de Barbette et humectèrent les rides de son visage fané.

— Écoute, femme, il faudra demain matin

amasser des fagots au *dret* de Saint-Léonard sur les rochers de Saint-Sulpice et y mettre le feu. C'est le signal convenu entre le Gars et le vieux recteur de Saint-Georges.

— Il ira donc à Fougères?

— Oui, chez sa belle garce! J'ai à courir aujourd'hui à cause de ça! Je crois ben qu'il va l'épouser et l'enlever; il m'a dit d'aller louer des chevaux et de les disperser sur la route de Saint-Malo.

Là-dessus, Galope-chopine fatigué se coucha pour quelques heures et se remit en course. Le lendemain matin il rentra après s'être soigneusement acquitté des commissions que le marquis lui avait confiées. En apprenant que Marche-à-terre et Pille-miche ne s'étaient pas présentés, il dissipa les inquiétudes de sa femme qui partit, toute rassurée, pour les roches de Saint-Sulpice, où la veille elle avait préparé sur le mamelon qui faisait face à Saint-Léonard quelques fagots couverts de givre. Elle emmena par la main son petit gars qui portait du feu dans un sabot cassé.

A peine son fils et sa femme avaient-ils disparu derrière le toit du hangar, que Galope-Chopine entendit deux hommes sauter le der-

nier des échaliers en enfilade, et insensiblement il vit à travers un brouillard assez épais des formes anguleuses se dessiner comme des ombres indistinctes.

— C'est Pille-miche et Marche-à-terre, se dit-il mentalement. Et il tressaillit.

Les deux chouans montrèrent dans la petite cour leurs visages ténébreux qui ressemblaient assez, sous leurs grands chapeaux usés, à ces figures que les peintres, s'amusent à faire avec des paysages.

— Bonjour, Galope-chopine, dit gravement Marche-à-terre.

— Bonjour, monsieur Marche-à-terre, répondit humblement le mari de Barbette. Voulez-vous entrer ici et vider quelques pichés? J'ai de la galette froide et du beurre fraîchement battu.

— Ce n'est pas de refus, mon cousin, dit Pille-miche.

Les deux chouans entrèrent. Ce début n'avait rien d'effrayant pour le maître du logis, qui s'empressa d'aller à sa grosse tonne emplir trois pichés, pendant que Marche-à-terre et Pille-miche, assis de chaque côté de la longue table sur un des bancs luisans, se coupèrent des ga-

lettes et les garnirent d'un beurre gras et jaunâtre qui, sous le couteau, laissait jaillir de petites bulles de lait. Galope-chopine posa les pichés pleins de cidre et couronnés de mousse devant ses hôtes; et les trois chouans se mirent à manger; mais de temps en temps le maître du logis jetait un regard de côté sur Marche-à-terre dont il s'empressait de satisfaire la soif.

— Donne-moi ta chinchoire, dit marche-à-terre à Pille-miche.

Et après en avoir secoué fortement plusieurs chinchées dans le creux de sa main, le Breton aspira son tabac en homme qui voulait se préparer à quelqu'action brave.

— Il fait froid, dit Pille-miche en se levant pour aller fermer la partie supérieure de la porte. Le jour terni par le brouillard ne pénétra plus dans la chambre que par la petite fenêtre, et n'éclaira que faiblement la table et les deux bancs; mais le feu y répandit une lueur rougeâtre.

En ce moment, Galope-chopine, qui avait achevé de remplir une seconde fois les pichés de ses hôtes, les mettait devant eux; mais ils refusèrent de boire, jetèrent leurs larges chapeaux et prirent tout à coup un air solennel. Leurs

gestes et le regard par lequel ils se consultèrent firent frissonner Galope-chopine qui crut apercevoir du sang sous les bonnets de laine rouge dont ils étaient coiffés.

— Apporte-nous ton couperet, dit Marche-à-terre.

— Mais, monsieur Marche-à-terre, qu'en voulez-vous donc faire ?

— Allons, cousin, tu le sais bien, dit Pille-miche en serrant sa chinchoire que lui rendit Marche-à-terre, tu es jugé.

Les deux chouans se levèrent ensemble en saisissant leurs carabines.

— Monsieur Marche-à-terre, je n'ai *rin* dit sur le Gars...

— Va chercher ton couperet, répondit le chouan.

Le malheureux Galope-chopine heurta le bois grossier de la couche de son garçon, et trois pièces de cent sous roulèrent sur le plancher. Pille-Miche les ramassa.

— Oh ! oh ! les bleus t'ont donné des pièces toutes neuves, s'écria Marche-à-terre.

— Aussi vrai que voilà l'image de saint Labre, reprit Galope-chopine, je n'ai *rin* dit. Barbette

a pris les contre-chouans pour les gars de Saint-Georges ; voilà tout.

— Pourquoi parles-tu d'affaires à ta femme, répondit brutalement Marche-à-terre.

— D'ailleurs, cousin, nous ne te demandons pas des raisons, mais ton couperet. Tu es jugé.

Alors, à un signe de son compagnon, Pille-miche l'aida à saisir la victime. En se trouvant entre les mains des deux chouans, Galope-chopine perdit toute force, tomba sur ses genoux, et leva vers ses bourreaux des mains désespérées : — Mes bons amis, mon cousin, que voulez-vous que devienne mon petit gars ?

— J'en prendrai soin, dit Marche-à-terre.

— Mes chers camarades, reprit Galope-chopine devenu blême, je ne suis pas en état de mourir. Me laisserez-vous partir sans confession ; vous avez le droit de prendre ma vie, mais non celui de me faire perdre la bienheureuse éternité.

— C'est juste, dit Marche-à-terre en regardant Pille-miche.

Les deux chouans restèrent un moment dans le plus grand embarras et sans pouvoir résoudre ce cas de conscience. Alors Galope-chopine écouta

le moindre bruit causé par le vent comme s'il eût conservé quelque espérance. Le son de la goutte de cidre qui tombait périodiquement du tonneau lui fit jeter un regard machinal sur la pièce et soupirer tristement. Tout à coup, son cousin le prit par un bras, l'entraîna dans un coin et lui dit : — Confesse-moi tous tes péchés! Je les redirai à un prêtre de la véritable église; il me donnera l'absolution; et, s'il y a des pénitences à faire, je les ferai.

Galope-chopine obtint quelque répit, par la manière dont il accusa ses péchés; mais, malgré le nombre et les circonstances des crimes dont il se fit coupable, il finit par atteindre le bout de son chapelet.

— Hélas! dit-il en terminant, après tout, mon cousin, puisque je te parle comme à un confesseur, je t'assure par le saint nom de Dieu, que je n'ai guère à me reprocher que d'avoir, par-ci par-là, un peu trop beurré mon pain, et j'atteste saint Labre que voici au-dessus de la cheminée, que je n'ai *rin* dit sur le Gars. Non, mes bons amis, je n'ai pas trahi.

— Allons, c'est bon, cousin, relève-toi, tu t'entendras sur tout cela avec le bon Dieu dans le temps comme dans le temps.

— Mais laissez-moi dire un petit brin d'adieu à Barbe.....

— Allons, répondit Marche-à-terre, si tu veux qu'on ne t'en veuille pas plus qu'il ne faut, comporte-toi en Breton, et finis proprement.

Alors les deux chouans saisirent de nouveau Galope-chopine, le couchèrent sur le banc où il ne donna plus d'autres signes de résistance que ces mouvemens convulsifs produits par l'instinct de l'animal, et poussa quelques hurlemens sourds qui cessèrent aussitôt que le son lourd du couperet eut retenti. Sa tête fut tranchée d'un seul coup. Marche-à-terre prit cette tête par une touffe de cheveux, sortit de la chaumière, chercha et trouva dans le grossier chambranle de la porte un grand clou autour duquel il tortilla les cheveux qu'il tenait, et y laissa pendre cette tête sanglante dont il ne ferma même pas les yeux.

Les deux chouans se lavèrent les mains sans aucune précipitation, dans une grande terrine pleine d'eau, reprirent leurs chapeaux, leurs carabines, et franchirent l'échalier en sifflant l'air de la ballade du Capitaine. Pille-miche entonna d'une voix enrouée, au bout du champ,

ces strophes prises au hasard dans cette naïve chanson dont les rustiques cadences et les vers furent emportés par le vent.

A la première ville,
Son amant l'habille
Tout en satin blanc;

A la seconde ville,
Son amant l'habille
En or, en argent.

Elle était si belle
Qu'on lui tendait les voiles
Dans tout le régiment.

Cette mélodie devint insensiblement confuse à mesure que les deux chouans s'éloignaient; mais le silence de la campagne était si profond que plusieurs notes parvinrent à l'oreille de Barbette qui revenait alors au logis en tenant son petit gars par la main. Une paysanne n'entend jamais froidement ce chant, si populaire dans l'ouest de la France; aussi, Barbette commença-t-elle involontairement les premières strophes de la ballade :

Allons partons belle,
Partons pour la guerre,
Partons il est temps.

Brave capitaine,
Que ça ne te fasse pas de peine
Ma fille n'est pas pour toi.

Tu ne l'auras sur terre,
Tu ne l'auras sur mer,
Si ce n'est par trahison.

Le père prend sa fille
Qui la déshabille
Et la jette à l'eau.

Capitaine, plus sage,
Se jette à la nage,
La ramène à bord.

Allons, partons, belle, etc.
Partons pour la guerre,
Partons il est temps.

A la première ville, etc.

Au moment où Barbette se trouvait, en chantant, à la reprise de la ballade par où avait

commencé Pille-miche, elle était arrivée dans sa cour, sa langue se glaça, elle resta immobile, et un grand cri, soudain réprimé, sortit de sa bouche béante.

— Qu'as-tu donc, mère, demanda l'enfant.

— Marche tout seul, s'écria sourdement Barbette en lui retirant la main et le poussant avec une incroyable rudesse ; tu n'as plus ni père ni mère...

L'enfant qui se frottait l'épaule en criant, vit la tête clouée, et son frais visage garda silencieusement la convulsion nerveuse que les pleurs donnent aux traits. Il ouvrit de grands yeux, regarda long-temps la tête de son père avec un air stupide qui ne trahissait aucune émotion ; puis, sa figure abrutie par l'ignorance, arriva jusqu'à exprimer une curiosité sauvage.

Tout-à-coup Barbette reprit la main de son enfant, la serra violemment, et l'entraîna d'un pas rapide dans la maison. Pendant que Pille-miche et Marche-à-terre couchaient Galope-chopine sur le banc, un de ses souliers était tombé sous son cou de manière à se remplir de sang, et ce fut le premier objet que vit sa veuve.

— Ote ton sabot, dit la mère à son fils. Mets ton pied là-dedans. Bien. souviens-toi toujours,

s'écria-t-elle d'un son de voix lugubre, du soulier de ton père, et ne t'en mets jamais un aux pieds sans te rappeler celui qui était plein du sang versé par les *chuins*. Tue, tue, tue, les *chuins*.

En ce moment elle agita sa tête par un mouvement si convulsif que les mèches de ses cheveux noirs retombèrent sur son cou et donnèrent à sa figure une expression sinistre.

— J'atteste saint Labre, reprit-elle, que je te voue aux bleus. Tu seras soldat pour venger ton père ! Tue, tue les *chuins* et fais comme moi. Ils ont pris la tête de mon homme, je vais donner celle du Gars aux bleus.

Elle sauta d'un seul bond sur le lit, s'empara d'un petit sac d'argent dont elle connaissait la cachette, reprit la main de son fils étonné, l'entraîna violemment sans lui laisser le temps de reprendre son sabot, et ils marchèrent tous deux d'un pas rapide vers Fougères, sans que l'un ou l'autre retournât la tête vers la chaumière qu'ils abandonnaient.

Quand ils arrivèrent sur le sommet des rochers de Saint-Sulpice, Barbette attisa le feu des fagots, et son gars l'aida à les couvrir de

genets verts chargés de givre afin d'en rendre la fumée plus forte.

— Il durera plus que ton père, plus que moi, et que le Gars, dit Barbette d'un air farouche en montrant le feu à son fils.



CHAPITRE XXVII.

Au moment où la veuve de Galope-chopine et son fils au pied sanglant regardaient, avec une sombre expression de vengeance et de curiosité, tourbillonner la fumée dont ils venaient d'épaissir la colonne, mademoiselle de Verneuil

avait les yeux attachés sur cette roche et tâchait, mais en vain, d'y découvrir le signal annoncé par le marquis; car le brouillard, qui s'était insensiblement accru, ensevelissait toute la région sous un voile dont les teintes grises cachaient les masses les plus prochaines du paysage.

Elle contemplait tour à tour avec une douce anxiété les rochers, le château, les édifices qui ressemblaient dans ce brouillard à des brouillards plus noirs encore. Auprès de sa fenêtre, quelques arbres se détachaient de ce fond bleuâtre comme ces madrépores que la mer laisse entrevoir quand elle est calme. Le soleil donnait au ciel la couleur blafarde de l'argent terni, et ses rayons coloraient d'une rougeur douteuse les branches nues des arbres où se balançaient encore quelques dernières feuilles. Mais des sentimens trop délicieux agitaient son ame, pour qu'elle vît de mauvais présages dans ce spectacle en désaccord avec le bonheur dont elle se repaissait par avance.

Depuis deux jours ses idées s'étaient étrangement modifiées. L'âpreté, les éclats désordonnés de ses passions avaient lentement subi l'influence de l'égale température que donne à la

vie un véritable amour. La certitude d'être aimée qu'elle avait été chercher à travers tant de périls, avait fait naître en elle le désir de rentrer dans les conditions sociales qui sanctionnent le bonheur, et dont elle n'était sortie que par désespoir. N'aimer qu'un moment lui sembla de l'impuissance. Puis, elle se vit soudain reportée du fond de la société où le malheur l'avait plongée, dans le haut rang où son père l'avait un moment placée. Sa vanité comprimée par les cruelles alternatives d'une passion désespérée, s'éveilla, lui fit voir tous les bénéfices d'une grande position. En quelque sorte née marquise, épouser M. de Montauran, n'était-ce pas pour elle agir et vivre dans la sphère qui lui était propre. Après avoir connu les hasards d'une vie toute aventureuse, elle pouvait mieux qu'une autre femme apprécier la grandeur des sentimens qui font la famille; et le mariage, la maternité et ses soins étaient pour elle moins une tâche, qu'un repos. Elle aimait cette vie vertueuse et calme entrevue à travers ce dernier orage, comme une femme lasse de la vertu peut jeter un regard de convoitise sur une passion illicite. La vertu était pour elle une nouvelle séduction.

— Peut-être, dit-elle en revenant de la croisée sans avoir vu de feu sur la roche de Saint-Sulpice, ai-je été bien coquette avec lui; mais aussi j'ai su combien je suis aimée. Francine, ce n'est plus un songe! je serai, ce soir, la marquise de Montauran. Qu'ai-je donc fait pour mériter un si complet bonheur. Oh! je l'aime, et l'amour seul peut payer l'amour. Néanmoins, Dieu veut sans doute me récompenser d'avoir conservé tant de cœur malgré tant de misères, et me faire oublier mes souffrances; car, tu le sais, mon enfant, j'ai bien souffert.

— Ce soir, marquise de Montauran, vous, Marie, ah! tant que ce ne sera pas fait, moi je croirai rêver. Qui donc lui a dit tout ce que vous valez!

— Mais, ma chère enfant, il n'a pas seulement de beaux yeux, il a aussi une ame. Si tu l'avais vu comme moi dans le danger! Oh, il doit bien savoir aimer, il est si courageux!

— Si vous l'aimez tant, pourquoi souffrez-vous donc qu'il vienne à Fougères?

— Est-ce que nous avons eu le temps de nous dire un mot quand nous avons été surpris. D'ailleurs, n'est-ce pas une preuve d'amour? Et, en a-t-on jamais assez! En attendant, coiffe-moi.

Mais elle dérangea cent fois par des mouvemens comme électriques, les heureuses combinaisons de sa coiffure en mêlant des pensées encore orageuses, à tous les soins de la coquetterie. En crêpant les cheveux d'une boucle ou en rendant ses nattes plus brillantes, elle se demandait, par un reste de défiance, si le marquis ne la trompait pas; et alors, elle pensait qu'une semblable rouerie devait être impénétrable puisqu'il s'exposait audacieusement à une vengeance immédiate en venant la trouver à Fougères. En étudiant malicieusement à son miroir les effets d'un regard oblique, d'un sourire, d'un léger pli du front, d'une attitude de colère, d'amour ou de dédain, elle cherchait une ruse de femme pour sonder jusqu'au dernier moment le cœur du jeune chef.

— Tu as raison! Francine, dit-elle, je voudrais comme toi que ce mariage fût fait. Ce jour est le dernier de mes jours nébuleux, il est gros de ma mort ou de notre bonheur. Le brouillard est odieux, ajouta-t-elle en regardant de nouveau vers les sommets de Saint-Sulpice, toujours voilés.

Alors elle se mit à draper elle-même les rideaux de soie et de mousseline qui décoraient

la fenêtre, en se plaisant à intercepter le jour de manière à produire dans la chambre un voluptueux clair-obscur.

— Francine, dit-elle, ôte ces babioles qui encombrent la cheminée et n'y laisse que la pendule et les deux vases de Saxe dans lesquels j'arrangerai moi-même les fleurs d'hiver que Corentin m'a trouvées.... Sors toutes les chaises, je ne veux voir ici que le canapé et un fauteuil. Quand tu auras fini, mon enfant, tu brosseras le tapis, de manière à en ranimer les couleurs, puis tu garniras de bougies les bras de cheminée et les flambeaux...

Mademoiselle de Verneuil regarda long-temps et avec attention la vieille tapisserie tendue sur les murs de cette chambre. Guidée par un goût inné, elle sut trouver parmi les brillantes nuances de la haute-lice, les teintes qui pouvaient servir à lier cette antique décoration aux meubles et aux accessoires de ce boudoir par l'harmonie des couleurs ou par le charme des oppositions. La même pensée présida à l'arrangement des fleurs dont elle chargea les vases contournés qui ornaient la chambre. Le canapé fut placé près du feu. De chaque côté du lit, qui occupait la paroi parallèle à celle où était la

cheminée, elle mit, sur deux petites tables dorées, de grands vases de Saxe remplis de feuillages et de fleurs qui exhalèrent les plus doux parfums.

Elle tressaillit plus d'une fois en disposant les plis onduleux du lampas vert au-dessus du lit, et en étudiant les sinuosités de la draperie à fleurs sous laquelle elle le cacha. De semblables préparatifs ont toujours un indéfinissable secret de bonheur et amènent une irritation si délicieuse, que souvent, au milieu de ces voluptueux apprêts, une femme oublie tous ses doutes, comme mademoiselle de Verneuil oubliait les siens. N'existe-t-il pas un sentiment religieux dans cette multitude de soins pris pour un être aimé qui n'est pas là pour les voir et les récompenser, mais qui doit les payer plus tard par ce sourire approbateur qu'obtiennent ces gracieux préparatifs toujours si bien compris. Alors les femmes se livrent pour ainsi dire par avance à l'amour, et il n'en est pas une seule qui ne se dise comme mademoiselle de Verneuil pensait : — Ce soir je serai bien heureuse! Alors la plus innocente d'entr'elles inscrit cette suave espérance dans les plis les moins saillans de la soie ou de la mousseline; puis,

insensiblement, l'harmonie qu'elle établit autour d'elle imprime à tout une physionomie où respire l'amour. Au sein de cette sphère voluptueuse, pour elle, les choses deviennent des êtres, des témoins; et déjà, elle en fait les complices de toutes ses joies futures. A chaque mouvement, à chaque pensée, elle s'enhardit à voler l'avenir. Bientôt, elle n'attend plus, elle n'espère pas; mais elle accuse le silence, et le moindre bruit lui doit un présage; enfin, le doute vient poser sur son cœur une main crochue, elle brûle, elle s'agite, elle se sent tordue par une pensée qui se déploie comme une force purement physique; c'est tour à tour un triomphe et un supplice, que sans l'espoir du plaisir elle ne supporterait point.

Vingt fois, mademoiselle de Verneuil avait soulevé les rideaux, dans l'espérance de voir une colonne de fumée se lever au-dessus des rochers; mais le brouillard semblait de moment en moment prendre de nouvelles teintes grises dans lesquelles son imagination finit par lui montrer de sinistres présages.

Enfin dans un moment d'impatience, elle laissa retomber le rideau, en se promettant bien de ne plus venir le relever. Elle regarda

d'un air boudeur cette chambre à laquelle elle avait donné une ame et une voix, se demanda si ce serait en vain, et cette pensée la fit songer à tout.

—Ma petite, dit-elle à Francine en l'attirant dans un cabinet de toilette contigu à sa chambre, et qui était éclairé par un œil de bœuf donnant sur l'angle obscur où les fortifications de la ville se joignaient aux rochers de la promenade, range-moi cela, que tout soit propre! Quant au salon, tu le laisseras, si tu veux en désordre, ajouta-t-elle en accompagnant ces mots d'un de ces sourires que les femmes réservent pour leur intimité et dont jamais les hommes ne peuvent connaître la piquante finesse.

— Ah, combien vous êtes jolie, s'écria la petite Bretonne.

—Eh! folles que nous sommes toutes, notre amant ne sera-t-il pas toujours notre plus belle parure.

Francine la laissa mollement couchée sur l'ottomane, et se retira pas à pas en devinant que, aimée ou non, sa maîtresse ne livrerait jamais M. de Montauran.

CHAPITRE XXVIII.

— Es-tu sûre de ce que tu me débites-là, ma vieille, disait Hulot à Barbette qui l'avait reconnu en entrant à Fougères.

— Avez-vous des yeux! tenez! Regardez les rochers de Saint-Sulpice, là, mon bon homme, au dret de Saint-Léonard.

Corentin tourna les yeux vers le sommet, dans la direction indiquée par le doigt de Barbette; et, comme le brouillard commençait à se dissiper, il put voir assez distinctement la colonne de fumée blanchâtre dont la femme de Galope-chopine avait parlé.

— Mais quand viendra-t-il? Hé, la vieille! Sera-ce ce soir ou cette nuit.

— Mon bon homme, reprit Barbette, je n'en sais *rin*.

— Pourquoi trahis-tu ton parti, dit vivement Hulot après avoir attiré la paysanne à quelques pas de Corentin.

— Ah! Monseigneur le général, voyez le pied de mon gars? hé bien, il est trempé dans le sang de mon homme tué par les chuins, sous votre respect, comme un veau, pour le punir des trois mots que vous m'avez arrachés, avant-hier, quand je labourais. Prenez mon gars puisque vous lui avez ôté son père et sa mère, mais faites-en un vrai bleu, mon bon homme, et qu'il puisse tuer beaucoup de chuins. Tenez, voilà sept cents écus, gardez-les lui. En les ménageant, il ira loin avec ça, puisque son père a été douze ans à les amasser.

Hulot regarda avec étonnement cette pay-

sanne pâle et ridée dont les yeux étaient secs.

— Mais toi, dit-il, toi, la mère, que vas-tu devenir ? Il vaut mieux que tu conserves cet argent.

— Moi, répondit-elle en branlant la tête avec tristesse, je n'ai plus besoin de rin ! Vous me *clancheriez* ben au fin fond de la tour de Mélusine, (et elle montra une des tours du château) que les chuins sauraient ben m'y venir tuer !

Elle embrassa son gars avec une sombre expression de douleur, le regarda, versa deux larmes, le regarda encore et disparut.

— Commandant, dit Corentin, voici une de ces occasions qui, pour être mises à profit, demandent plutôt deux bonnes têtes qu'une. Nous savons tout et nous ne savons rien. Faire cerner, dès à présent, la maison de mademoiselle de Verneuil, ce serait la mettre contre nous. Nous ne sommes pas, toi, moi, tes contre-chouans et tes deux bataillons, de force à lutter contre cette fille-là, si elle se met en tête de sauver son ci-devant. Ce garçon est homme de cour et par conséquent rusé, c'est un jeune homme et il a du cœur. Nous ne pourrions jamais nous en emparer à son entrée à Fougères.

Il s'y trouve d'ailleurs peut-être déjà. Faire des visites domiciliaires ? Absurdité ! Çà n'apprend rien, et çà tourmente les habitans.

— Je m'en vais, dit Hulot impatienté, donner au factionnaire du poste de Saint-Léonard la consigne d'avancer sa promenade de trois pas de plus, et il arrivera ainsi en face de la maison de mademoiselle de Verneuil. Je conviendrai d'un signe avec chaque sentinelle ; je me tiendrai au corps-de-garde ; et, quand on m'aura signalé l'entrée d'un jeune homme quelconque je prends un caporal et quatre hommes, et...

— Et, reprit Corentin en interrompant l'impétueux soldat, si le jeune homme n'est pas le marquis ; si le marquis n'entre pas par la porte ; s'il est déjà chez mademoiselle de Verneuil ; si, si...

Là, Corentin regarda le commandant avec un air de supériorité qui avait quelque chose de si insultant, que le vieux militaire s'écria : — Mille tonnerres de Dieu ! va te promener, citoyen de l'enfer. Est-ce que tout cela me regarde ! Si ce hanneton-là vient tomber dans un de mes corps-de-garde, il faudra bien que je le fusille; si j'apprends qu'il est dans une maison,

il faudra bien aussi que j'aille la cerner, le prendre et le fusiller! Mais, du diable si je me creuse la cervelle pour mettre de la boue sur mon uniforme.

— Commandant, la lettre des trois ministres t'ordonne d'obéir à mademoiselle de Verneuil.

— Citoyen, qu'elle vienne elle-même, je verrai ce que j'aurai à faire.

— Eh bien! citoyen, répliqua Corentin avec hauteur, elle ne tardera pas. Elle te dira, elle-même, l'heure et le moment où le ci-devant sera entré. Peut-être, même, ne sera-t-elle tranquille que quand elle t'aura vu poser les sentinelles et cerner sa maison.

— Le diable s'est fait homme, se dit douloureusement le vieux chef de demi-brigade en voyant Corentin qui remontait à grands pas l'escalier de la Reine, où cette scène avait eu lieu, et regagnait la porte Saint-Léonard.

— Il me livrera le citoyen Montauran, pieds et poings liés, reprit Hulot; et je me trouverai embêté d'un conseil de guerre à présider. — Après tout, dit-il en haussant les épaules, le Gars est un ennemi de la république, il m'a tué mon pauvre Gérard, et ce sera toujours un noble de moins. Au diable!

Il tourna lestement sur les talons de ses bottes, et alla visiter tous les postes de la ville en sifflant *la Marseillaise*.



CHAPITRE XXIX.

Mademoiselle de Verneuil était plongée dans une de ces méditations dont les mystères restent comme ensevelis dans les abîmes de l'ame, et dont les mille sentimens contradictoires ont souvent prouvé à ceux qui en ont été la proie

qu'on peut avoir une vie orageuse et passionnée entre quatre murs, sans même quitter l'ottomane sur laquelle se consume alors l'existence.

Arrivée au dénouement du drame qu'elle était venue chercher, cette fille en faisait tour à tour passer devant elle les scènes d'amour et de colère qui avaient si puissamment animé sa vie pendant les dix jours écoulés depuis sa rencontre avec le marquis. En ce moment le bruit d'un pas d'homme retentit dans le salon qui précédait sa chambre, elle tressaillit; la porte s'ouvrit, elle tourna vivement la tête, et vit Corentin.

— Petite tricheuse! dit en riant le sbire, l'envie de me tromper vous prendra-t-elle encore? Ah! Marie! Marie! vous jouez un jeu bien dangereux en ne m'intéressant pas à votre partie, en en décidant les coups sans me consulter. Si le marquis a échappé à son sort....

— Cela n'a pas été votre faute, n'est-ce pas? répondit mademoiselle de Verneuil avec une ironie profonde. Monsieur, reprit-elle d'une voix grave, de quel droit venez-vous encore chez moi?

— Chez vous, demanda-t-il d'un ton amer.

— Vous m'y faites songer, répliqua-t-elle

avec noblesse, je ne suis pas chez moi. Vous avez peut-être sciemment choisi cette maison pour y commettre plus sûrement vos assassinats. Je vais en sortir. J'irais dans un désert pour ne plus voir des..... des espions.

— Cette maison n'est ni à vous ni à moi, répondit Corentin, elle est au gouvernement. Quant à en sortir, vous n'en ferez rien, ajouta-t-il en lui lançant un regard diabolique.

Mademoiselle de Verneuil se leva par un mouvement d'indignation, s'avança de quelques pas; mais tout à coup elle s'arrêta en voyant Corentin qui releva le rideau de la fenêtre et se prit à sourire en l'invitant à venir près de lui.

Voyez-vous cette colonne de fumée, dit-il avec le calme profond qu'il savait conserver sur sa figure blême, quelque profondes que fussent ses émotions.

— Quel rapport peut-il exister entre mon départ et de mauvaises herbes auxquelles on a mis le feu, demanda-t-elle.

— Pourquoi votre voix est-elle si altérée? reprit Corentin. Pauvre petite! ajouta-t-il d'une voix douce, je sais tout. Le marquis vient aujourd'hui à Fougères, et ce n'est pas dans l'intention de nous le livrer que vous avez arrangé si

voluptueusement ce boudoir, ces fleurs et ces bougies.

Mademoiselle de Verneuil pâlit, en voyant la mort du marquis écrite dans les yeux de ce tigre à face humaine, et ressentit pour son amant un amour qui tenait du délire. Chacun de ses cheveux lui versa dans la tête une atroce douleur qu'elle ne put soutenir, et elle tomba sur l'ottomane.

Corentin resta un moment les bras croisés sur la poitrine, moitié content d'une torture qui le vengeait de tous les sarcasmes et du dédain dont cette femme l'avait accablé, moitié chagrin de voir souffrir une créature dont il lui était impossible de secouer le joug.

— Elle l'aime, se dit-il d'une voix sourde.

— L'aimer, s'écria-t-elle, eh! qu'est-ce que signifie ce mot? Corentin! il est ma vie, mon ame, mon souffle.

Elle se jeta aux pieds de cet homme dont le calme l'épouvantait.

— Ame de boue, lui dit-elle, j'aime mieux m'avilir pour lui obtenir la vie, que de m'avilir pour la lui ôter. Je veux le sauver aux prix de tout mon sang. Parle, que te faut-il?

Corentin tressaillit.

— Je venais prendre vos ordres, Marie, dit-il d'un son de voix plein de douceur et en la relevant avec une gracieuse politesse. Oui, Marie, vos injures ne m'empêcheront pas d'être tout à vous, pourvu que vous ne me trompiez plus. Vous savez, Marie, qu'on ne me dupe jamais impunément.

— Ah! si vous voulez que je vous aime, Corentin, aidez-moi à le sauver.

— Eh bien! à quelle heure vient le marquis, dit-il en s'efforçant de faire cette demande d'un ton calme.

— Hélas! je n'en sais rien.

Ils se regardèrent tous deux en silence.

— Je suis perdue, se disait mademoiselle de Verneuil.

— Elle me trompe, pensait Corentin.

— Marie, reprit-il, j'ai deux maximes. L'une, de ne jamais croire un mot de ce que disent les femmes, c'est le moyen de ne pas être leur dupe; l'autre, de toujours chercher si elles n'ont pas quelque intérêt à faire le contraire de ce qu'elles ont dit et à se conduire en sens inverse des actions dont elles veulent bien nous confier le secret. Je crois que nous nous entendons maintenant.

— A merveille, répliqua mademoiselle de Verneuil. Vous voulez des preuves de ma bonne foi ; mais je les réserve pour le moment où vous m'en aurez donné de la vôtre.

— Adieu, mademoiselle, dit sèchement Corentin.

— Allons, reprit la jeune fille en souriant, asseyez-vous, mettez-vous là et ne boudez pas, sinon je saurais bien me passer de vous pour sauver le marquis. Quant aux trois cent mille francs que vous voyez toujours étalés devant vous, je puis vous les mettre en or, là, sur cette cheminée, à l'instant où le marquis sera en sûreté.

Corentin se leva, recula de quelques pas et regarda mademoiselle de Verneuil.

— Vous êtes devenue riche en peu de temps, dit-il d'un ton dont l'amertume était mal déguisée.

— M. de Montauran, reprit-elle en souriant de pitié, pourra vous offrir lui-même bien davantage pour sa rançon. Ainsi, prouvez-moi que vous avez les moyens de le garantir de tout danger, et...

— Ne pouvez-vous pas, s'écria tout-à-coup Corentin, le faire évader au moment même de

son arrivée puisque Hulot en ignore l'heure et...
— Il s'arrêta comme s'il se reprochait à lui-même d'en trop dire.

— Mais est-ce bien vous qui me demandez une ruse, reprit-il en souriant de la manière la plus naturelle? Écoutez, Marie, je suis certain de votre loyauté. Promettez-moi de me dédommager de tout ce que je perds en vous servant, et j'endormirai si bien cette buse de commandant, que le marquis sera libre à Fougères comme à Saint-James.

— Je vous le promets, répondit la jeune fille avec une sorte de solennité.

— Non pas ainsi, reprit-il, jurez-le moi par votre mère.

Mademoiselle de Verneuil tressaillit; et, levant une main tremblante, elle fit le serment demandé par cette homme dont les manières venaient de changer subitement.

— Vous pouvez disposer de moi, dit Corentin. Ne me trompez pas et vous me bénirez ce soir.

— Je vous crois, Corentin, s'écria mademoiselle de Verneuil tout attendrie. Elle le salua par une douce inclination de tête, et lui sourit avec une bonté mêlée de surprise en lui voyant

sur la figure une expression de tendresse mélancolique.

— Quelle ravissante créature, s'écria Corentin en s'éloignant. Ne l'aurai-je donc jamais, pour en faire à la fois, l'instrument de ma fortune et la source de mes plaisirs. Se mettre à mes pieds, elle!... Oh! oui, le marquis périra. Et si je ne puis obtenir cette femme qu'en la plongeant dans un bourbier, je l'y plongerai.

— Enfin, se dit-il à lui-même en arrivant sur la place où ses pas le conduisirent à son insu, elle ne se défie peut-être plus de moi. Cent mille écus à l'instant! Elle me croit avare. C'est une ruse, ou elle l'a épousé.

Corentin, perdu dans ses pensées, n'osait prendre une résolution. Le brouillard que le soleil avait dissipé vers le milieu du jour, reprenait insensiblement toute sa force et devint si épais que Corentin n'apercevait plus les arbres même à une faible distance.

— Voilà un nouveau malheur, se dit-il en rentrant à pas lents chez lui. Il est impossible d'y voir à six pas. Le temps les protége. Surveillez donc une maison gardée par un tel brouillard.

— Qui vive, s'écria-t-il en saisissant le bras

d'un inconnu qui semblait avoir grimpé sur la promenade à travers les roches les plus périlleuses.

— C'est moi, répondit naïvement une voix enfantine.

— Ah ! c'est le petit gars au pied rouge. Ne veux-tu pas venger ton père, lui demanda Corentin.

— Oui ! dit l'enfant.

— C'est bien. Connais-tu le Gars ?

— Oui.

— C'est encore mieux. Eh bien ! ne me quitte pas, sois exact à faire tout ce que je te dirai, tu achèveras l'ouvrage de ta mère, et tu gagneras des gros sous. Aimes-tu les gros sous ?

— Oui.

— Tu aimes les gros sous et tu veux tuer le Gars, je prendrai soin de toi.

— Allons, se dit Corentin après une pause, Marie, tu nous le livreras toi-même ! Elle est trop violente pour juger le coup que je m'en vais lui porter, d'ailleurs, la passion ne réfléchit jamais. Elle ne connaît pas l'écriture du marquis, voici donc le moment de tendre le piége dans lequel son caractère la fera donner tête baissée. Mais pour assurer le succès de ma

ruse, Hulot m'est nécessaire, et je cours le voir.

En ce moment mademoiselle de Verneuil et Francine délibéraient sur les moyens de soustraire le marquis à la douteuse générosité de Corentin et aux baïonnettes de Hulot.

— Je vais aller le prévenir, s'écriait la petite Bretonne.

— Folle, sais-tu donc où il est? Moi-même, aidée par tout l'instinct du cœur, je pourrais bien le chercher long-temps, sans le rencontrer.

Après avoir inventé bon nombre de ces projets insensés si faciles à exécuter au coin du feu, mademoiselle de Verneuil s'écria : — Quand je le verrai, son danger m'inspirera.

Puis elle se plut, comme tous les esprits ardens, à ne vouloir prendre son parti qu'au dernier moment, se fiant à son étoile ou à cet instinct d'adresse qui abandonne rarement les femmes. Jamais peut-être son cœur n'avait subi d'aussi fortes contractions. Tantôt elle restait comme stupide, les yeux fixes; et tantôt, au moindre bruit, elle tressaillait comme ces arbres presque déracinés que les bûcherons agitent fortement avec une corde pour en hâter la chute. Tout-à-

coup une détonation violente, produite par la décharge d'une douzaine de fusils, retentit dans le lointain. Mademoiselle de Verneuil pâlit, saisit la main de Francine, et lui dit : — Je meurs, ils me l'ont tué.

Le pas pesant d'un soldat se fit entendre dans le salon. Francine épouvantée se leva et introduisit un caporal. Le républicain, après avoir fait un salut militaire à mademoiselle de Verneuil, lui présenta des lettres dont le papier n'était pas très-propre. Le soldat, ne recevant aucune réponse de la jeune fille, lui dit en se retirant : — Madame, c'est de la part du commandant.

Mademoiselle de Verneuil, en proie à de sinistres pressentimens, lisait une lettre écrite probablement à la hâte par Hulot.

« Mademoiselle, mes contre-chouans viennent de s'emparer d'un des messagers du Gars. Parmi les lettres interceptées, celle que je vous transmets peut vous être de quelque utilité, etc. »

— Grâce au ciel, ce n'est pas lui qu'ils viennent de tuer, s'écria-t-elle en jetant cette lettre au feu.

Elle respira plus librement et lut avec avidité le billet qu'on venait de lui envoyer, il

était du marquis et semblait adressé à madame du Gua.

« Non, mon ange, je n'irai pas ce soir à la Vivetière. Ce soir, vous perdez votre gageure avec le comte et je triomphe de la république en la personne de cette fille délicieuse qui vaut, certes bien, une nuit! convenez-en? Ce sera le seul avantage réel que je remporterai dans cette campagne, car la Vendée se soumet. Il n'y a plus rien à faire en France; et nous repartirons sans doute ensemble pour l'Angleterre; mais à demain les affaires sérieuses. »

Le billet lui échappa des mains, elle ferma les yeux, garda un profond silence, et resta penchée en arrière, la tête appuyée sur un coussin. Après une longue pause, elle leva les yeux sur la pendule qui alors marquait quatre heures.

— Et monsieur se fait attendre, dit-elle avec une cruelle ironie.

— Oh! s'il pouvait ne pas venir, reprit Francine.

— S'il ne venait pas, dit Marie d'une voix sourde, j'irais au-devant de lui; moi! Mais non, il ne peut tarder maintenant. Francine, suis-je bien belle?

— Vous êtes bien pâle !

— Vois reprit mademoiselle de Verneuil, cette chambre parfumée, ces fleurs, ces lumières, cette vapeur enivrante, tout ici pourra-t-il bien donner l'idée d'une vie céleste à celui que je veux plonger cette nuit dans les délices de l'amour.

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle.

— Je suis trahie, trompée, abusée, jouée, rouée, perdue, et je veux le tuer, le déchirer. Mais oui, il y avait toujours dans ses manières un mépris qu'il cachait mal, et que je ne voulais pas voir ! Oh, j'en mourrai ! — Sotte que je suis, dit-elle en riant, il vient, j'ai la nuit pour lui apprendre, que mariée ou non, un homme qui m'a possédée ne peut plus m'abandonner. Je lui mesurerai la vengeance à l'offense et il périra désespéré. Je lui croyais quelque grandeur dans l'âme, mais c'est sans doute le fils d'un laquais ! Il m'a certes bien habilement trompée, car j'ai peine à croire encore que l'homme capable de me livrer à Pille-miche sans pitié, puisse descendre à des fourberies dignes de Scapin. Il est si facile de se jouer d'une femme aimante, que c'est la dernière des lâchetés. Qu'il me tue, bien ! mais mentir,

lui que j'avais tant grandi. A l'échafaud ! à l'échafaud ! Ah ! je voudrais le voir guillotiner. Suis-je donc si cruelle ? Il ira mourir couvert de caresses, de baisers qui lui auront valu vingt ans de vie.

— Marie, reprit Francine avec une douceur angélique, comme tant d'autres, soyez victime de votre amant, mais ne vous faites ni sa maîtresse ni son bourreau. Gardez son image au fond de votre cœur sans vous la rendre à vous-même cruelle. S'il n'y avait aucune joie dans un amour sans espoir, que deviendrions-nous, pauvres femmes que nous sommes ! Ce Dieu, Marie, auquel vous ne pensez jamais, nous récompensera d'avoir obéi à notre vocation sur la terre : aimer et souffrir !

— Petite chatte, répondit mademoiselle de Verneuil en caressant la main de Francine, comme ta voix est douce et séduisante ! Que la raison a d'attraits sous ta forme ! Je voudrais bien t'obéir....

— Vous lui pardonnez, vous ne le livrerez pas ?

— Tais-toi, ne me parle plus de cet homme-là. Comparé à lui, Corentin est une noble créature. Me comprends-tu ?

Elle se leva en cachant sous une figure hor-

riblement calme, et l'égarement qui la saisit et une soif inextinguible de vengeance. Sa démarche lente et mesurée annonçait je ne sais quoi d'irrévocable dans ses résolutions. En proie à ses pensées, dévorant son injure et trop fière pour avouer le moindre de ses tourmens, elle alla au poste de la porte Saint-Léonard pour y demander la demeure du commandant.

A peine était-elle sortie de sa maison que Corentin y entra.

— Oh! monsieur Corentin, s'écria Francine, si vous vous intéressez à ce jeune homme, sauvez-le, mademoiselle va le livrer. Ce misérable papier a tout détruit.

Corentin prit négligemment la lettre en demandant : — Et où est-elle allée?

— Je ne sais.

— Je cours, dit-il, la sauver de son propre désespoir.

Il disparut en emportant la lettre, franchit la maison avec rapidité, et dit au petit gars qui jouait devant la porte : — Par où s'est dirigée la dame qui vient de sortir?

Le fils de Galope-chopine fit quelques pas avec Corentin pour lui montrer la rue en pente qui menait à la porte Saint-Léonard.

— C'est par-là, dit-il.

En ce moment quatre hommes entrèrent chez mademoiselle de Verneuil, sans avoir été vus ni par le petit gars, ni par Corentin.

— Retourne à ton poste, répondit l'espion. Aie l'air de t'amuser à faire tourner le locqueteau des persiennes, mais veille bien, et regarde partout, même sur les toits



CHAPITRE XXX.

Corentin s'élança rapidement dans la direction indiquée par le petit gars, crut reconnaître mademoiselle de Verneuil au milieu du brouillard et la rejoignit effectivement au moment où elle atteignait le poste Saint-Léonard.

— Où allez-vous? dit-il en lui offrant le bras, vous êtes pâle, qu'est-il donc arrivé? Est-il convenable de sortir ainsi toute seule, prenez mon bras.

— Où est le commandant, lui demanda-t-elle.

A peine mademoiselle de Verneuil avait-elle achevé sa phrase, qu'elle entendit le mouvement d'une reconnaissance militaire en dehors de la porte Saint-Léonard, et distingua bientôt la grosse voix de Hulot au milieu du tumulte.

— Tonnerre de Dieu! s'écria-t-il, jamais je n'ai vu moins clair à faire la ronde. Ce ci-devant a commandé le temps, je crois.

— De quoi vous plaignez-vous, répondit Mademoiselle de Verneuil en lui serrant fortement le bras. Ce brouillard peut cacher dans ses ténèbres les instrumens de la vengeance comme ceux de la perfidie. — Monsieur le commandant, ajouta-t-elle à voix basse, il s'agit de prendre avec moi des mesures telles qu'il ne puisse pas échapper aujourd'hui

Hulot tressaillit.

— Est-il chez vous? lui demanda-t-il d'une voix émue.

— Non répondit-elle, mais vous me donne-

rez un homme sûr, et je l'enverrai vous avertir de l'arrivée de ce marquis.

— Qu'allez-vous faire? dit Corentin avec empressement. Un soldat chez vous l'effaroucherait, mais un enfant, et j'en trouverai un, n'inspirera pas de défiance...

— Commandant, reprit mademoiselle de Verneuil, grâce à ce brouillard que vous maudissez, vous pouvez, dès à présent, cerner ma maison. Mettez des soldats partout. Placez un poste dans l'église Saint-Léonard pour vous assurer de l'esplanade sur laquelle donnent les fenêtres de mon salon. Apostez des hommes sur la promenade, car, quoique la fenêtre de ma chambre soit à vingt pieds du sol, le désespoir prête quelquefois la force de franchir les distances les plus périlleuses. Écoutez! Je le ferai probablement sortir par la porte de ma maison; ainsi, ne donnez qu'à un homme courageux la mission de la surveiller; car, dit-elle en poussant un soupir, on ne peut pas lui refuser de la bravoure, et il se défendra!

— Gudin, s'écria le commandant.

Aussitôt le jeune Fougerais s'élança du milieu de la troupe dont Hulot était accompagné et qui avait gardé ses rangs à une certaine distance,

— Écoute, mon garçon, lui dit le vieux militaire à voix basse. Ce tonnerre de fille nous livre le Gars sans que je sache pourquoi, c'est égal, ça n'est pas notre affaire. Tu prendras dix hommes avec toi et tu te placeras de manière à garder le cul-de-sac au fond duquel est la maison de cette fille; mais, arrange-toi pour qu'on ne voie, ni toi ni tes hommes.

— Oui, mon commandant, je connais le terrain.

— Eh bien! mon enfant, reprit Hulot, Beaupied viendra t'avertir de ma part du moment où il faudra jouer du bancal. Tâche de joindre toi-même le marquis; et si tu peux le tuer, afin que je n'aie pas à le fusiller juridiquement, tu seras lieutenant dans quinze jours, ou je ne me nomme pas Hulot.

— Tenez, mademoiselle, voici un lapin qui ne boudera pas, dit-il à la jeune fille en lui montrant Gudin. Il fera bonne garde devant votre maison, et si le ci-devant en sort ou veut y entrer, il ne le manquera pas.

Gudin partit avec une dixaine de soldats.

— Savez-vous bien ce que vous faites, disait tout bas Corentin à mademoiselle de Verneuil.

Elle ne lui répondit pas, et vit partir avec une sorte de contentement les hommes qui, sous les ordres d'un sous-lieutenant, allèrent se placer sur la promenade, et ceux qui, suivant les instructions de Hulot, se postèrent le long des flancs obscurs de l'église Saint-Léonard.

— Il y a des maisons qui tiennent à la mienne, dit-elle au commandant, cernez-les aussi. Ne nous préparons pas de repentir en négligeant une seule des précautions à prendre.

— Elle est enragée, pensa Hulot.

— Ne suis-je pas prophète, lui dit Corentin à l'oreille. Quant à celui que je vais mettre chez elle, c'est le petit gars au pied sanglant; ainsi....

Il n'acheva pas. Mademoiselle de Verneuil s'était, par un mouvement soudain, élancée vers sa maison, où il la suivit en sifflant comme un homme heureux. Quand il la rejoignit, elle avait déjà atteint le seuil de la porte où Corentin retrouva le fils de Galope-chopine.

— Mademoiselle, lui dit-il, prenez avec vous ce petit garçon; vous ne pouvez pas avoir d'émissaire plus innocent et plus actif.

— Quand tu auras vu le gars entré, quelque chose qu'on te dise, sauve-toi, et viens me trouver au corps-de-garde. Je te donnerai

de quoi manger de la galette pendant toute ta vie.

A ces mots, soufflés pour ainsi dire dans l'oreille du petit gars, Corentin se sentit presser fortement la main par le jeune Breton qui suivit mademoiselle de Verneuil.

— Maintenant, mes bons amis, expliquez-vous quand vous voudrez ! s'écria Corentin lorsque la porte se ferma. Si tu fais jamais l'amour, mon petit marquis, ce sera dans un tombeau.

Mais Corentin ne put se résoudre à quitter de vue cette maison fatale, et se rendit sur la Promenade où il trouva le commandant occupé à donner quelques ordres. Bientôt la nuit vint. Deux heures s'écoulèrent sans que les différentes sentinelles placées de distance en distance, eussent rien aperçu qui pût faire soupçonner que le marquis avait franchi la triple enceinte d'hommes attentifs et cachés qui cernaient les trois côtés par lesquels la tour du Papegaut était accessible. Vingt fois Corentin était allé de la Promenade au corps-de-garde, vingt fois son attente avait été trompée, et son jeune émissaire n'était pas encore venu le trouver. Abîmé dans ses pensées, le sbire marchait lentement

sur la Promenade en éprouvant le martyre que lui faisaient subir trois passions terribles dans leur choc : l'amour, l'avarice, l'ambition. Huit heures sonnèrent à toutes les horloges. La lune se levait fort tard; le brouillard et la nuit enveloppaient alors dans d'effroyables tenèbres les lieux où le drame conçu par cet homme allait se dénouer. Ce fourbe sut imposer silence à ses passions, se croisa fortement les bras sur la poitrine, et ne quitta pas des yeux la fenêtre qui s'élevait comme un fantôme lumineux au-dessus de cette tour. Quand sa marche le conduisait du côté des vallées au bord des précipices, il épiait machinalement le brouillard sillonné par les lueurs pâles de quelques lumières qui brillaient çà et là dans les maisons de la ville ou des faubourgs, au-dessus et au-dessous du rempart. Le silence profond qui régnait n'était troublé que par le murmure du Nançon, par les coups lugubres et périodiques du beffroi, par les pas lourds des sentinelles, ou par le bruit des armes, quand on venait d'heure en heure relever les postes. Tout était devenu solennel, les hommes et la nature.

— Il fait noir comme dans la gueule d'un loup, dit en ce moment Pille-miche.

— Va toujours, répondit Marche-à-terre, et ne parle pas plus qu'un chien mort.

— J'ose à peine respirer, répliqua le chouan.

— Si celui qui vient de laisser rouler une pierre veut que son cœur serve de gaîne à mon couteau, il n'a qu'à recommencer, dit Marche-à-terre d'une voix si basse qu'elle se confondait avec le frissonnement des eaux du Nançon.

— Mais c'est moi, dit Pille-miche.

— Eh bien, vieux sac à cidre, reprit le chef, glisse sur ton ventre comme une anguille de haie, sinon, nous allons laisser là nos carcasses plus tôt qu'il ne le faudra

— Hé! marche-à-terre, dit en continuant l'incorrigible Pille-miche, qui s'aida de ses mains pour se hisser sur le ventre, et arriva sur la ligne où se trouvait son camarade à l'oreille duquel il parla d'une voix si étouffée, que les chouans dont ils étaient suivis n'entendirent pas une syllabe.

— Hé! Marche-à-terre, s'il faut en croire notre Grande Garce, il doit y avoir un fier butin là-haut. Veux-tu faire part à nous deux?

— Écoute, Pille-miche! dit Marche-à-terre en s'arrêtant à plat ventre.

Toute la troupe imita ce mouvement, tant les

chouans étaient excédés par les difficultés que le précipice opposait à leur marche.

— Je te connais, reprit Marche-à-terre, pour être un de ces bons Jean-prend-tout, qui aiment autant donner des coups que d'en recevoir, quand il n'y a que cela à choisir. Nous ne venons pas ici pour chausser les souliers des morts, nous sommes diables contre diables, et malheur à ceux qui auront les griffes courtes. La Grande Garce nous envoie ici pour sauver le Gars. Il est là, tiens, lève ton nez de chien et regarde cette fenêtre, au-dessus de la tour du Papegaut.

En ce moment minuit sonna. La lune se leva et donna au brouillard l'apparence d'une fumée blanche. Pille-miche serra violemment le bras de Marche-à-terre et lui montra silencieusement, à dix pieds au-dessus d'eux, le fer triangulaire de quelques bayonnettes luisantes.

— Les bleus y sont déjà, dit Pille-miche, nous n'aurons rien de force.

— Patience, répondit Marche-à-terre, si j'ai bien tout examiné ce matin, nous devons trouver au bas de la tour du Papegaut, entre les remparts de la Promenade, une petite place où l'on met toujours du fumier, et l'on peut se laisser tomber là dessus comme sur un lit.

— Si Saint Labre, dit Pille-miche, voulait changer en bon cidre le sang qui va couler, les Fougerais en trouveraient demain une terrible provision.

— Chut !

Et Marche-à-terre couvrit de sa large main la bouche de son ami ; puis, un avis sourdement donné par lui, courut de rang en rang jusqu'au dernier des chouans suspendus dans les airs, parmi les bruyères des schistes.

En effet, Corentin avait une oreille trop exercée pour n'avoir pas entendu le froissement de quelques arbustes tourmentés par les chouans, ou le bruit léger des petits fragmens de roches qui roulèrent au bas du précipice. Il était alors arrivé jusqu'au bord de l'esplanade.

Marche-à-terre, qui semblait posséder le don de voir dans l'obscurité, ou dont les sens, continuellement en mouvement, devaient avoir acquis la finesse de ceux des sauvages, avait entrevu Corentin; ou, comme un chien bien dressé, peut-être l'avait-il senti.

Alors le diplomate eut beau écouter le silence et regarder de tous ses yeux le mur naturel formé par les schistes, il n'y put rien découvrir. Si la lueur douteuse du brouillard lui permit d'aper-

cevoir quelques chouans, il les prit pour des fragmens du rocher, tant ces corps humains gardèrent bien l'apparence d'une nature inerte. Le danger de la troupe dura peu. Corentin fut attiré par un bruit très-distinct qui se fit entendre à l'autre extrémité de la Promenade, au point où cessait le mur de soutenement et où commençait la pente rapide du rocher. Un sentier tracé sur le bord des schistes et qui communiquait à l'escalier de la Reine aboutissait précisément à ce point d'intersection. Au moment où Corentin y arriva, il vit une figure s'élever comme par enchantement, et quand il avança la main pour s'emparer de cet être fantastique ou réel auquel il ne supposait pas de bonnes intentions, il rencontra les formes rondes et moelleuses d'une femme.

— Que le diable vous emporte, ma bonne! dit-il en murmurant. Si vous n'aviez pas eu affaire à moi, vous auriez pu attraper une balle dans la tête... Mais d'où venez-vous et où allez-vous à cette heure-ci? Êtes-vous muette? — C'est cependant bien une femme, se dit-il à lui-même.

Le silence devenant suspect, l'inconnue répondit d'une voix qui annonçait un grand effroi:

— Ah! mon bon homme, je revenons de la veillée.

— C'est la prétendue mère du marquis, se dit Corentin. Voyons ce qu'elle va faire.

— Eh bien! allez par-là, la vieille, reprit-il à haute voix en feignant de ne pas la reconnaître. A gauche donc, si vous ne voulez pas être fusillée!

Il resta immobile; mais en voyant madame du Gua se diriger vers la tour du Papegaut, il la suivit de loin avec une adresse diabolique.

Pendant cette fatale rencontre, les chouans s'étaient très-habilement postés sur les tas de fumier vers lesquels Marche-à-terre les avait guidés.

— Voilà la Grande Garce! se dit tout bas Marche-à-terre, en se dressant sur ses pieds le long de la tour comme aurait pu faire un ours.

— Nous sommes là, dit-il à la dame.

— Bien! répondit madame du Gua. Si tu peux trouver une échelle dans la maison dont le jardin aboutit à six pieds au-dessous du fumier, le Gars serait sauvé. Vois-tu cet œil-de-bœuf là-haut? il donne dans un cabinet de toilette attenant à la chambre à coucher, c'est là qu'il faut

arriver. Ce pan de la tour au bas duquel vous êtes, est le seul qui ne soit pas cerné. Les chevaux sont prêts, et si tu as gardé le passage du Nançon, en un quart-d'heure nous devons le mettre hors de danger, malgré sa folie. Mais si cette catin veut le suivre, poignardez-la,

Corentin apercevant dans l'ombre quelques-unes des formes indistinctes qu'il avait d'abord prises pour des pierres, se mouvoir avec adresse, alla sur-le-champ au poste de la porte Saint-Léonard, où il trouva le commandant dormant tout habillé sur le lit de camp.

— Laissez-le donc, dit brutalement Beau-pied à Corentin, il ne fait que de se poser là.

— Qu'y a-t-il, demanda Hulot.

— Les chouans sont ici, répondit Corentin.

— Impossible, mais tant mieux! s'écria le commandant tout endormi qu'il était, au moins l'on se battra.

Lorsque Hulot arriva sur la Promenade, Corentin lui montra dans l'ombre la singulière position occupée par les chouans.

— Ils auront trompé ou étouffé les sentinelles que j'ai placées entre l'escalier de la Reine et le château, s'écria le commandant. Ah! quel tonnerre de brouillard. Mais patience; je vais en-

voyer, au pied du rocher, une cinquantaine d'hommes, sous la conduite d'un lieutenant. Il ne faut pas les attaquer là, car ces animaux-là sont si durs qu'ils se laisseraient rouler jusqu'en bas du précipice comme des pierres, sans se casser un membre.

La cloche fêlée du beffroi sonna deux heures lorsque le commandant revint sur la Promenade, après avoir pris les précautions militaires les plus sévères, afin de se saisir des chouans commandés par Marche-à-terre. En ce moment, tous les postes ayant été doublés, la maison de mademoiselle de Verneuil était devenue le centre d'une petite armée.

Le commandant trouva Corentin absorbé dans la contemplation de la fenêtre qui dominait la tour du Papegaut.

— Citoyen, lui dit Hulot, je crois que le ci-devant nous embête; car rien n'a encore bougé.

— Il est là, s'écria Corentin en montrant la fenêtre. J'ai vu l'ombre d'un homme sur les rideaux! Je ne comprends pas ce qu'est devenu mon petit gars. Ils l'auront tué ou séduit. Tiens, commandant, vois-tu? voici un homme! marchons!

— Je n'irai pas le saisir au lit, tonnerre de Dieu! Il sortira, s'il est entré; alors, Gudin ne le manquera pas, s'écria Hulot qui avait ses raisons pour attendre.

— Allons, commandant, je t'enjoins, au nom de la loi, de marcher à l'instant sur cette maison.

— Tu es encore un joli coco pour vouloir me faire aller.

Sans s'émouvoir de la colère du commandant, Corentin lui dit froidement : — Tu m'obéiras!

Puis, il tira de sa poche un papier.

— Voici un ordre en bonne forme, signé du ministre de la guerre, qui t'y forcera, reprit-il. Est-ce que tu t'imagines que nous sommes assez simples pour laisser cette fille-là agir comme elle l'entend.

— Je prends la liberté, citoyen, de t'envoyer faire... tu me comprends? Suffit. Pars du pied gauche, laisse-moi tranquille et plus vite que ça.

— Mais lis, dit Corentin.

— Ne m'embête pas de tes fonctions, s'écria Hulot indigné de recevoir des ordres d'un être qu'il trouvait si méprisable.

En ce moment, le fils de Galope-chopine

se trouva au milieu d'eux comme un rat qui serait sorti de terre.

— Le Gars est en route, s'écria-t-il.

— Par où....

— Par la rue Saint-Léonard.

— Beaupied, dit Hulot à l'oreille du caporal qui se trouvait auprès de lui, cours prévenir l'adjudant de s'avancer sur la maison et de faire un joli petit feu de file : tu m'entends!

Le caporal partit.

— Par file à gauche, en avant sur la tour, vous autres, s'écria le commandant.



CHAPITRE XXXI.

Quand les passions arrivent à une catastrophe, elles nous soumettent à une puissance d'enivrement bien supérieure aux mesquines irritations du vin ou de l'opium. La lucidité que contractent alors les idées, la délicatesse des sens trop

exaltés, produisent les effets les plus étranges et les plus inattendus. Alors, en se trouvant sous la tyrannie d'une même pensée, certaines personnes aperçoivent clairement les objets les moins perceptibles, tandis que les choses les plus palpables sont pour eux comme si elles n'existaient pas. Mademoiselle de Verneuil était en proie à cette espèce d'ivresse qui fait de la vie réelle une vie semblable à celle des somnambules, lorsqu'après avoir lu la lettre du marquis, elle s'empressa de tout ordonner pour qu'il ne pût échapper à sa vengeance, comme naguère elle avait tout préparé pour une fête d'amour.

Mais quand elle vit sa maison soigneusement entourée, par ses ordres, d'un triple rang de baïonnettes, une lueur soudaine brilla dans son ame; elle jugea sa propre conduite et pensa avec une sorte d'horreur qu'elle venait de commettre un crime. Dans un premier mouvement d'anxiété, elle s'élança vivement vers le seuil de sa porte, et y resta pendant un moment immobile, en s'efforçant de réfléchir sans pouvoir achever une idée. Elle doutait si complètement de ce qu'elle venait de faire, qu'elle chercha pourquoi elle se trouvait dans l'antichambre de sa maison, en tenant un enfant

inconnu par la main. Devant elle, des milliers d'étincelles nageaient en l'air comme des langues de feu. Elle se mit à marcher pour secouer l'horrible torpeur dont elle était enveloppée; mais, semblable à une personne qui sommeille, aucun objet ne lui apparaissait avec sa forme ou ses couleurs vraies. Elle serrait la main du petit garçon avec une violence qui ne lui était pas ordinaire, et l'entraînait par une marche si précipitée, qu'elle semblait avoir l'activité d'une folle.

Elle ne vit rien de tout ce qui était dans le salon quand elle le traversa, et cependant elle y fut saluée par trois hommes qui se séparèrent pour lui donner passage.

— La voici, dit l'un d'eux.

— Elle est bien belle, s'écria le prêtre.

— Oui, répondit le premier; mais comme elle est pâle et agitée....

— Et distraite, ajouta le troisième, elle ne nous voit pas.

A la porte de sa chambre, mademoiselle de Verneuil aperçut la figure douce et joyeuse de Francine qui lui dit à l'oreille: — Il est là, Marie.

Alors mademoiselle de Verneuil se réveilla, put réfléchir, regarda l'enfant qu'elle tenait,

la reconnut et répondit à Francine : — Enferme ce petit garçon, et, si tu veux que je vive, garde-toi bien de le laisser s'évader.

En prononçant ces paroles avec lenteur, elle avait fixé les yeux sur la porte de sa chambre, où ils restèrent attachés avec une si effrayante immobilité, qu'on eût dit qu'elle voyait sa victime à travers l'épaisseur des panneaux.

Elle poussa doucement la porte, et la ferma sans se retourner, car elle aperçut le marquis debout devant la cheminée. Sans être trop recherchée, sa toilette avait un certain air de fête et de parure qui ajoutait encore à l'éclat que presque toutes les femmes trouvent à leurs amans.

A cet aspect, mademoiselle de Verneuil retrouva toute sa présence d'esprit. Ses lèvres, fortement contractées quoiqu'entr'ouvertes, laissèrent voir l'émail de ses dents blanches et dessinèrent un sourire arrêté dont l'expression était plus terrible que voluptueuse. Elle marcha d'un pas lent vers le jeune homme; et, lui montrant du doigt la pendule, elle lui dit avec une sorte de gaieté :

— Un homme digne d'amour vaut bien la peine qu'on l'attende.

Mais, abattue par la violence de ses sentimens,

elle tomba sur le sopha qui se trouvait auprès de la cheminée.

— Ma chère Marie, que vous êtes séduisante quand vous êtes en colère! dit le marquis en s'asseyant auprès d'elle, lui prenant une main qu'elle laissa prendre et implorant un regard qu'elle refusait. — J'espère, continua-t-il d'une voix tendre et caressante, que Marie sera dans un instant bien chagrine d'avoir dérobé sa tête à son heureux mari.

En entendant ces mots, elle se tourna brusquement et le regarda dans les yeux.

— Que signifie ce regard terrible? reprit-il en riant. Que ta main est brûlante! mon amour, qu'as-tu?

— Mon amour! répondit-elle d'une voix sourde et altérée.

— Oui, dit-il en se mettant à genoux devant elle, en lui prenant les deux mains qu'il couvrit de baisers; oui, mon amour, je suis à toi pour la vie.

Elle le poussa violemment et se leva. Ses traits se contractèrent, elle rit comme rient les fous et lui dit : — Tu n'en crois pas un mot, homme plus fourbe que le plus ignoble scélérat.

Elle sauta vivement sur le poignard qui se

trouvait auprès d'un vase de fleurs, et le fit briller à deux doigts de la poitrine du jeune homme surpris.

— Bah! dit-elle en le jetant, je ne t'estime pas assez pour te tuer! Ton sang est même trop vil pour être versé par des soldats, et je ne vois pour toi que le bourreau.

Ces paroles furent péniblement prononcées d'un ton bas, et elle trépignait des pieds comme un enfant gâté qui s'impatiente. Le marquis s'approcha d'elle en cherchant à la saisir.

— Ne me touchez pas, s'écria-t-elle en se reculant par un mouvement d'horreur.

— Elle est folle, se dit le marquis au désespoir.

— Oui, folle! répéta-t-elle; mais pas encore assez pour être ton jouet. Que ne pardonnerais-je pas à la passion, mais vouloir me posséder sans amour, et l'écrire à cette...

— A qui donc ai-je écrit, demanda-t-il.

— A cette femme chaste qui voulait me tuer.

Là, le marquis pâlit, serra le dos du fauteuil qu'il tenait de manière à le briser et s'écria : — Si madame du Gua a été capable de cette noirceur....

Mademoiselle de Verneuil chercha la lettre, ne la retrouva plus, appela Francine, et la Bretonne vint.

— Où est cette lettre?

— Monsieur Corentin l'a prise.

— Corentin! Ah! je comprends tout, il a fait la lettre et m'a trompée comme il trompe, avec un art diabolique.

Après avoir jeté un cri perçant, elle alla tomber sur le sopha, et un déluge de larmes sortit de ses yeux. Le doute comme la certitude était horrible. Le marquis se précipita aux pieds de sa maîtresse, la serra contre son cœur en lui répétant dix fois ces mots, les seuls qu'il pût prononcer : — Pourquoi pleurer, mon ange? où est le mal? Tes injures ne sont-elles pas de l'amour, ne pleure pas, je t'aime! je t'aime toujours.

Tout à coup il se sentit presser par elle avec une force surnaturelle, et au milieu de ses sanglots : — Tu m'aimes donc, dit-elle.

— Tu en doutes encore, répondit-il d'un ton plein de mélancolie.

Elle se dégagea brusquement de ses bras et se sauva comme effrayée et confuse, à deux pas de lui.

— Si j'en doute, s'écria-t-elle.

Elle vit le marquis sourire avec une si douce ironie que les paroles expirèrent sur ses lèvres. Elle se laissa prendre par la main et conduire jusque sur le seuil de la porte. Mademoiselle de Verneuil aperçut au fond du salon un autel dressé à la hâte pendant son absence. Le prêtre était en ce moment revêtu de son costume sacerdotal. Des cierges allumés jetaient sur le plafond un éclat aussi doux que l'espérance. Elle reconnut dans les deux hommes qui l'avaient saluée, le comte de Bauvan et le chevalier de Renty, deux témoins choisis par M. de Montauran.

— Me refuseras-tu toujours? lui dit tout bas le marquis.

A cet aspect elle fit tout à coup un pas en arrière pour regagner sa chambre, tomba sur les genoux, leva les mains vers le marquis et lui cria : — Ah! pardon! pardon! pardon.

Sa voix s'éteignit, sa tête se pencha en arrière, ses yeux se fermèrent, et elle resta entre les bras du marquis et de Francine comme si elle eût expiré. Quand elle ouvrit les yeux, elle rencontra le regard du jeune chef, un regard plein d'une amoureuse bonté.

— Marie, patience ! cet orage est le dernier, dit-il.

— Le dernier, répéta-t-elle.

Francine et le marquis se regardèrent avec surprise, mais elle leur imposa silence par un geste.

— Appelez le prêtre, dit-elle, et laissez-moi seule avec lui.

Ils se retirèrent.

— Mon père, dit-elle au prêtre qui apparut soudain devant elle, mon père, dans mon enfance, un vieillard à cheveux blancs, semblable à vous, me répétait souvent qu'avec une foi bien vive on obtenait tout de Dieu ; est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondit le prêtre. Tout est possible à celui qui a tout créé.

Alors mademoiselle de Verneuil se précipita à genoux avec un incroyable enthousiasme.

— O mon Dieu ! dit-elle dans son extase, ma foi en toi est égale à mon amour pour lui ! inspire-moi ! Fais ici un miracle, ou prends ma vie.

— Vous serez exaucée, dit le prêtre.

Mademsiselle de Verneuil vint s'offrir à tous les regards en s'appuyant sur le bras de ce vieux prêtre à cheveux blancs. Une émotion profonde et secrète la livrait à l'amour d'un amant, plus brillante qu'en aucun jour passé ; car une sérénité pareille à celle que les peintres se plaisent à donner aux martyrs, imprimait à sa figure un caractère imposant. Elle tendit la main au marquis, et ils s'avancèrent ensemble vers l'autel où ils s'agenouillèrent. Ce mariage qui allait être béni à deux pas du lit nuptial ; cet autel, élevé à la hâte ; cette croix, ces vases, ce calice, apportés secrètement par un prêtre ; cette fumée d'encens répandue sous des corniches qui n'avaient encore vu que la fumée des repas ; ce prêtre qui ne portait qu'une étole par dessus sa soutane; ces cierges dans un salon, tout formait une scène touchante et bizarre qui achève de peindre ces temps de triste mémoire où la discorde civile avait renversé les institutions les plus saintes. Alors les cérémonies religieuses avaient toute la grâce des mystères : les enfans étaient ondoyés dans les chambres où gémissaient encore les mères ; comme autrefois, le Seigneur allait, simple et pauvre, consoler les mourans ; puis les jeunes filles recevaient pour la première

fois le pain sacré, dans le lieu même où elles jouaient la veille.

L'union du marquis et de mademoiselle de Verneuil allait être consacrée comme tant d'autres unions, par un acte contraire à la législation nouvelle; mais, plus tard, ces mariages bénis pour la plupart au pied des chênes, furent tous scrupuleusement reconnus. Le prêtre, qui conservait ainsi les anciens usages jusqu'au dernier moment, était un de ces hommes fidèles à leurs principes au fort des orages. Sa voix pure du serment exigé par la république ne répandait à travers la tempête que des paroles de paix. Il n'attisait pas, comme l'avait fait l'abbé Gudin, le feu de l'incendie. mais il s'était, avec beaucoup d'autres, voué à la dangereuse mission d'accomplir les devoirs du sacerdoce pour les ames restées catholiques. Afin de réussir dans ce périlleux ministère, il usait de tous les pieux artifices nécessités par la persécution, et le marquis n'avait pu le trouver que dans une de ces excavations qui, de nos jours encore, portent le nom de *la cachette du prêtre.* La vue de sa figure pâle et souffrante inspirait si bien la prière et le respect, qu'elle suffisait pour donner à cette salle mondaine l'aspect d'un saint lieu.

L'acte de malheur et de joie était tout prêt. Avant de commencer la cérémonie, le prêtre demanda, au milieu d'un profond silence, les noms de la fiancée.

— Marie Nathalie, fille de mademoiselle Blanche d'Hautefeuille et de Victor Amédée, duc de Verneuil.

— Née ?

— Le 11 décembre 1774.

— Où ?

— A Alençon.

— Je ne croyais pas, dit tout bas le comte au chevalier, que Montauran ferait la sottise de l'épouser ! La fille naturelle d'un duc, fi donc ! Si c'était du roi, encore passe !

Les noms du marquis avaient été remplis à l'avance. Les deux amans signèrent et les témoins après. La cérémonie commença. En ce moment, mademoiselle de Verneuil entendit seule le bruit des fusils et celui de la marche lourde et régulière des soldats qui venaient sans doute relever le poste de bleus qu'elle avait fait placer dans l'église ; alors elle tressaillit et leva les yeux sur la croix de l'autel.

— La voilà une sainte, dit tout bas Francine.

— Qu'on me donne de ces saintes-là et je serai diablement dévot, ajouta le chevalier à voix basse.

Lorsque le prêtre fit à mademoiselle de Verneuil la question d'usage, elle répondit par un oui accompagné d'un soupir profond. Elle se pencha à l'oreille de son mari et lui dit : — Dans peu vous saurez pourquoi j'ai manqué au serment que j'avais fait de ne jamais vous épouser.

Lorsqu'après la cérémonie, l'assemblée passa dans une salle où le dîner avait été servi, et au moment où les convives s'assirent, Jérémie arriva tout épouvanté. La pauvre mariée se leva brusquement, alla au-devant de lui, suivie de Francine, et, sur un de ces prétextes que les femmes savent si bien trouver, elle pria le marquis de faire tout seul, pendant un moment, les honneurs du repas, et emmena le domestique avant qu'il eût commis une indiscrétion qui serait devenue fatale.

— Ah ! Francine ! se sentir mourir et ne pas pouvoir dire : — Je meurs !... s'écria mademoiselle de Verneuil qui ne reparut plus.

Cette absence pouvait trouver sa justification

dans la cérémonie qui venait d'avoir lieu. A la fin du repas, et au moment où l'inquiétude du marquis était au comble, Marie revint dans tout l'éclat du vêtement des mariées. Sa figure était joyeuse et calme, tandis que Francine qui l'accompagnait avait une terreur si profonde, empreinte sur tous les traits, qu'il semblait aux convives voir dans ces deux figures un tableau bizarre où l'extravagant pinceau du Salvator Rosa aurait représenté la vie et la mort se tenant par la main.

— Messieurs, dit-elle au prêtre, au chevalier et au comte, vous serez mes hôtes pour ce soir; car il y aurait trop de danger pour vous à sortir de Fougères. Cette bonne fille que voici a mes instructions et conduira chacun de vous dans son appartement.

— Pas de rébellion, dit-elle, au prêtre qui allait parler, j'espère que vous ne désobéirez pas à une femme le jour de ses noces!

Une heure après, elle se trouva seule avec son amant dans la chambre voluptueuse qu'elle avait si gracieusement disposée. Ils arrivèrent enfin à ce lit fatal, où, comme dans un tombeau, se brisent tant d'espérances; où le réveil à une belle vie est si incertain; où meurt, où naît l'a-

mour, suivant la portée des caractères qui ne s'éprouvent que là.

Marie regarda la pendule, et se dit : — Six heures à vivre.



— J'ai donc pu dormir, s'écria la marquise réveillée en sursaut par un de ces mouvemens soudains qui nous font tressaillir lorsqu'on a fait la veille un pacte en soi-même afin de s'éveiller le lendemain à une certaine heure. — Oui, j'ai dormi, répéta-t-elle en voyant à la lueur des bougies que l'aiguille de la pendule allait bientôt marquer deux heures du matin.

Elle se retourna et contempla son époux. Le marquis dormait, la tête appuyée sur une de

ses mains, à la manière des enfans, et de l'autre il serrait celle de sa maîtresse en souriant à demi, comme s'il se fût endormi au milieu d'un baiser.

— Ah! se dit-elle à voix basse, il a le sommeil d'un enfant! Mais pouvait-il se défier de moi, de moi, qui lui dois un bonheur sans nom.

Elle le poussa légèrement, il se réveilla et acheva de sourire. Il baisa la main qu'il tenait, et regarda cette malheureuse femme avec des yeux si étincelans que, n'en pouvant soutenir le voluptueux éclat, elle déroula lentement ses larges paupières comme pour s'interdire à elle-même une dangereuse contemplation; mais en voilant ainsi le feu de ses regards, elle excitait si bien le désir en paraissant s'y refuser, que si elle n'avait pas eu de profondes terreurs à cacher, son mari aurait pu l'accuser d'une trop grande coquetterie. Ils relevèrent ensemble leurs têtes charmantes et se firent mutuellement un signe de reconnaissance plein des plaisirs qu'ils avaient goûtés, mais, après un rapide examen du délicieux tableau que lui offrait la figure de sa femme, le marquis, attribuant à un sentiment de mélancolie les nuages répandus sur le

front de Marie, lui dit d'une voix douce : — Pourquoi cette ombre de tristesse, mon amour?

Elle se jeta sur le sein du marquis et pleura.

— Pauvre Alphonse, où crois-tu donc que je t'aie mené, demanda-t-elle en tremblant.

— Au bonheur.

— A la mort.

Puis, tressaillant d'horreur, elle s'élança hors du lit; le marquis étonné la suivit; sa femme l'amena près de la fenêtre. Après un geste délirant qui lui échappa, elle releva les rideaux de la croisée, et lui montra du doigt, sur la place, une vingtaine de soldats. La lune ayant dissipé le brouillard, éclairait de sa blanche lumière les habits, les fusils, l'impassible Corentin qui allait et venait comme un chacal attendant sa proie, et le commandant, les bras croisés, immobile, le nez en l'air, les lèvres retroussées, attentif et chagrin.

— Eh! laissons-les, Marie, et reviens.

— Pourquoi ris-tu, Alphonse, c'est moi qui les ai placés là.

— Tu rêves?

— Non!

Ils se regardèrent un moment, le marquis de-

vina tout, et, la serrant dans ses bras : — Va! je t'aime toujours, dit-il.

— Tout n'est donc pas perdu, s'écria Marie.

— Alphonse? dit-elle après une pause.

— Eh bien?

— Il y a de l'espoir.

En ce moment, ils entendirent distinctement le cri sourd de la chouette.

Francine sortit tout à coup du cabinet de toilette.

— Pierre est là, dit-elle avec une joie qui tenait du délire.



CHAPITRE XXXII.

La marquise et Francine revêtirent M. de Montauran d'un costume de chouan, avec cette étonnante promptitude qui n'appartient qu'aux femmes. Lorsque la marquise vit son mari occupé à charger les armes que Francine apporta, elle

s'esquiva lestement après avoir fait un signe d'intelligence à sa fidèle Bretonne. Francine conduisit alors le marquis dans le cabinet de toilette attenant à la chambre, et le jeune chef, en voyant une grande quantité de draps fortement attachés, put se convaincre de l'active sollicitude avec laquelle la Bretonne avait travaillé à tromper la vigilance des soldats.

— Jamais je ne pourrai passer par-là, dit le marquis en examinant l'étroite baie de l'œil-de-bœuf.

En ce moment une grosse figure noire en remplit entièrement l'ovale, et une voix rauque bien connue de Francine, cria doucement : — Dépêchez-vous, mon général, ces crapauds de bleus se remuent.

— Oh ! encore un baiser, dit une voix tremblante et douce.

Le marquis, dont les pieds atteignaient l'échelle libératrice, mais qui avait encore une partie du corps engagée dans l'œil-de-bœuf, se sentit pressé par une étreinte de désespoir. Il jeta un cri en reconnaissant ainsi que sa femme avait pris ses habits de chouan. Il voulut la retenir, mais elle s'arracha brusquement de ses bras, et il se trouva forcé de descendre. Il

gardait à la main un lambeau d'étoffe, et la lueur de la lune venant à l'éclairer soudain, il s'aperçut que ce lambeau devait appartenir au gilet qu'il avait porté la veille.

— Halte! feu de peloton.

Ces mots, prononcés par Hulot au milieu d'un silence qui avait quelque chose d'horrible, rompirent le charme sous l'empire duquel semblaient être les hommes et les lieux. Une salve de balles arriva du fond de la vallée jusqu'au pied de la tour, et succéda à la décharge que firent les bleus placés sur la Promenade. Le feu des républicains n'offrit aucune interruption et fut horrible, impitoyable. Les victimes ne jetèrent pas un cri. Entre chaque décharge le silence était sombre et effrayant. Corentin ayant cependant entendu tomber du haut de l'échelle un des personnages aériens qu'il avait signalés au commandant, soupçonna quelque piége.

— Pas un de ces animaux-là ne chante, dit-il à Hulot, ces deux amans sont bien capables de nous amuser ici par quelque ruse, tandis qu'ils se sauvent peut-être d'un autre côté...

L'espion, impatient d'éclaircir le mystère, envoya le fils de Galope-chopine chercher des lu-

mières. La supposition de Corentin avait été si bien comprise de Hulot, que le vieux soldat, préoccupé par le bruit d'un engagement très-sérieux qui avait lieu au poste de Saint-Léonard, s'écria : — C'est vrai, ils ne peuvent pas être deux.

Et il s'élança vers le corps-de-garde.

— On lui a lavé la tête avec du plomb, mon commandant, lui dit Beau-pied qui venait à sa rencontre; mais il a tué Gudin et blessé deux hommes. Ah ! l'enragé ! il avait enfoncé trois rangées de lapins, et aurait gagné les champs sans le factionnaire de la porte Saint-Léonard qui l'a embroché avec sa baïonnette.

En entendant ces paroles, le commandant inquiet se précipita dans le corps-de-garde; il vit sur ce lit de camp le corps ensanglanté que l'on venait d'y placer, s'approcha du prétendu marquis, et leva le chapeau qui en couvrait la figure.

— Je m'en doutais, s'écria-t-il en tombant sur une chaise et se croisant les bras avec force, elle l'avait, sacré tonnerre, gardé trop longtemps.

Tous les soldats restèrent immobiles, car l'action du commandant avait fait dérouler les longs cheveux noirs d'une femme. Tout à coup le silence fut interrompu par le bruit d'une multitude armée. Corentin entra dans le corps-de-garde en précédant quatre soldats, qui, sur leurs fusils placés en forme de civière, portaient M. de Montauran auquel plusieurs coups de feu avaient cassé les cuisses. Le marquis fut déposé sur le lit de camp auprès de sa femme ; il l'aperçut et lui saisit la main par un geste convulsif. La mourante tourna péniblement la tête, reconnut son mari, frissonna par une secousse horrible à voir, et murmura ces paroles d'une voix presque éteinte : —Un jour sans lendemain, tu l'avais dit toi-même.

— Portez-les à l'hôpital voisin, s'écria Corentin.

Hulot prit le sbire par le bras, de manière à lui laisser l'empreinte de ses ongles dans la chair, et lui dit : — Puisque ta besogne est finie par ici, fiche-moi le camp, et regarde bien la figure du commandant Hulot pour ne jamais te trouver sur son passage, si tu ne veux pas qu'il te fourre son bancal dans le ventre.

Et déjà le vieux soldat tirait son sabre hors du fourreau.

— Voilà encore un de mes honnêtes gens qui ne feront jamais fortune, se dit Corentin, quand il fut hors du corps-de-garde.

FIN.

